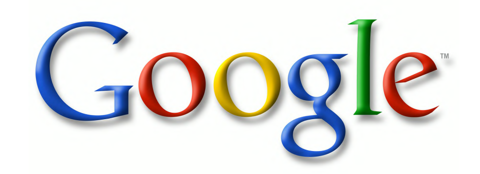


HISTOIRE

DES

FRANCS-MAÇONS

PAR

J.-P. DUBREUIL.

TOME PREMIER.

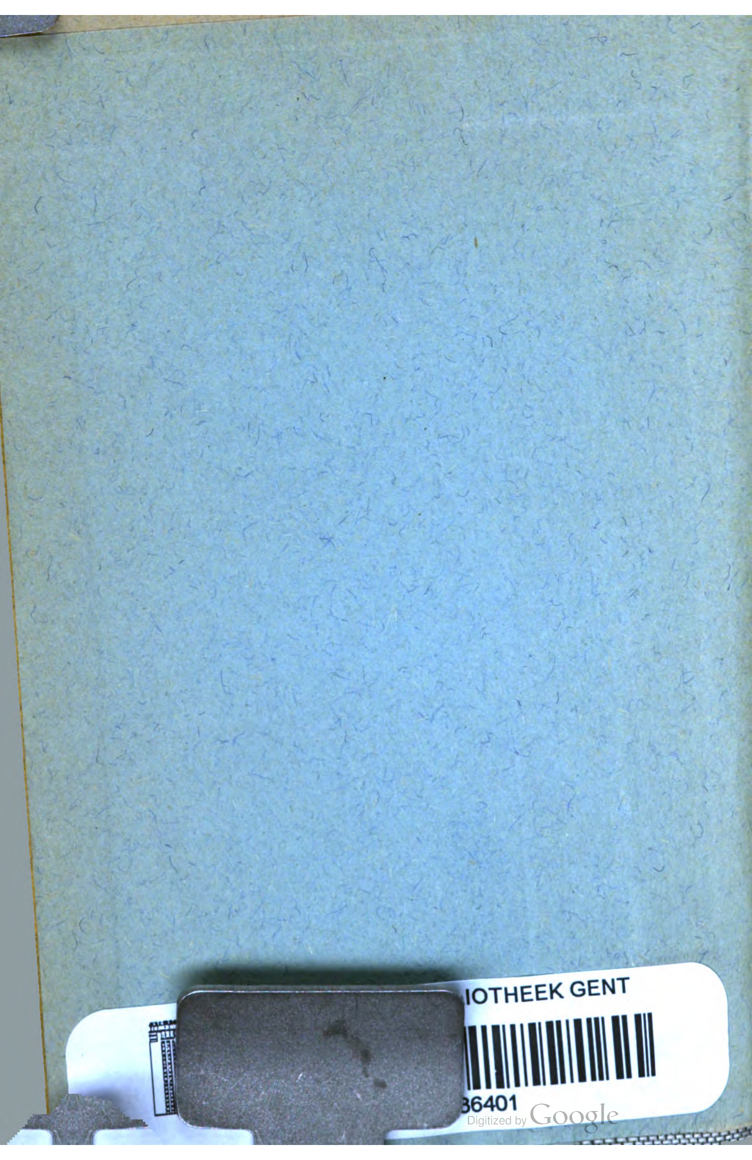


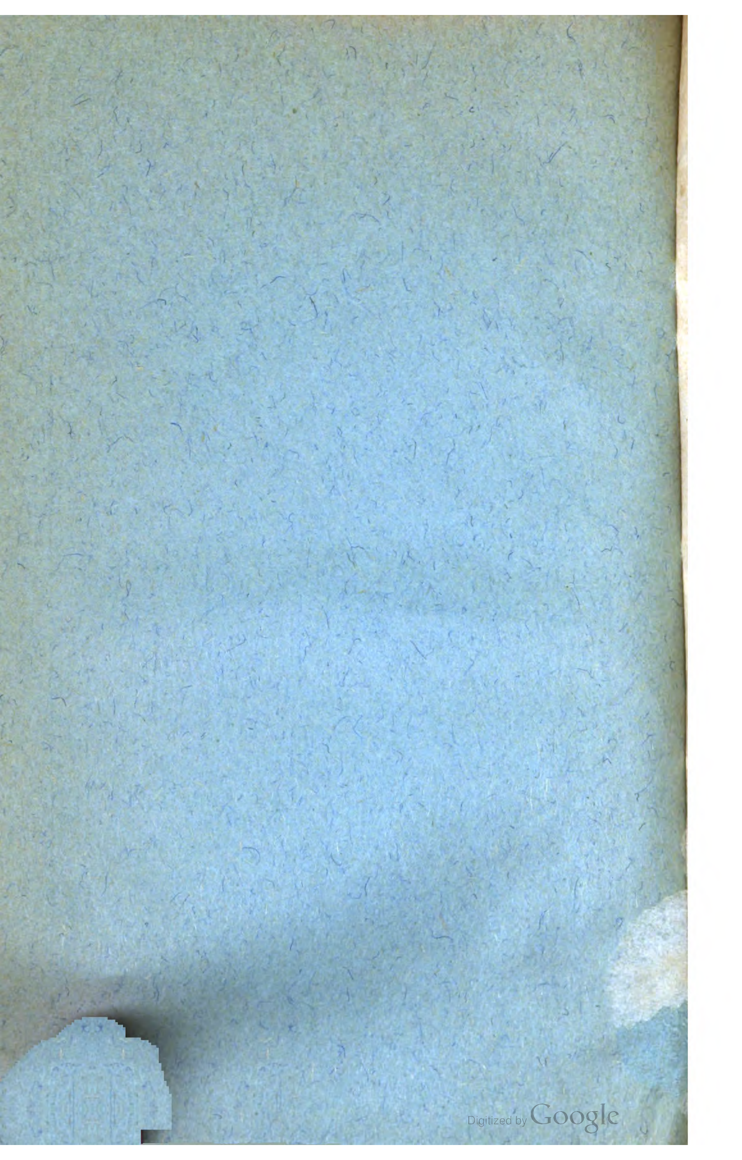
Bruxelles

FRANÇOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

RUE AUX LAINES, N° 9.

1838


IOTHEEK GENT
36401
Digitized by Google



HISTOIRE

DES

FRANCS-MAÇONS.

HISTOIRE

DES

FRANCS-MAÇONS,

PAR

J.-P. Dubreuil∴.

TOME PREMIER.

Bruxelles.

H.-I.-G. FRANÇOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE AUX LAINES, N° 9.

1838.



IMPRIMERIE DE H.-I.-G. FRANÇOIS.

SIGNES ET ABRÉVIATIONS MAÇONNIQUES.

▭ L.·.	Loge.
Ap.·.	Apprenti.
Bat.·.	Batterie, applaudissement.
B. B. C. C. . . .	Bons-cousins.
Ch.·.	Chevalier, Chevaliers.
Col.·.	Colonne.
Comp.·.	Compagnon.
Éc.·.	Écossais, Écossisme.
É.·. An.·. et Acc.·. .	Écossisme ancien et accepté.
F.·., F.·. F.·., FF.·. .	Frère, Frères.
G.·. A.·. D.·. L.·. U.·.	Grand Architecte de l'univers.
G.·. M.·. D.·. L.·. U.·.	Grand Maître de l'univers.
Gr.·.	Grand.
G.·. Éc.·. de S.·. André.·.	Grand Écossais de saint André.
G.·. O.·.	Grand Orient.
G.·. Orat.·.	Grand orateur.
Gr.·. Comd.·. . . .	Grand commandeur.
Hon.·.	Honneur.
J. N. R. J.	Jesus Nazareum Rex Judeorum.
Lum.·.	Lumière.
Maît.·. Parf.·. . . .	Maître parfait.
Maç.·., Maçonn.·. . .	Maçon et Maçonnerie.
Ord.·.	Ordre.
Planche.	Écrit

Prov.·. Sep.·. ou Mér.·.	Province septentrionale ou méridionale.
R.·. R.·. ✝.·. ✝.·. . .	Rosecroix.
Surv.·.	Surveillant.
T.·. R.·. F.·.	Très-respectable frère.
T.·. Ill.·. F.·.	Très-illustre frère.
Tuiler.	Expérimenter.
Vén.·.	Vénérable.

BUT DE L'OUVRAGE.

Lorsqu'une grande question est agitée au tribunal de l'opinion publique, il est du devoir de tout homme consciencieux d'apporter le tribut de ses lumières et de son expérience pour éclairer cette opinion. Faute de remplir ce devoir, on compromet quelquefois gravement les intérêts qui se rattachent à la question, en laissant porter un jugement erroné, ou tout au moins bien différent de ce qu'il aurait pu être, si, par insouciance ou par tout autre motif, ceux

qui étaient en état de jeter du jour sur la discussion se sont abstenus de le faire. Ils deviennent, pour ainsi dire, responsables des conséquences fâcheuses du mal qui peut résulter de ce jugement si la passion ou l'ignorance s'en est mêlée : et il y a telles de ces conséquences qui ont un caractère si funeste, qu'un honnête homme n'a pas assez de toute sa vie pour se repentir de n'avoir pas fait tout ce qui était en son pouvoir pour les prévenir.

La question soumise aujourd'hui au redoutable tribunal dont je parle n'est pas nouvelle ; il y a long-temps qu'elle y a été débattue, c'est de la FRANC-MAÇONNERIE, qu'il s'agit, et certes, en considérant la haute antiquité de cette institution, son but, le caractère et le nombre des adeptes intéressés à son maintien, on peut aisément croire qu'elle dut être bien souvent exposée aux attaques de ceux à qui elle portait ombrage.

Comme toutes les sociétés secrètes, elle a, par le fait même des précautions qu'elle pre-

nait pour en écarter le vulgaire, excité les soupçons des grands et du clergé sous la domination desquels étaient placés les peuples dans ces temps-là. Les nobles et les prêtres, ne voyant dans l'association maçonnique qu'une ligue formée dans la vue de saper les fondements de leur puissance, ont, d'après cette fausse idée, réuni souvent leurs efforts pour l'anéantir. Ils ont mis à profit, pour le succès de leur dessein, les bruits calomnieux, les contes absurdes que faisaient courir contre les Maçons ceux qui n'avaient pu parvenir à se faire admettre dans la société. Ils ont organisé, de cette sorte, une persécution incessante qui aurait suffi même à détruire un Empire qui n'eût eu que des richesses et des armées nombreuses à opposer à ses ennemis; cependant cette persécution ne fit qu'accroître encore les forces de l'ordre qu'on voulait renverser. Dans ce fait seul, un esprit non prévenu doit trouver la preuve de la solidité des bases sur lesquelles repose cette institution.

Les persécuteurs ont passé, elle est restée debout; ils ont eu des successeurs dont la puissance a été modifiée, la sienne est encore ce qu'elle était aux premiers temps de la persécution : en eût-il été ainsi, qu'on me le dise, si cette puissance n'avait pas été fondée sur la morale et la vertu?... Qu'on me cite un ordre, une corporation, une société secrète ou avouée qui soit sortie victorieuse de pareilles épreuves durant tant de siècles!

Cette formidable association des Francs-juges, qui avait cependant pour objet la défense du faible contre le fort, que devint-elle quand les abus, les crimes eurent remplacé les actes d'équité, de justice qu'on attendait de ces prétendus défenseurs de l'humanité? Ces Templiers si riches, si puissants, si considérés dans le monde entier, que sont-ils devenus, comme ordre religieux, quand l'excès de leur orgueil intéressa Philippe le Bel à décider leur perte? Tous ces ordres de chevalerie si fameux, si vantés, resplendissants de l'éclat de tant de genres de gloire, et dont

les noms se liaient aux souvenirs des expéditions les plus héroïques, où sont-ils maintenant, et quelle valeur ont aujourd'hui les statuts de leurs fondations, les chartes et les diplômes que les souverains leur avaient accordés pour assurer leur durée? Et ces sectes de philosophes, de nature si diverse; ces *chercheurs* de la *sagesse;* ces sociétés cabalistiques et leurs mystérieuses études; ces Illuminés d'Allemagne avec leurs mystiques rêveries; et, en dernier lieu, en France, ces fondateurs de religions nouvelles, à partir de la Réveillère-lépaux pour arriver à l'abbé Chatel ou au père suprême des Saints-Simoniens; où tout cela est-il passé? Qu'en reste-t-il, si ce n'est de vagues souvenirs éveillant dans l'âme cette idée, qu'il n'y a d'inaltérable sur la terre que le vrai et l'utile.

Si donc la Franc-maçonnerie a, comme la religion catholique elle-même, triomphé de tous ses ennemis; si elle a, comme elle, traversé les siècles pour se retrouver aussi plus affermie sur ses bases, il faut bien reconnaître,

à cette identité d'existence, une communauté d'origine que personne ne peut lui ravir.

Vainement objecterait-on que s'il en était ainsi, le clergé se fût bien gardé de persécuter les Maçons, de provoquer contre eux les foudres de l'Église, comme il l'a fait si souvent. La conduite du clergé en cette circonstance prouve seulement qu'il ne connaissait pas bien cette institution; que, retenu par des scrupules de conscience faciles à concevoir chez un ordre d'hommes obligés par état et par devoir à ne se nourrir que de la lecture des Livres saints, il a très-bien pu, dans les siècles passés, d'après la fausse idée qu'il s'en était formée, traiter cet ordre en ennemi, avec la persuasion qu'il rendait un véritable service à la société en le proscrivant.

Ce qui peut nous faire mieux apprécier la conduite du clergé à cette époque c'est que, retenu par ses scrupules, comme je viens de le dire, il n'osait pénétrer au fond des secrets de cet ordre, secrets que les préjugés du temps s'accordaient à lui représenter comme

criminels, et qu'il n'avait en définitive d'autre moyen de connaître qu'en obligeant quelques-uns de ses membres à se faire recevoir Maçons : c'était là une alternative devant laquelle il était fort naturel qu'il reculât. Si, dans la suite, quelques prêtres et même quelques dignitaires ecclésiastiques ont eu le courage de braver ce préjugé, ils se sont bien convaincus de l'absurdité des calomnies dont on noircissait cette société; mais le bon compte qu'ils en ont pu rendre à l'Église, si toutefois ils ont osé le faire, n'a pu produire sur elle une impression bien durable : les préjugés n'ont pas tardé à reprendre le dessus; et c'est parce qu'ils l'ont repris avec une nouvelle énergie, que l'Église a continué de sévir contre les Maçons, comme elle l'avait fait précédemment.

C'est parce qu'elle agit encore ainsi, que j'entreprends de publier cet ouvrage. Je ne le fais pas en haine des persécuteurs, comme on l'a trop souvent fait jusqu'ici, mais seulement dans la vue de les éclairer; car je

suis persuadé que c'est l'ignorance seule où ils sont de l'excellence des principes des vrais *enfants de la veuve*, qui les porte à signaler, encore aujourd'hui, à l'animadversion des peuples les membres de cette société. Par cette raison, je pourrais dédier ce livre aux ministres de la religion eux-mêmes. Si je le faisais et qu'ils le lûssent, ils demeureraient convaincus que la Franc-maçonnerie mérite toute leur estime : qu'ils n'ont pas d'auxiliaire plus puissant dans la grande et noble tâche que leur impose leur saint ministère, d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, le respect des lois, l'attachement aux devoirs ; et, aussi, de venir au secours de toutes les infortunes. Ils n'auraient, pour faire cesser leurs doutes à cet égard, qu'à réfléchir aux engagements que l'on contracte en se faisant recevoir Maçon, et aux qualités qu'il faut posséder pour être estimé de ses frères. Ils jugeraient dès lors, par les faits, si de tels hommes peuvent, comme on les en a toujours si faussement accusés, prêcher l'athéisme, la

révolte et le mépris de la morale; s'ils s'efforcent de corrompre et de révolutionner la société; ou s'ils mettent, au contraire, leur bonheur et leur gloire à l'édifier par leurs bons exemples.

Si donc ce livre peut être offert en toute confiance aux ministres de la religion, à plus forte raison peut-il l'être aux gens du monde. Mais c'est particulièrement à ceux qui, faute de la bien connaître, proscrivent encore cette estimable société, que je destine ce faible travail : c'est à leur intention que je l'ai fait, puisse-t-il détruire les fâcheux préjugés qu'ils conservent encore aujourd'hui contre elle!...



HISTOIRE

DES

FRANCS-MAÇONS.

QU'EST-CE QUE LA FRANC-MAÇONNERIE?

C'est une question mise en tête de tous les livres qui traitent la matière, et à laquelle il n'y a d'autre réponse à reproduire que celle qu'on y fait ordinairement. C'est une société d'hommes unis dans le but de s'exciter à la pratique de toutes les vertus, d'exercer sur une vaste échelle la charité envers le prochain, et de s'entr'aider mutuellement dans les rudes épreuves de la vie.

L'origine de cette société se perd dans la nuit des temps. Mais si l'on médite sur les formes qu'elle emploie encore immuablement aujour-

d'hui à l'égard des néophites qu'elle reçoit dans son sein, on y reconnaît une telle similitude avec celles usitées par les prêtres du paganisme, lors des cérémonies de l'initiation aux mystères de leurs temples, qu'on est entraîné à penser que l'Inde, et plus particulièrement l'Égypte, a dû être son véritable berceau.

En déterminer l'époque d'une manière plus précise, est difficile; on ne peut que hasarder des conjectures. Beaucoup de Maçons fort peu instruits à cet égard, mais très-jaloux de rehausser encore l'éclat de leur ordre, en puisant, à son profit, dans les faits les plus reculés de l'histoire, n'ont point hésité à soutenir à ce sujet des prétentions fort absurdes. Les uns font remonter cet origine à Noé, sans doute parce qu'il construisit l'arche, ce qui, pour le dire en passant, serait à meilleur droit revendiqué par la compagnie des charpentiers; les autres croient être plus raisonnables en dâtant de l'édification de la tour de Babel, dans laquelle du moins il fut employé des matériaux de maçonnerie; la construction des pyramides d'Égypte a aussi ses partisans. Mais le fait historique auquel le plus grand nombre accorde l'honneur de servir de base à cette institution, est la tragique histoire du célèbre architecte à qui était confiée la direction des travaux du temple de Salomon.

Je rapporterai dans sa simplicité native la légende touchante de la mort de ce grand artiste. Les épreuves qu'il faut subir pour passer au grade de *maître* en sont une commémoration.

Toutefois, et quelle que soit la vérité de l'événement, pour ne parler que des motifs qui ont pu, dans le principe, déterminer les hommes à fonder une pareille société, on doit penser que ce fut pour résister avec plus d'ensemble aux dangers de quelques grandes persécutions. Celles qu'eut à souffrir la religion catholique, durant les deux premiers siècles de sa fondation, expliqueraient et justifieraient cette nécessité, beaucoup mieux peut-être qu'aucune autre circonstance, par rapport aux Francs-maçons.

S'assembler en secret dans des lieux écartés, même dans des souterrains, pour célébrer en commun les saints mystères, fut un devoir pour tous les chrétiens de la nouvelle Église. Le besoin d'écarter des abords de ces lieux consacrés les regards indiscrets des païens qui les auraient été dénoncer à l'autorité, leur inspira naturellement l'idée de convenir, entre eux, de mots, d'attouchements et de signes à l'aide desquels ils pussent toujours se reconnaître. Un signe ostensible, comme celui de la croix, n'aurait pu les garantir des surprises qu'ils redoutaient,

puisque leurs ennemis auraient pu le pratiquer et se faire passer pour chrétiens. Les mots *sacrés*, ceux de *passe*, les attouchements, les signes qu'emploient encore aujourd'hui les Francs-maçons pour se reconnaître sur tous les points du globe où ils peuvent se trouver, appartiennent évidemment aux saintes affiliations de cette glorieuse mais funeste époque; il est même plus que probable que ce sont exactement ceux dont on se servait, pour obtenir l'entrée de l'église aux heures où les fidèles s'y assemblaient, non pas seulement pour prier, mais encore pour se concerter sur toutes les affaires qui intéressaient la communauté.

A ce compte, les Francs-maçons ne seraient rien moins que les successeurs directs et non interrompus des confesseurs et des martyrs du christianisme pur, tel qu'il dut l'être dans un temps si voisin de celui des apôtres, des compagnons et des amis du fondateur de cette religion. Ils représenteraient par leur manière d'être, les uns à l'égard des autres, ce qu'étaient, entre eux, les chrétiens de cette époque si féconde en actes d'héroïsme et de vertueux dévouements.

Associés aux progrès de la religion elle-même, ils se sont, comme elle, étendus sur toute la terre. Mystérieux dépositaires de la loi sacrée,

de l'esprit de l'Évangile, et en même temps des sciences que cultivaient les philosophes de l'antiquité, ils ont, conjointement avec l'Église, implanté la civilisation et la connaissance du vrai Dieu chez les peuples les plus barbares. Ce sont eux qui, au moyen âge, couvrent l'Europe de monuments religieux, de cathédrales, et entretienent le goût des arts au cœur des époques les plus obscurcies par les ténèbres de l'ignorance. Point de ville où se soit élevé un de ces édifices, qu'il ne l'ait été par leurs soins, sous leur direction, et auxquels ils n'ayent eux-mêmes mis la main, comme architectes et comme simples manœuvres. Je dis même plus, c'est que, si l'on consulte l'histoire de l'architecture civile, on trouve des preuves fort nombreuses de l'union intime de beaucoup de Pères de l'Église et de saints évêques avec les anciens Maçons : du cinquième siècle au quatorzième, ces exemples ne sont pas rares. En Allemagne, en Bohême, en Suisse, dans les Pays-Bas, on compte cent quatre architectes, la plupart évêques et constructeurs de leurs propres églises.

Les membres de ces sociétés mystérieuses, unis au clergé, se nommèrent Francs-maçons; les maîtres maçons, et les ouvriers s'appellaient *Magistrici lapicides*, ou *Magistri fabricæ*, et les architectes *Rectores fabricæ*. Les membres se

reconnaissaient, entre eux, par certains signes et s'aimaient d'amour fraternel; l'endroit où le maître rassemblait ses confrères, soit pour la réception d'un novice, soit pour s'entretenir des affaires de la société, soit enfin pour raisonner du plan d'un édifice à construire, s'appellait loge : au grand-maître d'une loge capitale étaient affiliées plusieurs loges.

Toutefois, le document le plus ancien que l'on ait de ces Francs-maçons est le rituel d'Yorck; il contient seize articles réglementaires de la société, et porte la date de 926, après que les Danois eurent détruit les églises et les couvents en Angleterre. Adelstan, qui régnait alors et qui fut auteur de ce règlement, fit venir plusieurs architectes de France et les établit *surveillants* de ces travaux. Ces maçons architectes avaient apporté avec eux le détail des emplois et règlements des Maçons, qu'ils avaient conservés depuis le temps des Romains.

Le prince Edwin, frère du monarque anglais, leur adjoignit les maîtres maçons anglais et étrangers, et au moyen de titres authentiques, tant en grec, latin, français, qu'en autres langues; fit cette constitution dite d'Yorck, pour régler les Maçons dans leurs travaux et devoirs extérieurs.

En Allemagne, l'ancienne fraternité des Ma-

çons prospérait; et, à Strasbourg, elle était presidée par l'évêque Wernher, en 1013, époque à laquelle on posa la pierre fondamentale de la célèbre cathédrale de cette ville : cette confraternité de Strasbourg, aujourd'hui encore le modèle de tous les Orients de l'Europe, par la pureté de ses doctrines et l'accord de ses cérémonies avec les mystères rappelés à leur simplicité primitive; cette confraternité, dis-je, donna ses statuts à toutes les loges maçonniques d'Allemagne.

La réminiscence ou la nomenclature des sciences cultivées par les Égyptiens, les gnostiques et les cabalistes, et qui furent importées en Europe par les croisés, ne furent plus professées dans les assemblées secrètes; on n'en conservait que les noms, ou, si elles étaient parfois communiquées, ce n'était plus que bien secrètement et à un petit nombre d'*élus*. Dans les ordres supérieurs, on commémore les sciences de la chimie et de la minéralogie, qui servaient à perfectionner les architectes.

Au moyen du secret oral, cette communication a servi à conserver les dogmes et les sciences traditionnelles, dont le but était de perfectionner l'espèce humaine. C'est dans cette vue que de tous côtés s'élèvent aujourd'hui des rites philosophiques, qui s'appliquent dans leurs

temples, à développer les thèses de morale les plus utiles au bonheur de l'humanité. Je n'hésite pas à placer, à leur tête, la loge des Trinosophes O.·. de Paris, dont j'aurai occasion de faire apprécier les vues et les lumières.

Mais bientôt aux maçons de pratique s'adjoignirent une infinité de savants et d'hommes de haute naissance; ils furent distingués, des premiers, par le titre de libres ou *francs*, équivalant à celui d'adeptes. Puis, insensiblement, la séparation s'opéra entre les *praticiens* et les *spéculateurs*, nom que l'on pourrait donner aux hommes étrangers à la pratique matérielle de l'art. Ces spéculateurs s'occupèrent alors, exclusivement, de réformes sociales, tout en continuant à répandre des bienfaits sur toutes les infortunes. Mais ces vues de réforme les ont pour jamais brouillés avec la cour de Rome, qui, rapportant tout à l'unité, a craint que ces divers systèmes ne jetâssent le trouble dans le monde, malgré les bonnes intentions d'y faire régner la paix et l'harmonie. Les motifs du Saint-Siége pour craindre de pareils résultats ne sont pas, il faut bien l'avouer, dépourvus de tout fondement, puisque beaucoup de ces hommes ont porté de terribles coups à son autorité. En Allemagne, Rosen-Crux et Valentin Andréa; en Angleterre, Asmole, Bacon et

autres, ont élevé des étendards sous lesquels sont venus se placer tous les hommes opposés aux doctrines romaines. C'est là, il n'en faut pas douter, la seule cause des sévérités du Saint-Siége contre les Francs-maçons; sévérités qui n'auraient jamais eu lieu, si ces derniers n'eussent reçu dans leur sein que des chrétiens catholiques, comme l'étaient certainement tous, sans exception, les maçons de *pratique* dont j'ai parlé.

Aussi ne faut-il regarder comme de parfaits Maçons que ceux qui s'interdisent de traiter, dans leurs loges, des *dogmes* de politique et de religion. Ce sont-là les seules vraies loges qui puissent, en réalité, servir la cause de la civilisation et de l'humanité. Le nombre heureusement en est encore assez grand; et il tend à le devenir davantage de jour en jour, grâces aux progrès naturels de l'esprit public, qui n'attache plus, comme autrefois, un aussi grand prix aux choses qui n'intéressent que les vanités individuelles.



INITIATION.

L'Initiation aux mystères fut commune à tous les peuples civilisés, à toutes les religions, et s'est propagée jusqu'à nous de siècle en siècle. Pausanias, qui avait été initié, assure que les mystères d'Éleusis portaient l'homme à la piété. Aristote dit que l'Initiation est la plus précieuse de toutes les institutions religieuses. Cicéron, parlant de la morale des initiations dans le songe de Scipion, dit, c'est le respect pour la divinité, c'est le dogme de l'immortalité de l'âme. Ce songe contient la description du spectacle qui accompagnait l'initiation et l'explication des principes religieux et moraux que l'on enseignait aux néophytes.

Les Pères de l'Église, dont plusieurs furent initiés, varient dans leurs opinions ; et la cause en est facile à deviner, c'est que : lorsque la religion païenne fut à son tour persécutée, la vraie doctrine de l'initiation devint, avec le temps, un mystère de nom et de fait, tant pour les initiés

que pour les initiants. A l'exception des leçons de vertu et de piété, on avait oublié tout à fait le sens, et on ne retint que la forme matérielle, ce qui les rendait méprisables aux yeux de certains Pères de l'Église. Saint Clément d'Alexandrie, initié lui-même, ridiculisait la commémoration de Bacchus mis en pièces, cuit dans une marmite et ensuite rôti à la broche. Mais ceci rappelait que ce dieu avait appris aux hommes l'art de cuire de la chair que, jusqu'à cette époque, ils avaient mangée crue. Plus tard, les saints Pères ignoraient tout à fait les mystères et regardaient la cérémonie des anciennes initiations comme impie et absurde.

La légende de Joseph, chap. XLI de la Genèse, prouve que les Juifs avaient adopté les dogmes religieux des Égyptiens ainsi que leurs initiations, avant le temps de Moïse. Il est surprenant que les auteurs qui ont écrit sur cette matière n'aient pas fait attention à ce texte. Sans nous occuper des aventures de ce fils de Jacob, que les Juifs regardent comme un de leurs prophètes, nous dirons qu'il était favori de Pharaon, et surintendant de sa maison, fait chevalier par le don d'un collier en or et d'un anneau.

On sait qu'aux yeux des Égyptiens, les étrangers étaient impurs, et que ce n'était qu'a-

près avoir passé par bien des épreuves, qu'ils étaient aggrégés à l'ordre et admis à l'initiation qui les plaçait au rang de citoyens; mais Joseph, comme il est dit dans la Genèse, épousa Asenath, fille du grand-prêtre d'Héliopolis et gouverneur d'On : il est démontré, par les antécédents, que l'initiation seule pouvait ménager à Joseph une telle alliance. Ce patriarche eut d'Asenath, Manassés et Éphraïm, pères de la douzième tribu d'Israël.

D'après ces faits, on est obligé d'avouer que si Asenath était initiée et prêtresse, car les filles des grands-prêtres l'étaient et devaient professer les rites de leurs pères, par-là ses descendants, par Manassés et Éphraïm, devaient être initiés au culte d'Héliopolis, ou du soleil.

Quoique nombre de mythologues prétendent qu'Isis, Osiris, Orus, Uranus, Jupiter, les dieux et demi-dieux égyptiens, grecs et orientaux, ont été des princes et des héros bienfaisants, dont la reconnaissance des hommes avait fait l'apothéose, et qu'ils parlent des lieux qui les virent naître, ainsi que des témoins de leurs exploits; d'autres traitent de chimères toutes les histoires des divinités de ce pauvre monde, et soutiennent que ces prétendus personnages n'ont jamais existé et que leurs attributs ne sont que des symboles. Quoiqu'il en soit, nous devons à

ces divinités l'opinion ou la cause des mystères anciens et nouveaux.

Les mystères de l'initiation et du dogme d'un Dieu rémunérateur et vengeur dans la vie à venir, qui se trouvent dans la descente d'Énée aux enfers, et qu'on lit dans Virgile, ont été très-bien traités par le savant auteur du poëme *la Franc-maçonnerie*, qui en fait une très-juste application à l'initiation maçonn.·. du jour.

Nos pères, persuadés qu'une religion était, avant tout, nécessaire pour réunir les hommes en société et perfectionner la civilisation, établirent le dogme du G.·. A.·. et d'une vie à venir. Mais cette idée, ce dogme était un mystère; or, comment convaincre des hommes matériels d'une thèse qui était bien loin d'être positive? et, d'ailleurs, ces instituteurs n'étant point imposteurs, auraient-ils osé dire aux Égyptiens ou aux Grecs, qu'une inspiration divine leur annonçait ces dogmes? Comment devaient-ils instruire ces peuples? Ils eurent donc recours à une initiation, au moyen de laquelle ces premiers hiérophantes, ou maîtres de morale et de civilisation, tâchèrent d'expliquer et de démontrer leur système à leurs néophytes.

Si nous examinons Homère, nous voyons que c'était par une persuasion intime que les initiants voulaient faire passer ces idées dans l'âme de

l'initié. Ainsi, l'initiation était une espèce de révélation dramatique. Ce poëte nous dit que les néophites y étaient préparés par un noviciat, par des purifications, des ablutions, des abstinences et des sacrifices sanglants; ce qui, en les affaiblissant, leur donnait une sensibilité extraordinaire : ajoutez encore à cela que leurs assemblées religieuses se tenaient toujours dans ou près d'un bois sacré, et que le plus souvent dans ces lieux se trouvaient leurs tombeaux.

Les chrétiens des premiers siècles adoptèrent ces usages; ils bâtirent leurs églises au milieu des solitudes et des tombeaux, et la réception du néophyte se faisait la nuit. Convenons que rien n'était plus propre à fixer l'esprit sur le néant des choses de ce monde, sur la nature, l'existence et la fin de l'homme.

Homère rapporte qu'Ulysse fut initié par Circé : examinons ce qu'il dit de cette initiation, qui nous donne, si non une origine des dogmes juifs-chrétiens, du moins des rapprochements très-curieux. Ulysse reste un an entier au palais de Circé; il passe ce temps en aventures mystérieuses qui s'expliquent par des allégories. D'abord Circé est elle-même fille et grande-prêtresse du soleil : Homère lui prête des leçons d'une morale sublime qu'elle explique à Ulysse; elle le sollicite à l'initiation,

et l'engage à aller aux enfers, séjour des morts pour lesquels elle lui inspire la plus haute vénération. Ulysse s'embarque donc avec ses compagnons pour aller aux enfers, lieu où se jugent les morts, et que les auteurs anciens placent dans des antres où les mystères se célébraient et où avait lieu l'apparition des morts (1).

Comme tout se lie dans ce bas monde, dans tous les pays et dans tous les rites, la clôture des banquets maçonn.·. après l'initiation, se fait par l'allégorie du lien maçonn.·. et par une invocation générale pour le bonheur des voyageurs Maçons qui font la grande traversée; c'est Caron qui doit les passer. Cette allégorie est prise des Grecs, les voyages précédaient la communication des doctrines secrètes; ainsi, c'était au premier grade préparatoire qu'on devait rappeler cette allégorie. Les Maçons savants pourront là-dessus faire des recherches très-utiles.

Ulysse se prépare à son initiation; ce guer-

(1) Il n'y a pas de doute que les hébreux, pendant leur séjour en Égypte, avaient adopté l'usage de ces fantasmagories; on lit au verset 11 du chap. XVIII du *Deutéronome* la défense d'évoquer les morts. Moïse n'aurait pas provoqué cette loi, si les Juifs, après les Égyptiens, n'eussent pas pratiqué ce fameux sortilége.

rier devient dévot, il fait des sacrifices d'après les avis reçus de Circé, il s'adresse même à des reliques, fait de ferventes prières devant des têtes de morts (2), et c'est alors qu'il voit des ombres qui lui semblent sortir du sein de la terre, entr'autres celles de ses amis et de ses parents; trois fois il veut embrasser l'âme de sa mère et trois fois elle échappe de ses mains *comme une ombre*. ODYSSÉE, LIV. X. Il est démontré, par ce poëme, que l'usage de l'évocation des morts existait avant qu'Endor évoquât l'ombre de Samuel.

Mais ni Circé, ni les grands-prêtres égyptiens, ni les Juifs, ni les prêtres d'Éleusis, n'étaient sorciers; et, si nous rapprochons toutes les circonstances des apprêts de l'initiation; si l'on considère que les mystères se célébraient la nuit, après que l'initié était fatigué par les épreuves, qu'alors la fantasmagorie lui faisait apparaître des figures, tout le prestige tombera. Les hiérophantes se servaient de ce spectacle innocent et religieux qui frappe les sens pour inculquer au néophyte les dogmes de l'immortalité de l'âme, d'une récompense et d'une punition après la mort.

(2) La vénération des reliques, des ossements des morts, existait en Grèce dix siècles au moins avant d'être connue des Chrétiens.

C'est aux spectacles des apparitions des morts et des juges infernaux qui les jugeaient dignes d'entrer dans l'Élysée ou d'en être expulsés, que l'on doit l'origine des spectacles des vivants; ainsi, c'est à la religion que l'homme doit les institutions qui tendent à adoucir les mœurs et à soulager les peines de la vie.

Les instituteurs de ces mystères étaient persuadés que les idées d'un Dieu rémunérateur et vengeur se trouvent dans le sens intime de tout mortel, et que ces mêmes idées étaient, pour ainsi dire, la base du bon ordre social; mais ils crurent, en même temps, qu'il fallait les réveiller par des représentations sensibles et rendre, pour ainsi dire, l'initié témoin oculaire de la punition de Sisyphe et de Tantale, comme du bonheur réservé aux justes et aux héros, représentations, qui excitaient dans le cœur de l'initié la résolution de vivre en honnête homme, afin de pouvoir partager l'honneur et la félicité des bienheureux par la pratique de la justice et le respect de la Divinité.

Pour obtenir le résultat de l'admission aux mystères, les initiants captivaient les sens du néophyte, en l'entourant de prestiges capables d'exciter les plus grands mouvements de son âme. Voilà pourquoi les mystères devaient

être célébrés dans un lieu obscur et retiré, au milieu du silence des tombeaux.

Que de rapports, que de ressemblances dans les initiations et les mystères de l'antiquité ! Ce qui nous fait conclure que, quand même on voudrait dire que ces mystères n'aient été que des fictions et de pieux romans, on conviendra néanmoins qu'ils furent et sont encore d'utiles leçons de vertu et de morale; utiles à l'humanité, parce qu'elles détruisent la doctrine du matérialisme, qui est désespérante pour l'homme et subversive de tout ordre social. Si, dès l'enfance du monde, il y eut des athées, il y eut aussi des hommes justes et religieux, qui ont senti la nécessité d'une intelligence suprême et d'une justice éternelle.

Ces idées formèrent la religion et les mystères de nos pères du temps d'Homère; elles furent suivies par les premiers sages, par tous les hommes de bien, par les philosophes, et par les Maçons anciens et modernes.



ANALOGIE

ENTRE LES INITIATIONS DES ÉGYPTIENS, DES JUIFS ET DES CHRÉTIENS, AVEC CELLES DES MAÇONS.

Les épreuves des initiés égyptiens se faisaient par les éléments ; la doctrine qu'on y avait attachée développait le système physique des lois de la nature, base des mystères d'Isis. Ces épreuves étaient des purifications par le feu, par l'eau, par le vent ; elles sont encore les mêmes chez les Maçons. Dans l'initiation égyptienne, il fallait des conditions pour être reçu : Pythagore fut même circoncis. Les Juifs admettaient cette cérémonie. L'Ecclésiaste donne l'initiation juive telle que les Égyptiens la pratiquaient.

L'initiation juive, ayant pour base le temple à rebâtir, se trouve consignée dans la vision d'Amos ; et il est prouvé par saint Luc, chap. XIV, vers. 26, 33 et 35, que, pour être initié chrétien, il y avait des conditions à remplir.

Dans les mystères d'Isis et d'Anubis, une fois que l'initié avait passé la porte gardée par les trois prêtres armés et coiffés d'un casque de

chien (1), il ne pouvait plus se retirer, et devait être initié. Le néophyte chrétien, lorsqu'il entre dans le baptistère et après qu'on lui a lu le *Credo* ainsi que quelques passages des évangélistes, est lié aux mystères de la religion, et s'il y renonce il est damné comme apostat.

Chez les Égyptiens, le néophyte avait un temps pour se retirer; de même, chez les Maçons, on l'interroge : s'il veut se retirer avant de prendre aucun engagement, il en est encore libre. Aux initiés égyptiens, on montrait la victime marquée d'un sceau, et on lui expliquait l'emblème de la gravure du sceau : les Chrétiens sont marqués par des croix dans leurs initiations. Dans certain rite maçonn∴, par un reste de bizarrerie ou de barbarie, on fait croire au néophyte, pendant qu'il a le bandeau sur les yeux, qu'on le marque en victime, en lui appliquant une espèce de sceau chauffé.

Dans les initiations égyptiennes, juives et chrétiennes, on prend l'engagement de garder le secret sur les mystères. Chez les Maçons, on demande une promesse sur l'honneur au néophyte; c'est de ne pas révéler les secrets de l'ini-

(1) Les évangélistes aussi portaient des casques d'animaux, qui avaient un rapport aux saisons ou au soleil, selon les fêtes et mystères.

tiation, ni ce qu'il aura vu ou entendu dire; cette promesse est répétée aux initiés aux grades supérieurs. C'est toujours sur les saintes Écritures et sur le glaive qu'elle se fait et se renouvelle.

Dans les initiations des Égyptiens, des Juifs adonhiramites, des Chrétiens et des Maçons, on figure un tombeau; le dieu de la lumière en est le héros. Ainsi, dans la cérémonie chrétienne des cendres, le premier jour du carême, on rappelle la fin de l'humanité, sujet moral en usage chez les anciens cénobites chrétiens qui se saluaient par les mots *memento mori*. De même dans l'initiation maçonn.·., lorsqu'un frère a vu la lumière, et au moment où elle disparaît, l'initiant dit au néophyte, *sic transit gloria mundi;* et dans différents rites, à la réception d'un frère à la maîtrise, entr'autres inscriptions qu'il découvre dans le caveau funèbre d'Hiram, se trouve le *memento mori :* sentences qui font allusion au système de destruction, de régénération ou de résurrection des êtres.

L'initiation, les épreuves et les doctrines des esséniens se rapportent à celles des Maçons. Dans Stobée, l'initiation chrétienne offre, comme dans celle des Égyptiens et des Juifs, des craintes, des marches pénibles, qui sont suivies, comme dans plusieurs rites maçonn.·., par des

scènes riantes, l'harmonica, les agapes et les libations.

Les ordres chevaleresques, à leur apparition en Europe, suivaient les mêmes pratiques, dans leurs initiations, que les anciens chrétiens; et la dénomination des emplois est la même dont on se sert dans la Maconn.·.; les épreuves des anciens chevaliers se trouvent suivies dans les formulaires de plusieurs rites maçon.·..

L'introduction au saint sépulcre est la même que celle de la chambre de réflexion dont on se sert dans l'initiation maçonn.·.. Les croisés apportèrent en Europe les initiations des premiers chrétiens orientaux, qui furent adoptées par différents ordres religieux et chevaleresques et même par les sociétés secrètes; et, de cette manière, elles parvinrent aux Maçons.

L'initiation du jour à la chevalerie balduine et de Malthe est un *fac simile* des initiations des anciens croisés; il n'y a que les doctrines qui se trouvent en opposition avec l'ancienne tolérance des croisés.

L'initiation des Carbonari est entièrement basée sur celles des anciens chrétiens, sur les doctrines de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Il en est de même de l'initiation des nouveaux Templiers qui se qualifient d'anciens Templiers. Elle se fait devant un crucifix, avec

tout l'étalage des Chrétiens de saint Jean. En ce qui regarde l'initiation ou l'adoption des dames, il est constant qu'elle a été pratiquée en Égypte. Les femmes des prêtres étaient sacrées; les Juifs avaient des femmes consacrées au service d'Adonis; un tel usage passa chez les Chrétiens anciens et enfin chez les Maçons. En Mingrélie, des prêtresses chrétiennes initiées exercent, de nos jours encore, les fonctions qualifiées de hautes dans l'Église de Rome.

De tous ces faits, on doit conclure que l'initiation maçonn.·. est le résultat de celle des Égyptiens, des Juifs et des Chrétiens.



DES ALLÉGORIES

DES MYSTÈRES ÉGYPTIENS, DES JUIFS-CHRÉTIENS ET DES MAÇONS MODERNES.

ALLÉGORIES.

Les allégories des héros de l'antiquité, comme de Bacchus, d'Hercule, etc., sont celles du soleil.

L'allégorie du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·., avec celle du bon et du mauvais principe, était passée des Indiens aux Mithriaques, et de ceux-ci aux Juifs-Chrétiens qui la transmirent aux Croisés; les Maçons la prirent de ceux-ci. L'allégorie la plus suivie de l'antiquité dans les mystères romains, grecs, phéniciens, égyptiens, indiens, juifs et chrétiens, était celle du soleil qu'on avait personnifié dans les fils de Jupiter, dans Prometheus, dans Adonhiram, Osiris, Chrishna et autres héros de ce temps-là; leur trépas était publiquement pleuré. Ainsi, les femmes juives pleuraient, comme Ézéchiel, mort de Thamus ou d'Adonis; et dans la suite, les Chrétiens pleurèrent, de la même manière, la mort du dieu Lumière; et les Maçons celle

d'Hiram qui a aussi une manifestation comme tous les héros de l'antiquité.

Cicéron dit, que la plus célèbre des allégories de l'antiquité est celle du soleil de l'hiver, lorsqu'il paraît prêt à s'éteindre.

Les maçons adaptèrent cette allégorie à celle d'Hiram qui ressuscite, après l'envahissement des ténèbres marqué par le deuil, dans le plus brillant triomphe de sa lumière. Plusieurs sectes avaient établi le Christ pour leur soleil mystique de sagesse; et une infinité d'abrayas qu'on voit dans Monfaucon, prouvent qu'ils servaient à différentes sectes chrétiennes, et que toutes avaient le culte du soleil (1), sous différents emblèmes et allégories; et aujourd'hui, une partie de ces mêmes emblèmes sert à expliquer, aux Maçons, les dogmes anciens des mages et des cophtes.

L'allégorie de la pierre existait dans les mystères égyptiens. L'allégorie de la pierre fut le sujet d'une dévotion particulière pour bien des religionnaires. Une pierre, arrosée avec un peu d'huile fut le premier autel que, sur des hauteurs, élevèrent à la gloire du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·., les premiers pères de l'humanité. Il y avait des

(1) Ce culte fut celui des Juifs. Livre des Rois II, chap. XXIII, §. 2.

pierres vénérées chez les Sabéens, chez les Juifs, chez les Chrétiens et chez les Musulmans; en Europe, en Asie, en Afrique et même aux Indes. L'allégorie de la pierre, avec celle du temple à rebâtir, passa des Juifs babyloniens aux premiers Juifs-Chrétiens; cette même allégorie, (d'une église à rebâtir) introduite dès l'origine du christianisme, se répandit dans les sectes qui en dérivèrent, savoir : chez les gnostiques, esséniens, basilidiens, manichéens et orthodoxes. Il est bien naturel, après tous ces faits, que l'allégorie de la pierre brute et celle du temple à rebâtir durent être adoptées par les anciens instituteurs de la Maçonn.·.. Cette allégorie triomphe dans les écrits des premiers Pères de l'Église, dans les évangiles, dans les actes des apôtres et dans la révélation. Cette allégorie et celle de la résurrection étaient communes aux Grecs : elle l'était aux Romains, dans les fils de Jupiter, dans Prométhée; dans l'Osiris, aux Égyptiens; dans l'Adonis, aux Phéniciens; dans le Chrishna, aux Indiens. Il est évident que cette allégorie devait être adoptée, comme on l'a vu, par les Juifs primitifs, par les Juifs-Chrétiens, et se conserver dans les sectes chrétiennes; car elle se rapportait aux vérités égyptiennes, suivies par les Maçons, de la génération, de la destruction et de la régénération.

Par l'analogie des allégories, les mystères devaient être dans une parfaite concordance : on a vu l'accord des mystères païens dans Homère, ODYSSÉE, X, et dans Virgile, ÉNÉÏDE, VI, avec ceux des Chrétiens et des Maçons.

Si l'allégorie et la légende de Janus se rapportent à celle de saint Pierre, et celle du Christ à celle de Séraphis, et qu'on les confondît au rapport des saints Pères, les mystères de Mythras (1) le furent aussi avec ceux du Christ ; ce qui arriva lors des contestations religieuses du IIe siècle de l'ère chrétienne. Ce mélange se découvre dans la révélation de saint Jean, et même les peintures et les descriptions les plus

(1) Mythras est composé ainsi qu'Abraxas, de sept lettres, qui, prises dans le grec, donnent le résultat numérique du cours annuaire du soleil.

M	——	40
E	——	5
I	——	10
O	——	9
P	——	100
H	——	1
Y	——	200
		365

anciennes le représentent avec un calice à la main, et un serpent qui se tient debout sur la queue, sortant du calice. Le calice désignait la foi, et le serpent le soleil; ce qui veut dire que Jean était de la religion des ophytes, et qu'il en suivait les doctrines.

Or, à quelque époque qu'ait existé cet auteur sacré, quelle que fût sa nation, sa révélation prouve qu'il était un religionnaire juif initié dans les mystères du temple à rebâtir, ce qui se manifeste par son allégorie de la Jérusalem céleste et par celle du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·. qui y domine; son agent est le soleil sous l'emblème du bélier. On voit aussi par là qu'il suivait les doctrines cabalistiques des nombres mystérieux, sept et douze, auxquels ces sectaires attribuaient une infinité de propriétés; ce qui occasionna les rites maçonn.·. qui basent leurs enseignements sur les mystères de l'Apocalypse et sur la cabale juive-chrétienne des nombres.

Les allégories et les mystères des Ch.·. templiers dans les encampements balduins et autres, entés sur la maçonn.·., se rapportent entièrement aux mystères et légendes de la passion, de la mort et de la résurrection de Jésus, à la visite de Marie, Marthe et Madelaine; à l'apparition de l'ange; aux légendes de sainte Hélène, de Constantin; et à celles de la croix qu'ils trouvèrent.

Les mystères, allégories et prières des Maçons admis au Royal-Arche anglais et américain, se rapportent à l'histoire des Hébreux et à l'évangile de saint Jean; ces Maçons ressemblent tout à fait à des Juifs-Chrétiens, occupés à la recherche de la parole et du verbe. On a pu observer par analogies que les allégories et les mystères égyptiens, passés des Juifs aux Chrétiens, se sont fixés chez les Maçons; et nous croyons que cela est évidemment prouvé.



ANALOGIE

DES ORNEMENTS, DÉCORS ET EMBLÈMES ÉGYPTIENS, JUIFS, CHRÉTIENS ET MAÇONN.'..

ORNEMENTS ET DÉCORS.

Les prêtres de l'antiquité, lors de la célébration des mystères et des initiations, avaient, entr'autres ornements, des casques. Ceux des prêtres mythriaques variaient selon les constellations et les signes du zodiaque, dans lesquels se trouvait le soleil à l'époque de la fête. Chez les Égyptiens, les emblèmes des éléments et des quatres saisons étaient le lion, le taureau, l'aigle et l'homme. Dans le plafond du bienheureux Angélique de Fiessole, on avait représenté les quatre évangélistes, comme symboles des éléments ou des saisons; ils y sont coiffés de casques ornés des figures de ces animaux, tels qu'on représentait les prêtres d'Anubis et d'Isis, dans leurs grandes fonctions: ce qui prouve l'adoption de ces ornements par les grands prêtres chrétiens.

Le hiérophante égyptien portait, en sautoir,

une plaque avec ces mots: Vérité, Sagesse et Science. Les Juifs anciens avaient emprunté le même ornement avec l'Urim et le Thumin, outre l'Éphode, le Rational et tous les autres ornements sacerdotaux qui furent adoptés ensuite par les prêtres chrétiens et usités dans les grades maçonn.·.. Aiusi une partie des ornements et costumes des patriarches, des prêtres anciens et de ceux de Rome, nous servent dans nos différents travaux. Les Maçons ont de commun, avec eux, l'usage des tuniques, des étoles, des surplis, des aubes, des chapes, des grands voiles, de la mitre et de la crosse : ils ont encore la même forme de flambeaux, dont la base triangulaire constate que leur origine est celle des théosophes égyptiens, israélites et chrétiens qui se servaient tous des mêmes ornements.

L'habit que le pape Honoré II avait accordé aux croisés, orné d'une croix rouge, est encore aujourd'hui l'habit qui décore les Templiers, Maçons et les Parf.·. M.·. R.·. †.·. de tous les rites et doctrines.

EMBLÈMES.

Les emblèmes des Ch.·. maltais et des Ch.·. des encampements balduins se rapportent entièrement à ceux des anciens Chrétiens. Les em-

blèmes égyptiens, qui passèrent aux Juifs, furent aussi admis par les premiers Chrétiens; et de ceux-ci ils passèrent aux croisés et aux Maçons, pour leur rappeler que la religion est basée sur l'astronomie, et que ce secret n'est connu que des frères qui s'occupent de les étudier et de les expliquer. Entr'autres emblèmes conservés par les Maçons, sont les deux colonnes (1), images du feu et du vent, qui avaient servi de même aux religions anciennes, antérieures à celle de Moïse et de Salomon.

L'étoile qui guida les Mages à la recherche du verbe, de la parole et de la vérité, sert d'emblème à plusieurs rites et grades maçonn.·.

L'agneau, la lyre, le serpent, la nacelle, la croix, la rose, le pélican, l'aigle, emblèmes qui expliquent le soleil, l'harmonie éternelle, les combats, l'immortalité, le secret, la charité et la sagesse, étaient en usage chez les premiers Chrétiens, et passèrent chez les Maçons, où ils servent à expliquer des doctrines et des préceptes utiles à la fraternité.

Des rapports religieux se trouvent encore entre la fraternité des Chrétiens et celle des Ma-

(1) Saint Paul appelle Jacques, Cephas et Jean, les trois colonnes de la nouvelle Église : ainsi cet emblème était propre aux premiers Chrétiens.

çons, dans la plus grande partie des emblèmes du saint sépulcre adoptés par les Maçons. Les Carbonari aussi empruntèrent des emblèmes au Nouveau-Testament.

Pour les emblèmes es cabalistes et des gnostiques, ils étaient pris chez les Chrétiens, et ils sont reçus par la généralité des Maçons.

Le triple triangle des Maçons est un emblème qui contient trois unités égales, symbole de la Trinité philosophique, et qui s'applique tout simplement aux trois vérités de la génération, etc.; ce qui fut aussi admis par Tyco-Brahé.

L'arche maçonn.·. appartint d'abord aux Égyptiens, ensuite aux Israélites, et enfin aux Chrétiens. On représente quelques divinités égyptiennes avec l'équerre et la règle; ces emblèmes passèrent des Juifs aux premiers Chrétiens, de ceux-ci ils arrivèrent jusqu'aux Maçons.

Quant à l'emblème et à l'usage des puits chez les Maçons, il est égyptien. On descendait le néophyte dans un puits. On retrouve encore ce puits mystérieux dans les légendes de Jésus et de la Samaritaine; on le revoit dans le saint sépulcre; et il se trouve aussi sur différents tapis et dans plusieurs légendes et rites maçonn.·., notamment dans Royal-Arche.

Les abraxas des gnostiques et des autres sectes n'étaient en général que des emblèmes du

soleil ; ils leur servaient à se rappeler le G.·. A.·. D.·. L.·. U.·., le Père de tous les êtres, qu'il produisit de toute éternité. Ces sectaires étaient obligés de recourir à de telles allégories pour expliquer ce Père de bonté, et pour détruire, par ce moyen, les fausses alarmes que les Juifs avaient données sur le Dieu de paix. Ces abraxas servaient aussi à se rappeler les doctrines mystérieuses de la théosophie chrétienne de ce temps-là.

Le tau H, décor du Royal-Arche, n'est autre chose que la croix avec laquelle on mesurait le Nil; cet emblème a servi de maillet aux Vén.·., pour relever le prix qu'on doit attacher à cet ancien signe de *salut;* de même que la rose, qui est l'emblème du secret, a été conservée par les Maçons.

Si les Maçons conservent l'emblème du tablier dont ils sont décorés, c'est que les néophytes égyptiens, lors des initiations, de même que les prêtres initiants, portaient des tabliers comme marque d'égalité : le Christ aussi s'en est servi, et dans les évangiles il est rapporté que, pour marque d'égalité et d'humilité, il prit une serviette qu'il mit en tablier. Les esséniens portaient un tablier de peau.

Un des emblèmes maçonn.·. est le serpent, formant un cercle, ou étendu sur une croix, ou

debout sur un calice. Le serpent, signe astronomique, a servi d'emblème à presque toutes les religions de l'antiquité; il est presque toujours l'emblème du soleil et de la santé : c'est le Sérapis des ophytes conservés par les gnostiques qui le transmirent aux premiers Chrétiens et aux Maçons, qui conservèrent aussi le calice dont ils font usage pour éprouver la foi et la confiance d'un néophyte.

L'emblème de la branche mystérieuse de l'acaçia, qui sert à la manifestation d'Hiram, était commun aux religions de l'antiquité, aux Romains, aux Égyptiens, aux Phéniciens, aux Druides et aux Chrétiens. Cette branche dans les mains des Sabéens ou des Chrétiens de saint Jean, y était l'emblème du rameau de salut; dans l'Apocalypse, ce rameau est d'or, parce que les Juifs aiment beaucoup ce métal. On a prétendu que la croix du Christ était faite d'acacia, et par là cette branche a pu devenir plus chère aux Maçons religieux; les Chrétiens ont leur fête des Rameaux. Bien des abraxas représentent les initiés tenant dans la main la branche mystérieuse.

SECRETS. — SIGNES. — PAROLES.

DOCTRINES QUI SE TROUVENT EN ANALOGIE DANS LES RELIGIONS ÉGYPTIENNE, JUIVE, CHRÉTIENNE ET MAÇONN.·.

SECRETS.

Les prêtres égyptiens, pour rappeler aux initiés la peine à laquelle ils devaient s'attendre s'ils dévoilaient les secrets, leur faisaient remarquer le sceau avec lequel la victime était scellée, et qui représentait un initié à genoux, menacé du glaive. L'obligation du secret joue un grand rôle dans tous les grades maçonn.·..

Toutes les sectes religieuses et toutes celles des philosophes confiaient aux néophytes, dans l'initiation, des secrets, des paroles et des signes pour se reconnaître.

Dans les initiations égyptiennes, grecques et juives, il y avait des secrets qu'on communiquait aux initiés; les premiers Chrétiens carpocratiens en communiquaient à leurs néophytes.

Le secret que ces derniers promettaient de garder, était celui du mystère de l'Eucharistie et de la Trinité : cette promesse se faisait encore au VIIIe siècle.

SIGNES.

Les signes nous viennent des Égyptiens : les anciens avaient des signes pour se reconnaître. Jésus se fit reconnaître, par des signes, à deux de ses disciples, à Emmaüs. Les théraupètes sortaient toujours de chez eux en portant la main comme les Maçons modernes, quand ils se mettent à l'ordre.

Les carpocratiens avaient aussi leurs signes, ce qui est affirmé par des auteurs très-respectables, tant anciens que modernes. Ils se prenaient par la main comme les gnostiques. Les Maçons ont conservé des signes, comme Jésus et comme les anciens Chrétiens, pour se reconnaître, même au milieu des grandes sociétés, sans que les profanes s'en aperçoivent.

PAROLES.

Des paroles sacrées se conservaient par les prêtres égyptiens, juifs et chrétiens. On les appela loi orale, et cette loi fut toujours traditionnelle comme celle des Maçons. Toutes les religions et toutes les sectes ont eu la leur. C'est un des articles les plus remarquables qu'on lit dans la fusion des rites maçonn.·. en Angleterre ; on convint que chaque rite con-

serverait ses lois orales et traditionnelles ou les doctrines respectives; vu que l'union était de fait dans les signes, car les mots étaient à peu près les mêmes.

La recherche de la parole, dans la fête 10, Tischry, passa aux Chrétiens dans la recherche de la parole ou du verbe par les Mages, et fut suivie par les premiers Chrétiens et cabalistes. Cette parole reçue par Moïse, est introduite dans plusieurs grades maçonn.·.; elle jouait un grand rôle dans les mystères des premiers Chrétiens, et les cabalistes donnaient des pouvoirs surnaturels à sa prononciation.

On peut dire qu'en général les grades et les mots sacrés ou de passe sont tirés de l'A.·. et du N.·. T.·., et dans presque tous les hauts grades on conserve la dénomination des mois des Hébreux.

DOCTRINES.

Les doctrines des différentes sectes juives et chrétiennes étaient relatives aux éléments et au culte du soleil; les ophytes, les esséniens, les cabalistes et les gnostiques honoraient le soleil comme la plus belle image de la puissance du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·., ce qui se trouve

dans la Maçonn.·.. Ces doctrines conservées en Asie, furent apportées en Europe par les croisés et furent adoptées par différentes sociétés secrètes. Remarquons encore que la doctrine des éléments se trouve dans la Bible.

Quant à la doctrine sur Mithras, les Perses pensaient qu'il avait subi la mort pour le salut des hommes; ce que croyaient également les Égyptiens de leur Osiris, les Grecs de Prométhée, les Romains des fils de Jupiter, les Phéniciens d'Adonis, les Indiens de Chrishna, les Juifs-Chrétiens du Christ.

Plusieurs rites maçonn.·. conservent de telles doctrines. Les Égyptiens enseignaient que tout se fait par la génération des êtres; que la destruction suit la génération de ses œuvres, et que la régénération rétablit sous d'autres formes ce qui se détruit. Cette même doctrine subsiste dans les R.·. †.·. et dans d'autres ordres.

Les lettrés de la Chine enseignaient que l'homme est composé d'éléments, et qu'à la mort chacun d'eux rentre dans son foyer. Cette doctrine eut des admirateurs chez les Égyptiens et chez les premiers Chrétiens; on conçoit qu'elle a pu également être suivie par quelque rite maçonn.·..

La doctrine de l'Unité du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·.

passa des Égyptiens aux Juifs, et ceux-ci la transmirent aux premiers Chrétiens ; ensuite elle fut adoptée par les croisés, et enfin par les Maçons.

Les doctrines des libertés publiques, qui se conservent, dit-on, dans quelques rites maçonn.·., viennent des premiers Chrétiens qui les avaient par les évangiles; elles passèrent aux croisés qui les apportèrent en Europe.

La doctrine allégorique des résurrections égyptienne, grecque et phénicienne, figure chez les premiers Chrétiens et se conserve dans plusieurs rites maçonn.·.. Pour ce qui regarde la résurrection de la chair admise par les Juifs, elle n'est qu'une diminutive de la régénération des êtres professée par les Égyptiens; on la trouve chez les stoïciens et chez presque tous les prophètes : elle se voit dans les visions d'Ézéchiel et de Jean.

Les Chrétiens héritèrent, par l'évangile, de la doctrine des songes, si célèbre chez les Juifs, et qui se trouve encore rappelée dans quelques degrés maçonn.·., comme le rêve de Jacob, d'Énoch, etc.

La doctrine de l'apocalypse sert de base à différents grades maçonn.·. : l'idée d'un G.·. A.·. D.·. L.·. U.·. et l'immortalité de l'âme en sont toute l'essence.

La doctrine des Maçons cabalistes se rapporte aussi à l'apocalypse.

Bien des rites maçonn.·. prirent des gnostiques la doctrine de se connaître soi-même.

Les doctrines morales des premiers Chrétiens esséniens sont les mêmes que celles des Maçons ; elles regardent la charité universelle. « Demandez, vous recevrez ; frappez, on vous ouvrira ; cherchez, et vous trouverez. » Cette charité qui brille chez les premiers Chrétiens, constitue le vrai Maçon. Les vertus prêchées dans les temples maçonn.·. sont celles que Jésus prêchait lui-même, et qui, au rapport du Nouveau-Testament, étaient toutes basées sur la charité et l'amour du Chrétien.

On peut dire que la doctrine des Maçons se trouve écrite dans leurs emblèmes ; c'est l'étude de ces derniers qui doit mettre les frères dans le sentier qui conduit à la vérité. Le silence le plus scrupuleux est prescrit sur toute thèse religieuse, pour toute loge vraiment régulière et bien tenue ; c'est par la méditation de ces emblèmes visibles qui ornent les temples maçonn.·., du soleil, de la lune, des astres, des figures astronomiques, du zodiaque et autres, qu'on peut parvenir à la connaissance des merveilles de la nature et de son auteur qui est le G.·. A.·. D.·. L.·. U.·..

N'est-il pas évidemment démontré par là que les idées du secret, que les signes, les paroles et les doctrines des Maçons leur sont parvenus par les Juifs, les Chrétiens et les croisés?



ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE

DE HIRAM ADONIRAM,

OU

ADORAM,

ARCHITECTE DU TEMPLE DE SALOMON.

Pour comprendre le rapport qu'il y a entre cette histoire et la société des Francs-maçons, il faut savoir que leur loge représente le temple de Salomon, et qu'ils donnent le nom d'*Hiram* à l'architecte que ce prince choisit pour la construction de ce fameux édifice.

Quelques-uns prétendent que cet *Hiram* était roi de Tyr; et d'autres, que c'était un célèbre ouvrier en métaux, que Salomon avait fait venir des pays étrangers, et qui fit les deux colonnes d'airain qu'on voyait à la porte du temple, l'une appellée *Jakin*, et l'autre *Boaz*.

L'auteur du *Secret des Francs-maçons* a raison de dire qu'il ne s'agit point d'*Hiram*, roi de Tyr, chez les Francs-maçons. Mais il ne s'agit point non plus, comme il le prétend, de cet

Hiram, admirable ouvrier en métaux, que Salomon avait fait venir de Tyr, et qui fit les deux colonnes de bronze (1). Quel rapport pourrait avoir un ouvrier en métaux, avec la confrérie des Francs-maçons? Il me semble que la qualité qu'ils prennent de Maçons, le tablier de peau blanche, la truelle qu'ils portent, et tous les autres instruments allégoriques dont ils se décorent en loge, n'ont rien de commun avec les orfévres, les serruriers, les fondeurs, ni les chaudronniers. Mais, outre qu'il n'est point vraisemblable qu'il s'agisse parmi eux d'Hiram, roi de Tyr, non plus que d'Hiram, ouvrier en métaux, ils conviennent tous que c'est en mémoire de l'architecte du temple de Salomon, qu'ils font toutes leurs cérémonies, et principalement celles qu'ils observent à la réception des maîtres. Après cela, comment peut-on s'y méprendre, puisque l'Écriture nous apprend que celui qui conduisait les travaux pour la construction du temple de Salomon s'appellait *Adoniram*? Il est vrai que Joseph, dans son Histoire des Juifs, dit qu'il se nommait *Adoram;* mais cette différence ne doit pas le faire confondre avec Hiram, roi de Tyr, ni avec Hiram, ouvrier en métaux. Il n'est donc pas douteux, que celui

(1) Joseph appelle ce ouvrier *Chiram.*

dont les Francs-maçons honorent la mémoire s'appellait *Adoniram* ou *Adoram*, et que c'est à lui à qui ils prétendent qu'est arrivée l'aventure tragique, dont je vais faire le récit.

On ne trouve aucun vestige de ce trait d'histoire dans l'Écriture ni dans Joseph. Les Francs-maçons prétendent qu'elle a été puisée dans le Thalmud; mais, comme je crois qu'il est fort indifférent de savoir d'où elle peut être tirée, je n'ai pas fait de grandes recherches pour m'en assurer. Je me fonde uniquement sur la tradition reçue parmi les Francs-maçons, et je la rapporte fidèlement, comme ils la racontent tous.

Adoniram, Adoram, ou *Hiram,* à qui Salomon avait donné l'intendance et la conduite des travaux de son temple, avait un si grand nombre d'ouvriers à payer, qu'il ne pouvait les connaître tous; et pour ne pas risquer de payer l'apprenti comme le compagnon, et le compagnon comme le maître, il convint, avec chacun d'eux en particulier, de *mots*, de *signes* et d'*attouchements* différents, pour les distinguer.

Le mot de l'*apprenti* était *Jakin*, nom d'une des deux colonnes d'airain qui étaient à la porte du temple, auprès de laquelle ils s'assemblaient pour recevoir leur salaire. Leur signe était de porter la main droite sur l'épaule gauche, de la

retirer sur la même ligne du côté droit, et de la laisser retomber sur la cuisse : le tout en trois temps. Leur attouchement était d'appuyer le pouce droit sur la première et grosse jointure de l'*index* de la main droite de celui à qui ils voulaient se faire connaître.

Le mot des *compagnons* était *Boaz :* on appellait ainsi l'autre colonne d'airain qui était à la porte du temple, où ils s'assemblaient aussi pour recevoir leur salaire. Leur signe était de porter la main droite sur la mamelle gauche, les quatre doigts serrés et étendus et le pouce écarté. Leur attouchement était le même que celui des apprentis, excepté qu'ils le faisaient sur le second doigt, et les apprentis sur le premier.

Le maître n'avait qu'un mot pour se faire distinguer d'avec ceux dont je viens de parler, qui était *Jéhova ;* mais il fut changé après la mort d'Adoniram, dont je vais faire l'histoire.

Trois compagnons, pour tâcher d'avoir la paye de maître, résolurent de demander le mot de maître à Adoniram, lorsqu'ils pourraient le rencontrer seul; ou de l'assassiner, s'il ne voulait pas le leur dire. Pour cet effet, ils se cachèrent dans le temple, où ils savaient qu'Adoniram allait seul tous les soirs faire la ronde. Ils se postèrent, l'un au Midi, l'autre au Septen-

trion, et le troisième à l'Orient. Adoniram étant entré, comme à l'ordinaire, par la porte de l'Occident, et voulant sortir par celle du Midi, un des trois compagnons lui demanda le mot de maître, en levant sur lui le bâton, ou le marteau, qu'il tenait à la main. Adoniram lui dit qu'il n'avait pas reçu le mot de maître de cette façon-là. Aussitôt, le compagnon lui porta sur la tête un coup de son bâton ou de son marteau. Le coup n'ayant pas été assez violent pour jeter Adoniram par terre, il se sauva du côté de la porte du Septentrion, où il trouva le second, qui lui en fit autant. Cependant, comme ce second coup ne l'avait pas encore terrassé, il fut pour sortir par la porte de l'Orient : mais il y trouva le dernier, qui, après lui avoir fait la même demande que les deux premiers, acheva de l'assommer. Après quoi, ils se rejoignirent tous les trois pour l'enterrer. Mais, comme il faisait encore jour, ils n'osèrent transporter le corps sur-le-champ ; ils se contentèrent de le cacher sous un tas de pierres, et, quand la nuit fut venue, ils le transportèrent sur une montagne où ils l'enterrèrent ; et, afin de pouvoir reconnaître l'endroit, ils coupèrent une branche d'un acacia qui était auprès d'eux, et la plantèrent sur la fosse.

Salomon ayant été sept jours sans voir Ado-

niram, ordonna à neuf maîtres de le chercher ; et, pour cet effet, d'aller d'abord se mettre trois à chaque porte du temple, pour tâcher de savoir ce qu'il était devenu. Ces neuf maîtres exécutèrent fidèlement les ordres de Salomon ; et, après avoir cherché longtemps aux environs, sans avoir appris aucune nouvelle d'Adoniram, trois d'entre eux, qui se trouvèrent un peu fatigués, furent justement pour se reposer auprès de l'endroit où il était enterré. L'un des trois, pour s'asseoir plus aisément, prit la branche d'acacia, qui lui resta à la main, ce qui leur fit remarquer que la terre en cet endroit avait été remuée nouvellement; et, voulant en savoir la cause, ils se mirent à fouiller, et trouvèrent le corps d'Adoniram. Alors ils firent signe aux autres de venir vers eux, et, ayant tous reconnu leur maître, ils se doutèrent que ce pouvait être quelques compagnons qui avaient fait ce coup-là, en voulant le forcer de leur donner le mot de maître; et, dans la crainte qu'ils ne l'eussent tiré de lui, ils résolurent d'abord de le changer et de prendre le premier mot qu'un d'entre eux pourrait dire en déterrant le cadavre. Il y en eut un qui le prit par un doigt, mais la peau se détacha, et lui resta dans la main. Le second maître le prit sur-le-champ par un autre doigt, qui en fit tout autant. Le troisième le prit par le poignet,

de la même manière que le grand-maître saisit le poignet du compagnon, dans la cérémonie de la réception : la peau se sépara encore; sur quoi il s'écria, M.·. B.·. qui signifie, selon les Francs-maçons, *la chair quitte les os*, ou *le corps est corrompu*. Aussitôt ils convinrent ensemble que ce serait-là dorénavant le mot de maître. Ils allèrent sur-le-champ rendre compte de cette aventure à Salomon, qui en fut fort touché; et, pour donner des marques de l'estime qu'il avait eue pour Adoniram, il ordonna à tous les maîtres de l'aller exhumer, et de le transporter dans le temple, où il le fit enterrer en grande pompe. Pendant la cérémonie, tous les maîtres portaient des tabliers et des gands de peau blanche, pour marquer qu'aucun d'eux n'avait souillé ses mains du sang de leur chef.

Telle est l'histoire d'Hiram, que le grand-maître raconte au récipiendaire, le jour de sa réception. Comme ce n'est qu'une fiction, et qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans l'histoire sacrée ni profane, il ne faut pas être surpris si les Frans-maçons ne s'accordent pas toujours sur le nom de cet architecte, ni sur les circonstances de sa mort. Par exemple : j'ai dit que les trois compagnons plantèrent une branche d'acacia sur la fosse d'Hiram; mais d'autres prétendent

que cette branche fut plantée par les maîtres qui cherchaient le corps, afin de pouvoir reconnaître l'endroit où ils l'avaient trouvé. Quelques-uns prétendent aussi que les maîtres exhumèrent le corps d'Hiram, avant que d'aller rendre compte à Salomon de leur aventure, au lieu que j'ai dit que ce fut ce prince qui fit déterrer le cadavre. Il y en a encore qui soutiennent que le premier coup que reçut Hiram fut un coup de brique ; le second, un coup de pierre cubique ; et le troisième, un coup de marteau. Enfin, il y en a qui disent que ce fut Salomon qui s'avisa de changer le mot de maître ; au lieu que d'autres prétendent que les maîtres firent ce changement sans le consulter. En un mot, dans toutes les loges que j'ai vues, j'ai trouvé quelque différence ; mais par rapport aux particularités seulement, et non quant à l'essentiel. La manière dont j'ai raconté cette histoire est conforme à l'opinion la plus communément reçue.

Salomon, pour récompenser ceux qui le servirent fidèlement, les établit surintendants de 153,592 ouvriers qui furent employés à la construction du temple, savoir : 70,000 ap..., 79,997 comp..., 3,595 maît...; le maître s'appellait Abiram Akiroph.

Après la construction du temple, plusieurs

s'unirent dans un même chef et travaillèrent à la réformation de leurs mœurs et se rendirent célèbres par leurs charités ; ils s'appelèrent *Phares Kados* (saints séparés), mais ils ne se soutinrent pas longtemps : ils oublièrent peu à peu leurs obligations et négligèrent leurs devoirs ; ils n'eurent plus que les déhors de la vertu.

Le maître qui s'acquit le plus de réputation fut Ptolémée, philadelphe, roi d'Égypte, prince des astrologues, qui ordonna la Version des Septantes.

Plusieurs zélés observateurs de leurs lois se séparèrent et élurent un grand-maître *ad vitam*. Une partie resta dans le monde et s'appliqua aux bonnes œuvres ; l'autre se retira dans les possessions qu'ils avaient en Syrie, en Scythie et dans la Thébaïde : ce furent de saints solitaires, des Pères du désert ; ils étaient connus dans ces temps sous le nom de Zécabithes. d'esséniens, de théraupètes et de kadiséens ; leur vie était si exemplaire qu'on les nomma *kados* (saints). Leur grand-maître le plus renommé fut *Manchem ;* tous les écrivains, tant juifs que ecclésiastiques, s'accordent à le reconnaître pour saint.

Les anciens Maçons étaient donc Juifs ; après la destruction du second temple, sous Titus,

beaucoup embrassèrent le christianisme et communiquèrent leurs secrets aux Chrétiens les mieux pénétrés de l'évangile. Alexandre, patriarche d'Alexandrie, fut un grand ornement de l'ordre.

Lorsqu'on leur demandait ce qu'ils prétendaient faire pendant le cours de leur vie, ils répondaient : « Je bénirai le Seigneur en » tout temps, sa louange sera toujours dans » ma bouche. J'assisterai toujours les pauvres, » et les regarderai comme mes frères. »

MAÇONNERIE ADONHIRAMITE.

DE QUELLE MANIÈRE UN MAÇON DOIT SE COMPORTER EN LOGE.

Une loge est une assemblée d'hommes vertueux, et par conséquent respectables. Tout homme raisonnable doit avoir pour principe de mériter l'estime d'une société de laquelle il est membre; et le premier moyen qu'il doit employer, c'est d'observer exactement les lois auxquelles il s'est soumis, soit par état soit par serment. Celles de la Maçonnerie ont pour base, l'honneur, la décence et l'humanité. Je ne m'étendrai point sur les mœurs: qui dit Maçon, dit honnête homme ; et tous nouveaux initiés doivent se persuader que ce nom est générique, c'est-à-dire qu'il renferme en lui ceux de sujet fidèle, de bon fils, de bon époux, de bon père et d'ami parfait. Celui qui se méprise assez pour se manquer à soi-même ne doit s'attendre qu'à des humiliations; aussi la Maçonnerie le punit-elle. Il est vrai qu'elle ne l'emprisonne pas; mais elle le diffame et l'oublie. La décence est inséparable d'une belle âme. Si la naissance et les rangs ne sont rien chez les Maçons, l'éducation y est

pour beaucoup : il est donc essentiel d'être habillé le plus modestement possible, et surtout de ne proférer aucun mot contraire à la bienséance et à l'honnêteté.

Quelque liaison qu'on ait avec quelqu'un, il est défendu de se donner d'autre nom que celui de frère ; c'est ce qui fait l'éloge de la Maçonnerie, puisque ce nom sacré renferme tous les sentiments dont nos cœurs sont susceptibles.

Il est essentiel de se ressouvenir, qu'il n'est permis à aucun frère, excepté aux surveillants et à l'orateur, de parler en loge ouverte, sans en avoir obtenu la permission du vénérable : pour cet effet on lève la main, et le surveillant de la colonne sur laquelle on est frappe, et avertit le grand-maître qu'il y a un frère sur sa colonne qui demande la parole.

On ne doit jamais sortir de loge, sans en avertir le surveillant de la colonne sur laquelle on est ; et, quoiqu'on ne mette point d'obstacles aux désirs de personne, cela est nécessaire pour maintenir le bon ordre.

Si l'on recevait quelque insulte en loge, ou qu'on entendît quelque chose de contraire absolument à l'ordre, il faudrait en porter plainte au vénérable, toujours après en avoir obtenu la permission de la manière qu'on l'a vu ci-dessus : cependant il ne faut se porter à

ces extrémités que quand l'offense est grave; car, dans tous les cas, l'indulgence est toujours préférable à la vengeance. Par tout ce que je viens de dire, il est aisé de voir que la Maçonnerie exige des hommes au-dessus du vulgaire; et comme cette Société, après avoir rempli ce qu'elle doit à l'État et à la religion, suit la doctrine de la loi naturelle, la charité est un de ses grands principes. Ainsi tout Maçon doit l'exercer; mais, en faisant des heureux, il ne doit avoir pour témoins que le ciel et son cœur.

CE QUI DOIT ÊTRE OBSERVÉ DANS UNE LOGE RÉGULIÈRE.

Pour qu'une loge puisse être couverte régulièrement, ce n'est pas assez que la porte qui la ferme soit double, il faut encore deux appartements d'entrée. Le premier est occupé par un frère servant, qui en ouvre la porte à tous ceux qui se présentent; et le second, qui sépare la loge du premier, est ce qu'on nomme la chambre des pas perdus, et dans laquelle l'expert doit toujours rester. Ceux qui désirent d'être admis en loge, étant dans le premier appartement, un d'entre eux frappe à la porte des pas perdus; l'expert la lui ouvre, le reçoit seul et l'examine sur les principaux points de

la Maçonnerie, et surtout lui fait faire la marche et les signes; et, lorsque l'interrogé est reconnu Maçon, l'expert l'introduit en loge avec les formalités ordinaires. Il ne faut pas oublier que le frère qu'on introduit doit, en entrant, prendre la main du second expert, qui est en dedans de la loge, pour lui donner l'attouchement et le mot de passe du grade que l'on tient; ensuite il va se placer entre les surveillants, se met à l'ordre dudit grade, en fait le signe et salue le vénérable, qui, alors, l'interroge sur le catéchisme. Ces attentions des experts, et cette conduite des frères doivent être pratiquées dans toutes les loges régulières.

OBSERVATIONS SUR L'OUVERTURE DES LOGES.

L'ouverture d'une loge n'est autre chose que le consentement unanime de commencer les travaux. Chez les anciens chevaliers, cette cérémonie se faisait par une prière à la Divinité. Cette maxime religieuse s'est perdue dans les différents troubles que la catholicité essuya : les Chrétiens, poursuivis jusque dans leurs secrets retranchements, furent obligés de symboliser tous les pricipaux points de leur religion; et,

pour ôter tout soupçon aux tyrans qui les persécutaient, ils prirent le nom de Maçons. Ainsi ces hommes éclairés et vertueux, sous des emblèmes matériels, rendaient toujours hommage au Dieu suprême qui les avait créés. Ce fut alors que l'ouverture des loges devint observance simple, courte, symbolique, comme tout le reste, et tout à fait indépendante de l'instruction; mais bien des maîtres ne font aucune attention à celà, peut-être aussi l'ignorent-ils. On en voit un grand nombre qui font toutes les demandes du catéchisme, même celles des signes et des paroles, avant que la loge soit ouverte. D'autres font tout le contraire, ils se contentent de faire avertir l'assemblée, par leurs surveillants, que l'on va ouvrir la loge; ensuite ils font le signe et les acclamations du grade qu'ils vont tenir; puis avertissent que la loge est ouverte : après quoi ils questionnent leurs officiers sur le catéchisme, en commençant par leur demander si la loge est ouverte; demande qui doit être faite avant de rien faire de maçonnique, et surtout un signe qui est un des principaux secrets. Ainsi ces deux manières d'ouvrir un loge sont également contraires aux lois de la Maçonnerie; ce sont des innovations faites par des maîtres peu instruits des statuts de l'ordre; c'est pourquoi il faut absolument les éviter toutes

deux, et je vais le prouver. Il est défendu très-expressément de faire aucun signe, encore moins de proférer le mot sacré qu'en loge ouverte, et ici elle ne l'est pas, puisque c'est pour l'ouvrir : de plus le cathécisme n'est que pour interroger les frères qui visitent, ou pour instruire les nouveaux initiés, et personne ne peut disconvenir que cela ne doit se faire qu'en loge ouverte. D'un autre côté, l'ouverture une fois faite par toutes les demandes du catéchisme, que fera-t-ôn en loge, s'il n'y a point de réception ? En vain dit-on que toutes ces demandes, avant que d'ouvrir une loge, sont une formalité qui caractérise le Maçon qu'on interroge, en le forçant d'avouer authentiquement sa réception. Je réponds qu'il est impossible qu'un grand-maître doute que ses premiers officiers ne soient pas Maçons ; mais qu'enfin, si c'est pour les tuiler, à plus forte raison doit-il interroger toute l'assemblée. Alors, au lieu de remplir la place du grand-maître, en ouvrant la loge, il n'est plus qu'un expert; et ce qui doit être le temple de la lumière devient le réceptacle de la méfiance et de la confusion. C'est donc faute d'attention, ou de connaissance des vraies institutions de l'ordre, que tant de vénérables ont confondu si mal à propos l'ouverture de loge avec le catéchisme, deux choses absolument différentes,

comme on le verra si l'on veut réfléchir sur l'ouverture qui va suivre, dans laquelle on fait ces trois demandes :

D. Quel est le premier soin d'un Maçon?

R. C'est de voir si la loge est couverte.

D. Quel est le second ?

R. C'est de voir si tous les frères sont à l'ordre.

D. Êtes-vous Maçon ?

R. Tous mes frères me connaissent pour tel.

N'est-il pas aisé de s'apercevoir que ces demandes ne doivent être faites qu'à des surveillants, avant que d'ouvrir une loge, et qu'elles ne peuvent faire aucunement partie de l'instruction? N'est-il pas ridicule d'exiger qu'un frère qui arrive, observe si les experts remplissent leur devoir, et si l'assemblée est à l'ordre? Quant à la première, dans tous les cas, elle appartient à l'expert; lui seul semble avoir le droit de demander à tous ceux qui se présentent pour entrer en loge s'ils sont Maçons, par la raison qu'il en doute et qu'il doit s'en assurer; mais il n'en est pas ainsi du maître, qui doit se reposer sur des officiers qu'il a créés, du consentement de toute sa loge, et dont il connaît le mérite. Je conclus donc, sur les principes de la Maçonnerie, et d'après le sens commun, qu'un vénérable qui préside dans le temple de la lumière, duquel toutes les avenues

sont gardées par des hommes fidèles et sûrs, doit être persuadé que tous ceux qui parviennent jusqu'à lui sont des frères zélés qui désirent participer aux travaux et faire de nouveaux progrès dans l'art royal, et qu'en leur demandant s'ils sont Maçons, c'est non-seulement douter de la capacité des experts, mais c'est encore oublier que le soleil n'a d'autre fonction que celle d'éclairer l'univers.

On peut encore examiner que les demandes que l'on fait dans l'ouverture qui suit ne renferment aucun des secrets de l'ordre; et c'est à quoi l'on doit faire attention, si l'on veut se conformer aux anciens statuts, et les respecter autant qu'ils le méritent, comme étant fondés sur la raison.



OUVERTURE DE LA LOGE D'APPRENTI.

Le vénérable, assis sous le dais, à l'orient, faisant face aux deux surveillants, qui doivent être à l'occident, frappe trois coups d'apprenti sur l'autel, et dit : Silence, mes frères, et en loge (1). Ces paroles prononcées, toute l'assemblée se range sur deux lignes parallèles; ensuite le vénérable dit :

Frères, premier et second surveillants, engagez nos chers frères, dans tous leurs grades et qualités, de vouloir bien nous aider à ouvrir la loge d'apprenti Maçon.

Le premier surveillant : (2) Mes chers frères, du côté de midi, dans tous vos grades et qualités, je vous invite de la part du vénérable à vouloir bien nous aider à ouvrir la loge d'apprenti Maçon.

(1) On doit savoir que les deux surveillants en font autant sur leur colonne.

(2) S'il y a des grands-maîtres visiteurs à l'orient, ou d'autres frères, c'est toujours par eux qu'il faut commencer, et cela dans tous les grades, et chaque fois que l'on parle à l'assemblée. Ainsi on dira : « Vénérables maîtres, » ou respectables frères, qui décorez si bien l'orient, mes » chers frères, etc. »

Le second surveillant en dit autant sur sa colonne, qui est le côté du Nord.

D. Le vénérable : Frère, premier surveillant, êtes-vous Maçon (1)?

R. Tous mes chers frères me connaissent pour tel.

D. Quel est le premier soin d'un Maçon ?

R. C'est de voir si la loge est couverte.

L. V. Faites-vous en assurer par l'expert.

Comme dès l'instant que le vénérable a frappé les trois premiers coups, chaque officier doit avoir pris sa place, le surveillant observe si l'expert remplit ses fonctions; après quoi il répond :

Elle l'est, très-vénérable.

D. Quel est le second?

R. C'est de voir si tous les frères sont à l'ordre. (*Après avoir observé.*) Ils y sont, très-vénérable.

D. Pourquoi nous rassemblons-nous?

R. Pour élever des temples à la vertu, et creuser des cachots aux vices.

(1) Ici la loge n'est pas ouverte, et cependant le vénérable ne demande à ses surveillants s'ils sont maçons que pour leur faire entendre qu'ils doivent surveiller et faire pratiquer les devoirs de l'ordre et à les pratiquer eux-mêmes.

D.* Combien de temps devons-nous travailler?
R.* Depuis midi jusqu'à minuit.
D.* Combien faut-il de temps pour faire un apprenti?
R. Trois ans.
D. Quel âge avez-vous?
R. Trois ans.
D. Quelle heure est-il?
R. Près de midi.

Le vénérable : En considération de l'heure et de l'âge, avertissez tous nos chers frères, que la loge d'apprenti Maçon est ouverte, et que nous allons commencer nos travaux à la manière accoutumée.

Le premier surveillant : Mes chers frères, sur ma colonne, je vous avertis, de la part du vénérable, que la loge d'apprenti Maçon est ouverte, et que nous allons commencer nos travaux à la manière accoutumée.

Le second surveillant répète les paroles du premier; et, dès qu'il a fini, le vénérable, ainsi que tous les frères, se lèvent, font le signe d'apprenti, puis les applaudissements, et crient trois fois *Vivat;* ensuite chacun se rassied; et c'est alors que le vénérable commence le catéchisme, ou, s'il y a quelques récipiendaires, on les reçoit avant, afin qu'ils profitent de l'instruction.

CATÉCHISME DES APPRENTIS.

D. Mon frère, d'où venez-vous (1)?
R. Très-vénérable, de la loge de saint Jean.
D. Qu'y fait-on, à la loge de saint Jean?
R. On y élève des temples à la vertu, et l'on y creuse des cachots pour les vices.
D. Qu'apportez-vous?
R. Salut, prospérité, et bon accueil à tous les frères.

(1) La Maçonnerie n'est autre chose que l'emblème de toute la nature; sa morale est l'hommage que l'on doit rendre au Créateur de l'univers. Cet hommage est la pratique des vertus, et surtout celle de la religion; dans les premiers temps du christianisme, on ne faisait aucuns prosélites, qu'après les avoir baptisés. Lorsque ces nouveaux initiés venaient en loge, on leur faisait la demande dont il est question; cette réponse, (Je viens de la loge Saint-Jean) veut dire expressément : Je viens de me faire purifier par les eaux du baptême. Personne n'ignore que ce fut saint Jean qui institua ce sacrement : ainsi, n'est-il pas juste que la première demande sur les devoirs d'un ordre, soit fondée sur la première action que cet ordre exige? Mais enfin, quand quelques Maçons voudraient douter de cette vérité, ne serait-il pas encore naturel de demander à quelqu'un qui arrive en loge d'où il vient? quand on est d'accord que ce n'est qu'en loge que l'on apprend le grand art de vaincre ses passions et de pratiquer les vertus?

D. Que venez-vous faire ici?

R. Vaincre mes passions, soumettre ma volonté, et faire de nouveaux progrès dans la Maçonnerie.

D.* Qu'entendez-vous par Maçonnerie?

R.* J'entends l'étude des sciences et la pratique des vertus (1).

D.* Dites-moi ce que c'est qu'un Maçon?

R.* C'est un homme libre, fidèle aux lois; le frère et l'ami des rois et des bergers, lorsqu'ils sont vertueux (2).

(1) C'est effectivement ce que la Maçonnerie à toujours été chez les Égyptiens, les Grecs, les Palestins, enfin chez tous les peuples qui l'ont connue.

(2) Les Maçons qui furent choisis par Salomon pour travailler au temple furent déclarés libres, exempts de tous impôts, eux et leurs descendants; ils eurent aussi le privilège de porter des armes. Il est vrai que l'an 3398, Nabuchodonosor ayant pris Jérusalem et fait détruire le temple, ils furent mis en captivité avec le peuple juif. Mais l'an 3468, Cyrus, ayant alors pris Babylone, les rétablit dans tous leurs droits, et fit plus: voulant récompenser la vertu de Jérobabel, il lui permit de retourner à la sainte Cité, avec les Israélites, pour rebâtir le temple, et, pour lui marquer son estime, il dîna avec lui, avant son départ, en lui donnant le baiser de paix; il le nomma son frère et son ami, le traitant effectivement comme tel, en le comblant d'honneurs et de bienfaits. Bible.

D. A quoi connaîtrai-je que vous êtes Maçon?

R. A mes signes, à mes marques et aux circonstances de ma réception fidèlement rendus.

D. Quels sont les signes de Maçons?

R. L'équerre, le niveau et la perpendiculaire.

D. Quelles en sont les marques?

R. Certains attouchements réguliers que l'on se donne entre frères.

D. Qui vous a procuré l'avantage d'être Maçon?

R.* Un sage ami, que j'ai depuis reconnu pour mon frère?

D. Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir Maçon?

R. Parce que j'étais dans les ténèbres et que je désirais connaître la lumière.

D. * Que signifie cette lumière?

R. * La connaissance et l'ensemble de toutes les vertus, symbole du grand Architecte de l'univers (1).

(1) La lumière, si chère aux Maçons, a pour origine le feu sacré qui descendit du ciel sur l'autel, le jour qu'Aaron et ses fils furent consacrés. Les Chrétiens commencèrent par mettre trois lumières sur leurs autels, pour symboliser la triple essence du Créateur; et, par la suite, on en remplit les temples, pour faire connaître l'immensité de l'Être suprême. La catholicité, en prenant cette maxime des Juifs, publia, par ses cantiques sacrés, que c'était le Dieu de la lumière qu'elle adorait et non le feu lui-même. Les mages des anciens Perses

D. Où avez-vous été reçu Maçon?

R. Dans une loge parfaite.

D. Qu'entendez-vous par loge parfaite?

R. J'entends que trois Maçons assemblés forment une loge simple, que cinq la rendent juste, et que sept la rendent parfaite.

D. Quels sont les trois Maçons de la loge simple?

R. Un vénérable et deux surveillants.

D. Quels sont les cinq de la juste?

R. Ce sont les trois premiers et deux maîtres.

D. Quels sont enfin les sept qui rendent une loge parfaite?

R. Uu vénérable, deux surveillants, deux maîtres, un compagnon et un apprenti.

D. Qui vous a préparé pour être reçu Maçon?

R. Un expert, très-vénérable.

D. * Qu'a-t-il exigé de vous?

R. * Que je l'instruise de mon âge, de mes qualités civiles, de ma religion et de mon zèle à me faire recevoir; après quoi il m'a mis ni nu ni vêtu, mais cependant d'une manière décente; et, m'ayant dépourvu de tous mé-

connaissaient un Dieu suprême, créateur de l'univers; mais, en même-temps, ils admettaient deux principes coéternels : le premier, auteur du bien, qu'ils représentaient par la lumière; l'autre, auteur du mal, qu'ils représentaient par les ténèbres.

taux, il m'a conduit à la porte de la loge, à laquelle il a frappé trois grands coups.

D. Pourquoi l'expert vous mit-il ni nu ni vêtu?

R. Pour me prouver que le luxe est un vice qui n'en impose qu'au vulgaire; et que l'homme qui veut être vertueux doit se mettre au-dessus des préjugés.

D. Pourquoi vous avait-il dépourvu de tous métaux?

R. Parce qu'ils sont le symbole des vices, et qu'un bon Maçon ne doit rien posséder en propre

D. Que signifient les trois coups de l'expert?

R. Trois paroles de l'Écriture sainte: Frappez, on vous ouvrira; cherchez, vous trouverez; demandez, vous recevrez.

D. * Que vous ont-ils produit?

R. * L'ouverture de la loge.

D. Lorsqu'elle fut ouverte, qu'est-ce que l'expert a fait de vous?

R. Il m'a remis entre les mains du second surveillant.

D. Qu'avez-vous aperçu en entrant en loge?

R. Rien que l'esprit humain puisse comprendre, un voile épais me couvrait les yeux.

D. * Pourquoi vous avait-on bandé les yeux?

R. * Pour me faire comprendre combien l'igno-

rance est préjudiciable au bonheur des hommes.

D. Que vous a fait faire le second surveillant?

R. Il m'a fait voyager trois fois de l'occident à l'orient, par la route du nord; et de l'orient à l'occident, par la route du midi; puis il m'a remis à la disposition du premier surveillant.

D. * Pourquoi vous fit-on voyager?

R. * Pour me faire connaître que ce n'est jamais du premier pas que l'on parvient à la vertu.

D. Que cherchiez-vous dans votre route?

R. Je cherchais la lumière, de laquelle je vous ai donné l'explication.

D. Que vous a fait faire le premier surveillant?

R. Après m'avoir ôté le bandeau, par l'ordre qu'il en reçut, il m'a fait placer les pieds en équerre, et m'a fait parvenir au vénérable, par trois grands pas.

D. * Que vîtes-vous lorsqu'on vous eut découvert les yeux?

R. * Tous les frères armés d'un glaive dont ils me présentaient la pointe.

D. * Pourquoi?

R. * Pour me montrer qu'ils seraient toujours prêts à verser leur sang pour moi, si j'étais fidèle à l'obligation que j'allais contracter; ainsi qu'à me punir, si j'étais assez méprisable pour y manquer.

D. * Pourquoi vous fit-il mettre les pieds en équerre, et vous fit-il faire trois grands pas ?

R. * Pour me faire connaître la voie que je dois suivre et comment doivent marcher les apprentis de notre ordre.

D. * Que signifie cette marche ?

R. * Le zèle que nous devons montrer en marchant vers celui qui nous éclaire.

D. Qu'est-ce que le vénérable a fait de vous ?

R. Comme il était certain de mes sentiments, après avoir obtenu le consentement de la loge, il m'a reçu apprenti Maçon avec toutes les formalités requises.

D. Quelles étaient ces formalités ?

R. J'avais le soulier gauche en pantoufle, le genou droit nu sur l'équerre, la main droite sur l'évangile, et de la gauche je tenais un compas à demi-ouvert sur la mamelle gauche qui était nue.

D. Que faisiez-vous dans cette posture ?

R. Je contractais l'obligation de garder à jamais les secrets des Maçons et de la Maçonnerie.

D. Vous souvenez-vous bien de cette obligation ?

R. Oui, très-vénérable (1).

(1) Il y a des loges où l'on fait répéter l'obligation ; mais

D. * Pourquoi aviez-vous le genou nu et le soulier en pantoufle ?

R. * Pour m'apprendre qu'un Maçon doit être humble.

D. * Pourquoi vous mit-on un compas sur la mamelle gauche nue?

R. * Pour me démontrer que le cœur d'un Maçon doit être juste et toujours à découvert.

D. Que vous a-t-on donné en vous recevant Maçon?

R. Un signe, un attouchement et deux paroles.

D. Donnez-moi le signe?

(*Pour réponse, on le fait.*)

D. Comment le nommez-vous ?

R. Guttural.

D. Que signifie-t-il?

R. Une partie de mon obligation : que je dois préférer d'avoir la gorge coupée, plutôt que de révéler les secrets des Maçons aux profanes.

D. Donnez l'attouchement au frère second?

(*On le donne; et, lorsqu'il se trouve régulier, le surveillant dit :*)

ce n'est pas une loi généralement reçue.; cela dépend de la volonté des vénérables. C'est pourquoi tout bon Maçon doit s'en ressouvenir, ainsi que des mots sacrés, de la marche et des signes, attendu que cela ne doit jamais s'imprimer.

R. Il est juste, très-vénérable.

D. Dites-moi le mot sacré des apprentis:

R. Très-vénérable, on ne m'a permis que de l'épeler: dites-moi la première lettre, je dirai la second.

(*On l'épelle alternativement.*)

D. Que signifie ce mot?

R. Que la sagesse est en Dieu. C'est le nom de la colonne qui était au septentrion, auprès de la porte du temple où s'assemblaient les apprentis.

D. Quel est votre mot de passe?

R. Tubalcain, qui veut dire *possession mondaine*. C'est le nom du fils de Lamech qui, le premier, eut l'art de mettre les métaux en œuvre.

D. * Ne vous a-t-on rien donné de plus en vous recevant Maçon?

R. * L'on m'a donné un tablier blanc et des gants d'homme et de femme de la même couleur.

D. * Que signifie le tablier?

R. * Il est le symbole du travail: sa blancheur nous démondre la candeur de nos mœurs, et l'égalité qui doit régner entre nous.

D. * Pourquoi vous a-t-on donné des gants blancs?

R. * Pour m'apprendre qu'un Maçon ne doit jamais tremper ses mains dans l'iniquité.

D. * « Pourquoi donne-t-on des gants de
» femme ? »

R. * « Pour montrer au récipiendaire qu'on
» doit estimer et chérir sa femme, et qu'on
» ne peut l'oublier un seul instant sans être
» injuste. »

D. Que vîtes-vous lorsque vous fûtes reçu Maçon?

R. Trois grandes lumières placées en équerre, l'une à l'orient, l'autre à l'occident, et la troisième au midi.

D. Pourquoi n'y en avait-il point au nord?

R. C'est que le soleil éclaire faiblement cette partie.

D. Que signifient ces trois lumières?

R. Le soleil, la lune et le maître de la loge.

D. * Pourquoi les désignent-elles?

R. * Parce que le soleil éclaire les ouvriers le jour; la lune, pendant la nuit; et le vénérable, en tout temps dans sa loge.

D. Où se tient le vénérable en loge?

R. A l'orient.

D. Pourquoi?

R. A l'exemple du soleil, qui paraît à l'orient pour commencer le jour, le vénérable s'y tient pour ouvrir la loge, aider les ouvriers de ses conseils et les éclairer de ses lumières.

D. Et les surveillants, où sont-ils placés?

R. A l'occident.

D. Pourquoi ?

R. Comme le soleil termine le jour à l'occident, les surveillants s'y tiennent pour fermer la loge, renvoyer les ouvriers contents, et faire bon accueil aux frères visiteurs.

D. Où vous a-t-on placé après votre réception ?

R. Au septentrion.

D. Pourquoi ?

R. Parce que c'est la partie la moins éclairée, et qu'un apprenti qui n'a reçu qu'une faible lumière n'est pas en état de supporter un plus grand jour.

D. A quoi travaillent les apprentis?

R. A dégrossir et ébaucher la pierre brute (1).

D. Où sont-ils payés ?

R. A la colonne J.

D. Quels sont les plus grands devoirs d'un Maçon ?

(1) Comme les anciens chevaliers enseignaient à leurs nouveaux initiés non-seulement la morale et la religion, mais encore toutes les connaissances utiles au genre humain, ils comparaient les hommes à une pierre brute, et disaient que leurs sentiments dépendaient presque toujours des premières impressions qu'ils recevaient, comme la forme plus ou moins précieuse d'une pierre dépend des coups que l'artiste lui donne. Voilà seulement pourquoi la pierre brute doit être l'emblème des apprentis.

R. * C'est de remplir ceux de l'état où la Providence l'a placé, de fuir le vice et de pratiquer la vertu.

Voilà absolument toutes les demandes du catéchisme des apprentis; et lorsqu'elles ont été faites à un frère qui arrive après l'ouverture de la loge, le vénérable lui dit:

D. * Mon Frère, que demandez-vous?

R. * Très-vénérable, d'être admis à vos augustes travaux.

Le vénérable: * Prenez place, mon cher frère, vos lumières et vos vertus vous en donnent le droit.

Mais lorsque ces mêmes demandes ont été faites après les réceptions pour instruire les nouveaux initiés, et qu'il s'agit de fermer la loge, le vénérable fait alors les deux demandes suivantes, au lieu des deux qu'on vient de lire ci-dessus.

D. Quelle heure est-il?

R. Minuit.

D. Quel âge avez-vous?

R. Trois ans.

Le vénérable: En vertu de l'heure et de l'âge, avertissez tous nos chers frères, tant du côté du midi, que de celui du nord, que

nous allons fermer cette loge, en terminant nos travaux à la manière accoutumée.

Les deux surveillants obéissent, chacun sur sa colonne; ensuite toute l'assemblée, à l'imitation du vénérable, fait le signe d'apprenti et les acclamations; après quoi le vénérable dit : Mes frères, la loge est fermée.

Les deux surveillants répètent ces paroles.



LOGE DE TABLE.

DISPOSITION DE LA LOGE DE TABLE.

Comme l'instruction de la loge de table fait partie des mystères de l'ordre, on doit tenir cette loge dans un lieu aussi bien couvert que la salle des réceptions. On dressera une table en forme de fer à cheval, assez grande, si le lieu le permet, pour que tous les convives soient en dehors. Le vénérable est toujours placé à l'orient devant le milieu de la table, ayant l'orateur à sa droite : les surveillants sont aux deux bouts à l'occident ; les maîtres occupent le midi, ayant soin d'en céder le haut à tous les visiteurs qui se présentent ; les nouveaux initiés doivent être au nord, à côté de l'orateur ; et les compagnons remplissent le reste de cette partie. Le frère ambassadeur doit se tenir dans le fer à cheval, vis-à-vis du vénérable ; il n'a d'autre fonction que celle de remercier la santé des princes.

Tout ce qui constitue le service de la table doit former trois lignes parallèles ; c'est-à-dire que les assiettes forment la première, les bouteilles et les verres la seconde, les plats de services et les lumières forment la dernière.

Il est essentiel de savoir que tout ce dont on se sert au banquet change de nom : les verres y sont nommés *canons* ; les bouteilles, *barriques* ; le vin rouge, *poudre rouge* ; le vin blanc, *poudre forte* ; et l'eau, *poudre blanche* ; le pain se nomme *pierre brute* ; les mets, quels qu'ils soient, *matériaux* ; les lumières, *étoiles* ; les assiettes, *tuiles* ; les couteaux, *glaives* ; et le sel, *sable*.

OUVERTURE DE LA LOGE DE TABLE.

Tout étant disposé tel qu'on l'a vu ci-dessus, le vénérable se lève (*l'assemblée en fait autant*), frappe trois coups d'apprenti sur la table; les surveillants lui répondent de même; ensuite le vénérable dit :

Frères, premier et second surveillants, engagez nos chers frères, tant du côté du midi que de celui du nord, de vouloir bien nous aider à ouvrir la loge d'apprenti Maçon et celle d'instruction de table.

Le premier surveillant : Mes frères, *etc.*

Le second surveillant : Mes frères, *etc.*

Dès que les surveillants ont fini d'annoncer, le vénérable les interroge sur l'ouverture de la loge des apprentis; et, après les dernières demandes, il dit :

En considération de l'heure et de l'âge, avertisssez tous nos chers frères que la loge d'apprenti et celle d'instruction de table sont ouvertes, et que nous allons commencer nos travaux à la manière accoutumée.

Le premier surveillant : Mes frères, *etc.*

Le second surveillant : Mes frères, *etc.*

Le second surveillant ayant fini, le vénérable et toute l'assemblée font le signe d'apprenti et les

acclamations ordinaires; après quoi chacun se se rassied et fait usage des matériaux, en attendant que le vénérable annonce les trois premières santés d'obligation.

On doit prêter une oreille attentive aux coups de maillet, soit que le maître ou les surveillants frappent, et quitter tout ce qu'on pourrait faire, afin d'entendre ce qu'ils vont proposer et pouvoir y souscrire. Il n'est pas plus permis de parler d'affaires de cœur ou d'intérêt dans cette loge que dans les autres; la moindre faute contraire à la bienséance y est punie : l'ivresse et la gourmandise y sont traitées comme elles le méritent, c'est-à-dire comme de grands vices; enfin, le seul sentiment qu'un Maçon doive avoir est celui de se faire estimer dans une assemblée d'hommes choisis, liés par l'honneur et l'amitié. Ce n'est pas une vertu d'être sobre et tempérant, mais un devoir : l'homme sensuel qui, s'oubliant lui-même, oublie le respect qu'il doit à la société, ne mérite que le mépris général.

C'est toujours au commencement du banquet que l'on porte les santés d'obligation, qui sont celles du roi, de la reine et de la famille royale; celle de la reine de Naples (Caroline d'Orléans) en action de grâce de la protection qu'elle accorda aux Maçons persécutés injustement dans

ses États (1) ; puis enfin la santé de tous les rois Maçons, protecteurs de la Maçonnerie.

Il suffit ici de ne rapporter que la première, attendu que les autres n'en diffèrent en rien, si ce n'est par les noms et les titres.

PREMIÈRE SANTÉ.

Le vénérable frappe un coup, les surveillants en font autant ; ensuite le vénérable dit :

Frères, premier et second surveillants, faites aligner et charger les armes pour la première santé d'obligation, très-intéressante à l'ordre.

Le premier surveillant : Mes frères, sur ma colonne, dans tous vos grades et qualités, alignez et chargez vos armes pour la première santé

(1) Quelques maîtres ne portent cette santé qu'à la fin du banquet, préférant celles des officiers de la grande loges et de tous les maîtres réguliers de France : mais, comme c'est toujours le maître qui propose les santés, et qu'il fait partie de ceux-ci nommés, que d'ailleurs la reconnaissance doit être un des premiers sentiments du vrai Maçon, je n'ai pas hésité à placer ici celle de cette auguste protectrice de l'ordre.

Cette santé ne se porte plus dans les loges depuis la révolution de 1789. [*Note de l'Éditeur.*]

d'obligation, très-intéressante à notre ordre, et que le vénérable va proposer.

Le second surveillant : Mes frères, *etc.*

Après que le second surveillant a fini, toute l'assemblée charge les canons de poudre rouge, aussi fortement ou aussi faiblement que chacun le juge à propos ; et, dès que les barriques sont reposées, le vénérable dit : Frères, premier et second surveillants, les canons sont-ils chargés et alignés?

Les surveillants observent ; et lorsque tout est en ordre, ils répondent :

Le premier surveillant : Oui, très-vénérable.

Le second surveillant : Oui, *etc.*

Sitôt que les surveillants ont répondu, le vénérable se lève, se met à l'ordre, toute l'assemblée en fait autant ; puis il annonce la santé de la manière suivante.

Le vénérable : Frères, premier et second surveillants, annoncez à tous nos chers frères que la santé que j'ai le plaisir de proposer est celle du roi, notre illustre monarque, glorieusement régnant, pour la conservation duquel nous ne cesserons de faire des vœux, ainsi que pour la prospérité de l'État et de ses armes. Nous joindrons à cette santé celle de notre auguste reine, celle de la famille royale, et de tout ce qui a le bonheur de leur appartenir.

C'est pour des santés si chères qu'il faut tirer ces canonnées de poudre rouge, avec le zèle d'une amitié respectueuse, en faisant feu, bon feu, et parfait feu.

Le premier surveillant : Mes frères, sur ma colonne, la santé proposée par le vénérable est celle du roi notre illustre monarque, glorieusement régnant, et pour la conservation duquel nous ne devons cesser de faire des vœux, ainsi que pour la prospérité de l'État et de ses armes : il a joint à cette santé celle de notre auguste reine, celle de la famille royale, et de tout ce qui a le bonheur de leur appartenir. C'est pour les porter avec toutes les distinctions de la franche et royale Maçonnerie, qu'il vous prie de tirer ces canonnées de poudre rouge, avec le zèle d'une amitié respectueuse, et de faire feu, bon feu et parfait feu.

Le second surveillant en dit autant sur sa colonne; et, dès qu'il a fini, le vénérable commande l'ordre de la manière ci-dessous.

La main droite aux armes. (*On porte la main au verre.*)

Haut les armes. (*On élève le verre devant soi à la hauteur de la poitrine.*)

En joue. (*On approche le verre de la bouche.*)

Feû, grand feu, et parfait feu. (*Alors on boit*

en une fois ou en trois, selon l'exemple que le vénérable donne. L'ordre veut cependant que ce soit en trois.)

Tous les frères ayant consommé leur poudre, le vénérable dit :

Les armes en avant. (*On rapporte le verre au second commandement en imitant toujours le vénérable. On porte le verre à la mamelle gauche, puis à la droite; ensuite on rapporte encore le verre au second commandement, de manière que cela figure un triangle. Lorsque l'on a fait cet exercice trois fois, on pose le verre en trois temps sur la table; c'est-à-dire qu'au premier on pose le verre un peu horizontalement à gauche, puis on le rapporte parallèlement à droite, ensuite on le pose fortement sur la table; après quoi on frappe trois fois trois coups dans ses mains, et l'on crie trois fois :* Vivat!

Tout cet exercice doit se faire avec assez d'exactitude et d'habileté, pour que l'assemblée fasse en même temps le même mouvement et que les verres ne produisent qu'un seul coup.

DEVOIR DE L'AMBASSADEUR.

Dès que le frère ambassadeur entend porter la santé du roi, il doit se lever, mettre l'épée

à la main, descendre à l'occident, entre les surveillants, et s'y tenir jusqu'à l'instant où tout le monde se rassied; alors il remet son épée dans le fourreau, prend son canon, qu'un frère servant lui présente, et remercie en ces termes :

Vénérable maître, si digne du rang où je vous vois élevé; frères premier et second surveillants, frères dignitaires, frères visiteurs (*s'il y en a*), frères membres, frères nouvellement initiés; mes frères, le roi, mon maître, sensible aux soins ordinaires que vous prenez de porter sa santé, a bien voulu me préposer pour vous en témoigner sa juste reconnaissance; ainsi, ne pouvant mieux m'acquitter de ses sentiments envers vous et vous faire connaître ceux que vous m'inspirez qu'en me servant des armes des Maçons, je vais tirer cette canonnée de poudre rouge à votre gloire, et faire bon feu, grand feu et parfait feu.

Alors il boit, en observant toutes les formalités mentionnées ci-dessus. Quelques instants après que les trois premières santés sont portées, les surveillants et l'orateur portent celle du vénérable de la loge; et, pour ne rien laisser à désirer dans ce recueil, je vais la rapporter ici, afin d'apprendre aux nouveaux initiés les formalités de l'ordre.

SANTÉ DU VÉNÉRABLE,

PORTÉE PAR LES TROIS PREMIERS OFFICIERS.

Le premier surveillant frappe un coup, le second en fait autant; aussitôt le vénérable leur répond de même, et dit :

Frères, premier et second surveillants, que demandez-vous?

Le premier surveillant : Très-vénérable, le frère orateur, le frère second surveillant et moi, vous prions de vouloir bien permettre de charger les armes et les aligner pour une santé qui nous est chère, que nous avons à proposer.

Le vénérable : Mes frères, dans tous vos grades et qualités, chargez et alignez vos armes, pour une santé que les chers frères orateur et surveillants ont à vous proposer.

Tous les frères généralement, ainsi que le vénérable, chargent leur canon, et dès qu'ils ont fini, le vénérable dit :

Frères, premier et second surveillants, tous les canons sont-ils chargés et alignés?

Les surveillants observent; et, après que tout est en ordre, ils répondent :

Oui, très-vénérable.

Le vénérable : L'orient se joint à vos désirs; quelle est la santé que vous avez à proposer?

Le premier surveillant : C'est la vôtre, très-vénérable. Mes frères, sur ma colonne, dans tous vos grades et qualités, la santé que les chers frères orateur, second surveillant et moi, avons le plaisir de proposer, est celle de notre vénérable maître, présent, et de tout ce qui a le bonheur de lui appartenir. C'est pour une santé si chère qu'il faut nous réunir, afin de tirer ces canonnées de poudre rouge, avec les distinctions de l'illustre, franche et royale Maçonnerie, et par trois fois, trois faire bon feu, grand feu et parfait feu.

Le second surveillant : Mes frères, *etc.*

L'orateur : Mes frères, tant du côté du midi que de celui du nord, *etc.*

Après que l'orateur a fini d'annoncer la santé, le premier surveillant commande l'ordre de la manière qu'on l'a vu ci-dessus; et, lorsque toute l'assemblée (1) (*excepté le vénérable*) a fait feu, et fini les acclamations ordinaires, le vénérable, qui doit avoir son canon chargé, remercie selon l'usage; et, dès qu'il a applaudi, le premier surveillant dit :

A moi, mes frères.

(1) Ceux qui ont porté la santé ne doivent jamais boire avec les autres, mais après, en acte de remerciment.

Alors toute l'assemblée (*excepté toujours le vénérable*) recommence les applaudissements et finit par les acclamations.

Comme il est d'usage de porter la santé des apprentis, il est juste de leur apprendre la manière de remercier. Voici comment ils doivent le faire.

REMERCIMENT DES APPRENTIS.

Après que le vénérable et tous les frères ont applaudi la santé des apprentis, ceux-ci demandent la parole, et lorsqu'ils l'ont obtenue, le plus ancien d'entre eux se lève et dit :

Vénérable maître, qui ornez si bien l'orient, frères premier et second surveillants, et vous mes frères, tant du côté du midi que de celui du nord, dans tous vos grades et qualités, personne ne peut être plus sensible que les frères apprentis et moi, qui ai le bonheur d'en faire partie, aux témoignages d'estime et d'amitié que vous avez bien voulu nous donner, en portant notre santé. Pour vous en marquer notre vive reconnaissance, nous allons, en acte de remercîment, tirer cette canonnée de poudre rouge à votre gloire ; et, par les nombres connus des heureux mortels, disciples de la vraie lumière, nous ferons feu, bon feu et parfait feu.

Deux autres apprentis répètent (1), l'un après l'autre, les paroles du premier; et, lorsqu'ils ont fini, tous ceux de ce grade boivent, en observant les mêmes formalités qu'on a vues ci-dessus.

Lorsque toutes les santés particulières sont portées, on termine le banquet par des cantiques faits à la gloire de l'ordre, que tous les frères chantent l'un après l'autre ou en chorus, tel que celui ci-après, qui est le même dans toutes les loges, et qu'il ne faut jamais chanter que pour la dernière santé qui précède immédiatement la clôture de la loge.

DERNIÈRE SANTÉ.

Le vénérable : Frères, premier et second surveillants, faites charger et aligner les armes pour la dernière santé d'obligation à notre ordre.

(1) L'ordre veut que l'on soit trois pour remercier une santé comme pour la porter : lorsqu'il ne se trouve qu'un frère du grade à qui cette faveur est due, on joint sa santé à celle du grade supérieur; mais, dès qu'il s'en trouve deux, l'orateur est obligé de suppléer au troisième. Cette règle est générale, excepté pour les santés des princes et des vénérables.

Le premier surveillant : Mes frères, *etc.*

Le second surveillant : Mes frères, *etc.*

Après que l'assemblée a obéi, les surveillants disent :

Le premier: Très-vénérable, les armes sont chargées et alignées du côté du midi.

Le second : Très-vénérable, elles le sont pareillement du côté du nord.

Alors le vénérable et tous les assistants se lèvent, puis, se croisant le bras, se prennent réciproquement la main gauche de la main droite, et forment une chaîne tous ensemble, sans en excepter même les frères servants (1). En restant dans cet état, le vénérable entonne le cantique suivant; et tous les assistants font chorus.

(1) Zorobabel maintint si bien l'égalité parmi le peuple juif, que les Maçons qui travaillaient à la réédification du temple, et les généraux qui les défendaient contre les lieutenants d'Artaxerxès, vivaient ensemble sans distinction et regardaient comme frères tous les Israélites, de quelque condition qu'ils pussent être ; et l'on avait soin d'associer aux banquets tous ceux qui étaient revenus de captivité.

CANTIQUE DE CLOTURE.

PREMIER COUPLET.

Frères et compagnons
De cet ordre sublime,
Par nos chants témoignons
L'esprit qui nous anime :
Jusque sur nos plaisirs,
De nos vertus nous appliquons l'équerre ;
Et l'art de régler ses désirs
Donne titre de frère.

II.

C'est ici que de fleurs
La sagesse parée
Rappelle les douceurs
De l'empire d'Astrée.
Ce nectar vif et frais
Que nous voyons allumer tant de guerres,
Devient la source de la paix
Lorsqu'on le boit en frères.

III.

Par des moyens secrets,
En dépit de l'envie,
Sans remords, sans regrets,
Nous seuls goûtons la vie;
Mais à des biens si grands
En vain voudrait aspirer le vulgaire,
Nul ne coule des jours charmants
Sans le titre de frère.

IV.

L'antiquité répond
Que tout est raisonnable;
Qu'il n'est rien que de bon,
De juste et d'agréable.
Dans les sociétés
Des vrais Maçons tous les cœurs sont sincères;
Malgré les rangs, les dignités,
Tous les hommes sont frères.

V.

On a vu de tout temps
Des monarques, des princes,
Et quantité de grands
De toutes les provinces,

Pour prendre un tablier,
Quitter sans peine leurs armures guerrières,
Et toujours se glorifier
D'être connus pour frères.

VI.

Profanes, curieux
De savoir notre ouvrage,
Jamais vos faibles yeux
N'auront cet avantage.
Vous tâchez follement
De pénétrer nos plus profonds mystères;
Vous ne saurez pas seulement
Comment boivent les frères.

VII.

Buvons tous en l'honneur
Du paisible génie
Qui préside au bonheur
De la Maçonnerie.
Dans un juste rapport,
Que par trois fois, au signal de nos verres,
Soit le symbole que d'accord
Nous buvons à nos frères (1).

(1) Après ce couplet, le vénérable et toute l'assemblée boivent, avec les formalités ordinaires, à la santé de tous

VIII.

Joignons-nous main en main ;
Soyons fermes ensemble ;
Rendons grâce au destin
Du nœud qui nous rassemble.
A toutes les vertus
Ouvrons nos cœurs en fermant cette loge ,
Et que jamais à nos statuts
Nul de nous ne déroge.

Le cantique étant fini, le vénérable fait les trois demandes suivantes, et qui sont les seules qui doivent servir à la clôture de la loge de table.

D. Frères, premier et second surveillants, tous les frères sont-ils à l'ordre?

R. Ils y sont, très-vénérable.

D. Quelle heure est-il?

R. Minuit.

D. Quel âge avez-vous?

R. Trois ans.

Le vénérable : En considération de l'heure et de l'âge, *etc.* Le reste est tout à fait semblable à la clôture de la loge d'apprenti.

les Maçons répandus sur la terre; et, lorsque l'exercice est fini, le vénérable commence le couplet suivant.

COMPAGNONNAGE.

DEUXIÈME GRADE.

AVERTISSEMENT

SUR L'OUVERTURE DE LA LOGE ET SUR LE CATÉCHISME DES COMPAGNONS.

Quoique l'ouverture de la loge des compagnons, qu'on verra ci-après, soit aussi ancienne que la Maçonnerie symbolique et qu'elle soit fondée sur les statuts de l'ordre, il est bon d'avertir ici que les vénérables qui ouvrent la loge des compagnons comme celle des apprentis, c'est-à-dire par les signes de ce grade et toutes les demandes du catéchisme, commettent une faute de laquelle ils ne peuvent se corriger trop tôt.

C'est encore très-mal à propos qu'ils font, dans le grade d'apprenti, les demandes que l'on verra marquées de guillemets dans l'instruction suivante, attendu que la plupart supposent des connaissances de géométrie, et que les autres

donnent l'explication des ornements et des bijoux qui étaient enfermés dans le temple, et qui, par conséquent, ne doivent être connus que des compagnons, puisqu'eux seuls y entraient.



OUVERTURE DE LA LOGE DE COMPAGNON.

Tout étant disposé pour donner ce grade, le vénérable frappe en compagnon ; les surveillants lui répondent de même ; ensuite le vénérable dit :

Frères, premier et second surveillants, engagez nos chers frères, tant du côté du midi que de celui du nord, de vouloir bien nous aider à ouvrir la loge de compagnon Maçon. Les deux surveillants obéissent à la manière accoutumée. Après quoi, le vénérable leur fait les demandes suivantes, et qui sont les seules qu'on doive faire aux deux premiers officiers pour ouvrir cette loge.

D. * Frères, premier surveillant, d'où venez-vous ?

R. * Très-vénérable, je viens de travailler dans le temple en qualité de compagnon.

D. * Que venez-vous faire ici ?

R. * Recevoir vos ordres et profiter de vos lumières.

D. Que devez-vous observer en qualité de premier compagnon ?

R. Si tous les frères sont à l'ordre. (*Il observe et répond en raison de ce qu'il voit.*)

D. * Pourquoi nous rassemblons-nous?

R. * Pour nous instruire dans l'art royal, en nous livrant à l'étude des sciences qu'il exige.

D. Quelle heure est-il?

R. Midi plein.

D. Quel âge avez-vous?

R. Cinq ans.

Le vénérable : En vertu de l'heure et de l'âge, avertissez nos chers frères que la loge de compagnon est ouverte, et que nous allons commencer nos travaux à la manière accoutumée.

Le premier surveillant : Mes frères, du côté du midi, *etc.*

Le second surveillant : Mes frères, du côté du nord, *etc.*

Lorsque le second surveillant a fini, le vénérable et toute l'assemblée font le signe de compagnon et les acclamations; ensuite on fait des réceptions, s'il y a des récipiendaires, ou sans quoi l'on commence l'instruction.



CATÉCHISME DES COMPAGNONS.

D. Mon frère, quel sujet vous amène ?

R. Très-vénérable, je viens à l'assemblée des compagnons pour recevoir vos ordres et profiter de vos lumières.

D. * Comment êtes-vous parvenu à ce grade ?

R. * Par le zèle, le travail et la prudence.

D. * Que vous a-t-on appris en vous recevant compagnon ?

R. * La signification de la lettre G.

D. Que signifie cette lettre ?

R. Géométrie, cinquième des sciences, et la plus utile à un Maçon.

D. Où avez-vous été reçu compagnon ?

R. Dans une loge parfaite.

D. Quels sont ceux qui composent une telle loge ?

R. Six, désignés par les six lumières, qui sont un vénérable maître, deux surveillants, deux maîtres et un compagnon (1).

(1) Tous les Maçons qui suivent les catéchismes publics répondent à cette demande, qu'il faut sept Maçons pour une loge de compagnon, quoique généralement, dans toutes les loges, on ne mette que six lumières ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils y mettent des apprentis. Or, je demande aux vénérables s'ils en admettent jamais pour recevoir un compagnon.

D. * Comment vous a-t-on reçu?

R. * En me faisant montre les sept degrés du temple.

D. * Que vous a-t-on donné après vous avoir reçu?

R. * Un signe, un attouchement et deux paroles.

D. Donnez-moi le signe?

(*Pour réponse, on le fait.*)

D. Comment le nommez-vous?

R. Pectoral.

D. Que signifie-t-il?

R. Que je garde les secrets des Maçons dans le cœur, et que je préférerais l'avoir arraché plutôt que de les révéler aux profanes.

D. Donnez l'attouchement au frère second?

(*On obéit; et, lorsqu'il est conforme à l'ordre, le second surveillant répond :*)

R. Il est juste, très-vénérable.

D. Dites-moi le mot sacré des compagnons?

(*On le dit comme on l'a appris.*)

D. Que signifie ce mot?

R. La force est en Dieu (1). C'est le nom de la co-

(1) Dans une infinité de loges, on donne pour signification du mot des apprentis, *la force est en Dieu*, et pour celui-ci, *la sagesse est en Dieu* ou *persévérance dans le bien*. Ce sont des fautes impardonnables, contraires à la

lonne qui était au midi, près de la porte du temple où s'assemblaient les compagnons.

D. Avez-vous travaillé depuis que vous êtes compagnon?

R. Oui, très-vénérable, j'ai travaillé dans le temple de Salomon.

D. Par quelle porte y êtes-vous entré?

R. Par la porte de l'occident (1).

raison, aux lois de la Maçonnerie et à l'Écriture sainte. Premièrement, c'est que tous les Maçons s'accordent sur ce que la sagesse cherche à inventer, et la force à soutenir. Or, n'est-il pas ridicule de vouloir soutenir ce qui n'a pas encore d'existence? Secondement, c'est que la base de la Maçonnerie est la sagesse; et, la dernière preuve qui ôte toutes répliques, c'est que les interprétations des noms propres de la Bible disent expressément, que c'est la colonne J qui dit sagesse, et que la colonne B dit force : cela n'est-il pas suffisant?

(1) Cette réponse mérite un éclaircissement. Il est certain qu'il n'y eut jamais de porte à l'occident au temple de Salomon; mais, lorsque les Chrétiens rendirent la Maçonnerie l'emblème de leur religion, ils corrigèrent, autant qu'ils purent, tout ce qui n'était pas conforme à la véritable Église. Il est aisé de se persuader que le chœur des églises romaines, et notamment celui des paroisses, doit être situé à l'orient; c'est-à-dire que la porte doit être à l'occident. Les nouveaux initiés peuvent juger, par cette vérité, combien la Maçonnerie est respectable; et que, s'ils ignorent la signification de ses

D. Qu'avez-vous remarqué près de cette porte?
R. Deux grandes colonnes.
D. De quelle matière étaient-elles?
R. D'airain.
D. Quelle était leur hauteur?
R. Dix-huit coudées.
D. Leur circonférence?
R. Douze coudées (1).
D. De quelle épaisseur d'airain?
R. Quatre doigts.
D. De quoi étaient-elles ornées?
R. De chapiteaux.
D. * Que soutenaient-elles?

emblèmes, ils doivent au moins les respecter, et pratiquer les vertus qu'elle leur prescrit.

(1) Des Maçons très-éclairés d'ailleurs, mais qui connaissent peu les symboles de la Maçonnerie, trouvent cette réponse ridicule. Ils apportent pour raison qu'une colonne de dix-huit coudées de haut, sur douze de circonférence, est tout à fait contre les règles de l'architecture. Cela est vrai, tous les Maçons instruits en sont persuadés; mais ils savent de plus que cette circonférence immense, contraire à des règles faites par des hommes, est un emblème qui démontre que la sagesse et la puissance de l'Être suprême sont au-dessus des dimensions et du jugement des créatures. On a vu ce que les noms des deux colonnes signifiaient.

R. * Des globes en forme de sphère, parsemés de lis et de pommes de grenade (1).

D. Combien y en avait-il ?

R. Cent et plus.

D. * Pourquoi dites-vous, cent et plus?

R. * Pour marquer que les bons Maçons doivent être sans nombre.

D. * A quoi servait l'intérieur de ces colonnes?

R. * A renfermer les instruments de géométrie et le trésor pour payer les ouvriers (2).

D. « A qui était dédiée la loge où vous avez été » reçu ?

R. » A saint Jean-Baptiste.

D. » Pourquoi ?

R. » C'est que du temps des guerres de la Pales- » tine, les chevaliers Maçons se réunirent » aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem « pour combattre les infidèles. Comme ils s'é- » taient mis sous la protection de ce grand » saint, et qu'ils remportèrent la victoire, » ils lui rendirent grâces à leur retour, et

(1) Voilà la vérité. Les demandes et les réponses que l'on trouve dans tous les autres catéchismes sont fausses et ridicules.

(2) Ces réponses, ainsi que toutes les autres, sont emblématiques; mais les statuts de l'ordre défendent de les expliquer dans ce grade.

» convinrent qu'à l'avenir toutes les loges lui
» seraient dédiées.

D. » Dans quel endroit est située votre loge?

R. » A l'orient de la vallée de Josaphat, dans un
» lieu où règnent la paix, la vérité et l'union.

D. » Quelle forme a-t-elle?

R. » Un carré long.

D. » Quelle longueur?

R. » De l'orient à l'occident.

D. » Sa largeur?

R. » Du midi au septentrion.

D. » Sa hauteur?

R. » Des coudées sans nombre.

D. » Sa profondeur?

R. » De la surface de la terre au centre.

D. » De quoi est-elle couverte?

R. » D'un dais céleste parsemé d'étoiles.

D. » Qui soutient un si vaste édifice?

R. » Deux grands piliers.

D. » Comment les nommez-vous?

R. » Sagesse et force.

D. » Expliquez-moi cela?

R. » Sagesse pour inventer, et Force pour sou-
» tenir. »

D. Avez-vous des ornements dans votre loge?

R. Oui, très-vénérable, au nombre de trois, qui sont: le pavé mosaïque, la houpe dentelée et l'étoile flamboyante.

D. Que représentent-ils?

R. Le pavé mosaïque représente le seuil du grand portique du temple; la houppe dentelée, les ornements extérieurs; et l'étoile flamboyante, le centre d'où part la vraie lumière.

D. * Ces ornements ne renferment-ils pas quelque moralité?

R. * Oui, très-vénérable : le pavé mosaïque, formé de différentes pierres jointes ensemble par le ciment, marque l'union étroite qui règne entre les Maçons étant liés par la vertu; la houppe dentelée est l'emblème de l'ornement extérieur d'une loge par les mœurs des frères qui la composent; et l'étoile flamboyante est le symbole du soleil de l'univers.

D. « Avez-vous aussi des bijoux dans votre loge?

R. » Oui, très-vénérable, au nombre de six,
» dont trois mobiles, et trois immobiles.

D. » Quels sont les trois mobiles?

R. » L'équerre, le niveau et la perpendicu-
» laire. »

D. * Pourquoi les appelez-vous mobiles?

R. * Parce qu'ils passent d'un frère à l'autre.

D. « A quoi servent-ils?

R. » L'équerre sert à former des carrés parfaits;
» le niveau, à égaliser les superficies; et la
» perpendiculaire, à élever des édifices droits
» sur leur base.

D. » Quels sont les trois bijoux immobiles?

R. » La pierre brute, la pierre cubique ou à ai-
» guiser, et la planche à tracer des maîtres.

D. » Quel est leur usage?

R. » La pierre brute sert aux apprentis à tra-
» vailler, la pierre cubique sert aux compa-
» gnons pour aiguiser leurs outils (1); et la
» planche à tracer, aux maîtres pour former
» leurs desseins. »

(1) Plusieurs vénérables transposent cette demande, en apportant pour raison, que c'est l'apprenti qui doit aiguiser les outils, et que le compagnon doit tailler la pierre; mais non-seulement qu'on n'aiguise et que l'on ne taille rien en loge, c'est qu'il ne faut pas oublier que les mêmes philosophes, qui comparaient l'apprenti à une pierre brute, comparaient alors le compagnon à une pierre cubique, qu'ils regardaient comme le solide le plus parfait, qui présentait le plus des surfaces unies, et qui pouvait servir à tout ce qu'on voulait l'employer; ils terminaient cette pierre en pyramide, afin qu'elle renfermât tous les nombres sacrés; c'est-à-dire, unité, cinq, quatre, trois fois trois, et par conséquent neuf: de plus, pour tailler cette pierre, il faut faire usage du compas, de l'équerre, du niveau, de la ligne d'aplomb; et, comme tous ces instruments sont les symboles des sciences et des vertus, et que c'étaient les moyens que ces philosophes employaient pour faire ce que nous appelons un compagnon, ils pouvaient donc sans erreur faire cette comparaison morale. Les outils ne signifient rien autre chose que les soins et les désirs.

D. * Tous ces bijoux n'ont-ils pas quelque signification symbolique?

R. * Oui, très-vénérable: l'équerre nous annonce que toutes nos actions doivent être réglées sur l'équité ; le niveau, que tous les hommes sont égaux, et qu'il doit régner une parfaite union entre des frères; et la perpendiculaire nous démontre la stabilité de notre ordre, étant élevé sur les vertus : la pierre brute, à laquelle travaillent les apprentifs, est l'emblème de notre âme, susceptible de bonnes ou de mauvaises impressions; la pierre cubique, qui sert aux compagnons pour aiguiser leurs outils, nous fait ressouvenir que ce n'est qu'en veillant sur nous-mêmes que nous pouvons nous garantir des vices; et la planche à tracer des maîtres est le bon exemple qui nous facilite la pratique des plus éminentes vertus.

D. « Combien y a-t-il de sortes de Maçons?

R. » De deux sortes : les maçons de théorie, et » les maçons de pratique.

D. » Quels sont les Maçons de théorie?

R. » Ce sont ceux de notre ordre qui élèvent » des temples à la vertu, et qui creusent des » cachots pour les vices.

D. » Quels sont les Maçons de pratique?

R. » Ce sont des ouvriers qui construisent des » édifices matériels.

D. » A quoi sert la Maçonnerie de théorie?
R. » Elle sert, par ses principes et par sa mo-
» rale sublime, à épurer nos mœurs et à nous
» rendre utiles à l'État et à l'humanité. »
D.* Quelles sont les lois de la Maçonnerie?
R.* Punir le crime et honorer la vertu.
D. Que doit éviter un Maçon?
R. L'envie, la calomnie et l'intempérance.
D. Que doit-il observer?
R. Le silence, la prudence et la charité.
D. Pourriez-vous me dire combien il y a de points dans la Maçonnerie?
R. Ils sont sans nombre, mais ils se réduisent à quatre principaux, savoir: le guttural et le pectoral, qui nous rappellent notre obligation, ainsi qu'on l'explique en les faisant; le manuel, qui sert à donner l'attouchement pour se reconnaître; et le pédestre, qui nous démontre que tout bon Maçon doit marcher dans la voie de l'équité, dont l'équerre est le symbole.
D. Comment voyagent les compagnons?
R. De l'occident au midi, du midi au nord, et du nord à l'orient.
D.* Que signifie cette marche?
R.* Qu'un Maçon doit voler au secours de ses frères, fusent-ils aux extrémités de la terre.
D. Où sont placés les compagnons en loge?

R. Au midi, pour recevoir l'ordre des maîtres.
D. Où sont-ils payés?
R. A la colonne B.
D. Quel est le mot passe des compagnons?
R. Schibboleth.
D. Que veut dire ce mot?
R. Épi, en hébreu; c'est le mot du guet du camp de Jephté, capitaine des Israélites. Lorsque la tribu d'Éphraïm se révolta, Jephté s'empara des bords du Jourdain par lesquels Éphraïm devait retourner; et tous ceux qui se présentaient au passage et qui ne pouvaient prononcer ce mot, étaient massacrés et précipités dans le fleuve.
D. Avez-vous vu votre maître aujourd'hui?
R. Oui, très-vénérable.
D. Comment était-il habillé?
R. D'or et d'azur.
D.* Que signifient ces deux mots?
R.* Qu'un Maçon doit conserver la sagesse au sein des grandeurs dont il peut être revêtu.
D. Quel âge avez-vous?
R. Cinq ans.
D. Quelle heure est-il?
R. Minuit.

Cette loge se ferme comme la précédente; il n'y a que le nom, le signe et les applaudissements à changer.

DEVOIR DES EXPERTS.

Dès que la loge de Maître est ouverte, l'expert qui est en dedans doit avertir celui qui est dehors qu'on est à la maîtrise, afin que ce dernier examine, sur ledit grade, les frères qui se présenteront pour être admis aux travaux; et que ceux-ci puissent, en entrant, donner à l'expert qui est en dedans le signe, l'attouchement et le mot de passe des maîtres. Ces devoirs des experts sont inséparables de leur fonction; c'est pourquoi ils doivent faire grande attention à les pratiquer dans tous les grades.



OUVERTURE DE LA LOGE DE MAITRE.

Tout étant disposé pour la maîtrise, le respectable (1) frappe en maître; les surveillants lui répondent de même; ensuite le respectable dit :

Vénérables frères, premier et second surveillants, engagez tous nos vénérables maîtres de vouloir bien nous aider à ouvrir la respectable loge de maître.

Le premier surveillant : Vénérables maîtres, du côté du midi, je vous invite, de la part du respectable, à vouloir bien lui aider à ouvrir la loge de maître.

Le second surveillant : Vénérables, *etc.*

D. Vénérables surveillants, tous les frères sont-ils à l'ordre?

R. Oui, très-respectable.

D. * Frère premier surveillant, quel est le soin qui nous rassemble?

R. * Celui de recouvrer la parole de maître qui est perdue.

Le respectable : * S'il en est ainsi, mes frères, allez au nord et au midi reconnaître tous les maîtres que vous y trouverez. Sans doute que,

(1) C'est ainsi que le vénérable se nomme en loge de maître.

par leurs lumières, vous recouvrerez la parole; ensuite vous viendrez à l'orient me la rendre.

Les surveillants vont, chacun sur leur colonne, recevoir de chaque frère l'attouchement de maître, sans aucun signe ; et, leur donnant le baiser de paix, ils en reçoivent le mot sacré de la manière que l'ordre l'exige ; et, continuant jusqu'au respectable, ils le lui rendent avec les mêmes formalités, après quoi ils retournent à leur place.

D. * Vénérable premier surveillant, à présent que la parole est retrouvée, que nous reste-t-il à faire ?

R. * Tracer les plans qui doivent servir d'exemple aux compagnons.

D. Avec quoi devons-nous travailler ?

R. Avec de la craie, une terrine et du charbon.

D. Que signifient ces trois choses?

R. Zèle, ferveur et confiance.

D. « Quel âge avez-vous ?

R. » Sept ans. »

D. Quelle heure est-il ?

R. Midi plein.

Le respectable : En vertu de l'heure et de l'âge, avertissez tous nos chers frères que la respectable loge de maître est ouverte, et que nous allons commencer nos travaux à la manière accoutumée.

Le premier surveillant : Vénérables frères, *etc.*
Le second surveillant : Vénérables, *etc.*

Lorsque les surveillants ont annoncé, le respectable et toute l'assemblée font le signe et les acclamations des maîtres ; après quoi on fait des réceptions, ou l'on commence l'instruction.



CATÉCHISME DES MAITRES.

D. * Mon frère, d'où venez-vous?

R. * Très-respectable, je viens de la chambre du milieu.

D. * Qu'y fait-on, dans la chambre du milieu?

R. * On y honore la mémoire de notre respectable maître Adonhiram.

D. Comment y êtes-vous parvenu?

R. Par un escalier fait en forme de vis, qui se monte par trois, cinq et sept.

D * Que signifient ces nombres?

R. * Qu'il faut trois ans pour faire un apprenti, cinq pour un compagnon, et sept pour un maître.

D. * Comment vous y a-t-on reçu?

R. * Comme on y reçoit les maîtres de notre ordre, en me présentant une branche d'acacia (1).

(1) On trouve dans les constitutions des religieux grecs dont parle Jovet, que, pendant le temps que les Chrétiens furent prisonniers chez les Infidèles, ils s'assemblaient sous différents noms, et qu'entr'autres assemblées, il y en avait une composée des chevaliers les plus instruits et les plus vertueux; que, lorsqu'un d'eux s'y présentait, le grand maître lui donnait une branche d'acacia, en mémoire de la vraie Croix, qui, dit-on, fut

D. * Ou avez-vous été reçu maître?

R. * Dans une loge parfaite.

D. * Quels sont ceux qui composent une telle loge?

R. * Neuf, désignés par les neuf lumières, qui sont un respectable maître, deux vénérables surveillants et six maîtres.

D. Comment avez-vous été reçu?

R. En passant de l'équerre au compas sur la tombe de notre respectable maître Adonhiram (1).

D. * Qu'avez-vous vu lorsqu'on vous fit entrer en loge de maître?

R. * Il ne me fut pas permis de regarder, je n'entendis que des gémissements.

D. Qu'avez-vous remarqué après avoir été reçu?

R. Une grande lumière, dans laquelle je vis la lettre G.

faite de ce bois. Cette branche d'acacia remplaça la branche de myrte que portaient les initiés de Memphis.

(1) Adonhiram, mot hébreu composé de deux autres : d'Adon, qui signifie Seigneur, et d'Hiram, qui signifie hautesse de vie ou hauteur de vie. On le dit architecte du temple, non-seulement parce que la véritable Église suit les plans du Dieu suprême; mais encore, c'est que les Maçons sont persuadés qu'il est le souverain maître de tout; et que, dans l'univers, il n'y a rien qui ne soit son ouvrage; et qu'ainsi, chaque partie servant à ses desseins, tous les êtres sensibles doivent lui rendre hommage.

D. Que signifie cette lettre?

R. Grandeur et gloire, et ce que tout mortel doit connaître, et qui est au-dessus de vous.

D. Qui peut être au-dessus de moi, qui suis Maçon libre et maître d'une loge aussi bien composée?

R. Dieu, parce que le G est la lettre initiale du mot God, qui, dans beaucoup de langues (1) signifie l'Être suprême.

D. * Que vous a-t-on donné en vous recevant maître?

R. * Le secret des Maçons et de la Maçonnerie.

D. Donnez-moi le point parfait de votre entrée?

R. Donnez moi le premier, je vous donnerai le second.

D. Je garde.

R. Je cache.

D. Que cachez-vous?

R. Tous les secrets qui m'ont été confiés.

D. Où les cachez-vous?

R. Dans le cœur.

D. Y a-t-il une clef pour y entrer?

R. Oui, très-respectable.

D. Où la gardez-vous?

(1) C'est-à-dire dans l'ancien saxon, et par conséquent en anglais et en flamand, ainsi qu'en allemand, *etc.*

R. Dans un côffre de corail, qui ne s'ouvre et ne se ferme qu'avec des clefs d'ivoire.

D. De quel métal est-elle?

R. D'aucun. C'est un langue soumise à la raison, qui ne sait dire que du bien, en l'absence comme en la présence de ceux dont elle parle.

D. Vous étiez sans doute apprenti et compagnon avant que d'être maître?

R. Oui, très-respectable; J. et B. me sont connus, ainsi que la règle de trois, ce qui met la clef de toutes les loges à ma disposition.

D. * Quelle est cette clef?

R. * La connaissance des signes, paroles et attouchements des trois grades qui m'ont été conférés.

D. * Montrez-la moi?

On fait les signes de deux premiers grades, puis on se met à l'ordre de maître, en disant:

R. * La voici; vous devez la reconnaître, elle est marquée de ce qui caractérise les vrais Maçons.

D. * Oui, mon frère; d'où l'avez-vous tirée?

R. * De ma gauche, et je la conserve comme ce qui m'est le plus précieux.

D. * Pourquoi cette clef vous est-elle si précieuse?

R. * Parce qu'elle m'a fait connaître la vraie lu-

mière ; et qu'en la montrant, je puis assister aux trois premiers travaux.

D. * Pourquoi la portez-vous à votre gauche?

R. * Je veux dire qu'elle accompagne mon cœur où sont renfermés les secrets de notre ordre ; et qu'elle me rappelle l'attitude dans laquelle on trouva le corps d'Adonhiram, dont le bras gauche était étendu, et le droit formait l'équerre en figurant le signe pectoral.

D. Qu'êtes-vous venu faire ici?

R. Chercher la parole de maître qui était perdue.

D. Comment la parole de maître fut-elle perdue?

R. Par trois grands coups.

D. Quels sont ces trois grands coups?

R. Ce sont ceux que reçut notre respectable maître, lorsqu'il fut assassiné à la porte du temple par trois compagnons scélérats, qui voulurent lui arracher la parole de maître ou la vie.

D. * Comment sut-on que c'étaient des compagnons qui avaient commis ce crime?

R. * Par l'appel général qu'on fit des ouvriers, auquel trois compagnons ne se trouvèrent point.

D. La parole ayant été perdue, comment a-t-on pu la retrouver?

R. Les maîtres, soupçonnant l'assassinat d'Adonhiram et craignant que la force des tour-

ments ne lui eût arraché la parole de maître, convinrent entr'eux que le premier mot qui serait proféré en le retrouvant leur servirait à l'avenir pour se reconnaître. Il en fut de même du signe et de l'attouchement.

D. * Combien envoya-t-on de maîtres à la recherche d'Adonhiram?

R. * Neuf, désignés par les neuf lumières.

D. * Où trouva-t-on le corps de notre respectable maître?

R. * Dans un tas de décombres d'environ neuf pieds cubes, sur lequel on avait planté une branche d'acacia.

D. A quoi devait servir cette branche?

R. Aux traîtres, pour reconnaître l'endroit où ils avaient caché le corps d'Adonhiram, qu'ils se proposaient de transporter dans un lieu plus éloigné.

D. Que fit-on du corps de notre respectable maître?

R. Salomon le fit inhumer dans le sanctaire du temple, et fit mettre sur son tombeau une médaille d'or triangulaire (1), sur laquelle était

(1) Le triangle a été connu des peuples les plus anciens, et a toujours signifié le premier principe et même l'Auteur de la nature. Le christianisme se l'appropria pour représenter la triple essence, la triple unité du Créateur; et,

gravé Jéhova, l'ancien mot de maître, et qui signifie en hébreu l'Être suprême.

D. * Quelle forme avait ce tombeau?

R. * Il avait sept pieds de long sur cinq de large, et trois de profondeur.

D. * Quelles sont enfin les marques distinctives des maîtres?

R. * Un signe, un attouchement, deux paroles, et les cinq points parfaits de la maîtrise.

D. Donnez-moi le signe?

(*Pour réponse, on le fait.*)

D. * Comment le nommez-vous?

R. * Le signe d'horreur.

D. * Pourquoi?

R. * Parce qu'il marque l'horreur dont les maîtres furent saisis lorsqu'ils aperçurent le corps d'Adonhiram.

D. Donnez l'attouchement au frère premier?

lorsque la Maçonnerie devint l'emblème de notre religion, tous les maîtres convinrent de porter un équilatéral. Cette figure fut le symbole, le signe du vrai Maçon chrétien. Au commencement et à la fin d'une action, il devait figurer un triangle, pour marquer qu'il rendait grâce à la Divinité. Voilà d'où vient l'exercice de la table. Le commandant des chevaliers, dont les constitutions des religieux grecs font mention, portait une médaille triangulaire, dans laquelle était renfermé un cercle qui, au lieu de Jéhova, représentait sans doute l'Être suprême.

(*On obéit.*) Voyez à ce sujet l'attouchement de compagnon ; il en est de même pour la parole de maître.

D. Donnez-lui la parole sacrée?

(*On la lui donne comme l'ordre l'exige.*)

D. Que signifie cette parole?

R. La chair quitte les os.

D. Quel est le mot de passe?

R. Sublime (1), surnom donné à notre respectable maître.

(1) Pour achever de prouver combien une instruction raisonnable et juste était nécessaire pour faire revivre les anciens statuts, je ferai observer ici, que depuis longtemps une infinité de Maçons ne connaissent pas ce mot, et qu'abusivement ils en disent un qu'ils n'entendent point, auquel ils donnent une signification aussi hasardée que peu vraisemblable. Pour se convaincre de cela, il faut savoir que les premiers chevaliers avaient pris pour mot de passage de MAÎTRE, le mot latin SUBLIMIS, et qu'aussitôt que les Français connurent la Maçonnerie, ils prononcèrent Sublime, ce qui était encore assez bien jusque-là ; mais quelques profanes voulant divulguer nos secrets, et n'ayant apparemment entendu ce mot qu'imparfaitement, écrivirent Jiblime, et dirent que cela signifiait excellence ; d'autres après, pour renchérir sur les premiers, firent imprimer Giblos, et osèrent avancer que c'était le nom du lieu où l'on avait trouvé le corps d'Adonhiram. Comme, dans ce temps, le nombre des Maçons peu instruits était considérable, ces assertions ridicules furent

D. * Quels sont les cinq points parfaits de la maîtrise?

R. * Le pédestre, l'inflexion des genoux, la jonction des deux mains droites, le bras gauche sur l'épaule, et le baiser de paix.

D. * Donnez-m'en l'explication?

R. * 1° Le pédestre signifie que nous sommes toujours prêts à marcher au secours de nos frères. 2° L'inflexion des genoux, que nous devons sans cesse nous humilier devant celui qui nous a donné l'être. 3° La jonction des deux mains droites, que nous devons assister nos frères dans leurs besoins. 4° Le bras que nous leur passons sur l'épaule, que nous leur devons des conseils, dictés par la sagesse et la charité. 5° Enfin, le baiser de paix annonce cette douceur et cette union inaltérable qui font la base de notre ordre.

D. * Sur quoi est soutenue la loge de maître (1)?

reçues avec empressement; et la vérité fut presque généralement oubliée. Il était utile de la rendre à toute sa pureté.

(1) C'est ici le lieu de cette demande; il est aisé d'en juger par les réponses que l'on doit y faire et qui ne doivent être connues que des maîtres. La raison la plus forte, c'est qu'un apprenti ne doit connaître que la sagesse désignée par la colonne J; un compagnon que la sagesse et

R. * Sur trois grands piliers triangulaires, nommés sagesse, force et beauté.

D * Qu'est-ce qui les nomma ainsi?

R. * Salomon, Hiram, roi de Tyr, et Adonhiram, grand architecte du temple.

D. * Pourquoi attribue-t-on la sagesse à Salomon?

R. * Parce qu'il reçut ce don de Dieu, et qu'il

la force, emblème des deux colonnes; et que le maître seul doit connaître le beauté, c'est-à-dire, le prix des choses sublimes. Il ne faut pas entendre non plus par le mot *soutenir*, que l'univers est conservé parce qu'il est beau. Les anciens chevaliers étaient bien éloignés de penser que Dieu admirait ses ouvrages; ils se persuadaient au contraire qu'il ne pouvait se tromper, et que tout ce qu'il faisait était parfait. Si les premiers auteurs qui ont écrit sur la Maçonnerie avaient eu soin de faire ressouvenir que ces philosophes n'admettaient un aspirant à la maîtrise qu'au bout de sept ans; que cet aspirant devait employer cet espace à s'instruire de toutes les sciences utiles au genre humain, et à pénétrer, autant qu'il est possible, les vérités de la nature; et qu'alors ces chevaliers se persuadaient qu'un homme rempli de connaissances ne pouvait s'empêcher d'admirer l'ordre et la beauté de l'univers; si ces auteurs, dis-je, avaient fait observer tout cela, sans doute que tant de maîtres aujourd'hui ne parleraient pas de la beauté dans le compagnonnage et ne se repentiraient pas d'avoir cru des hommes qui, sous prétexte de les instruire, ont abusé de leur bonne foi.

fut en effet le roi le plus sage de son temps.

D. * Pourquoi la force au roi de Tyr?

R. * Parce qu'il fournit à Salomon les bois et matériaux pour la construction du temple.

D. * Pourquoi la beauté à Adonhiram?

R. * Parce que, comme grand architecte du temple, il dessinait tous les ornements qui devaient embellir ce monument magnifique.

D. * Ces trois noms de colonne ne renferment-ils pas quelqu'autre signification?

R. * Oui, très-vénérable. La forme de ces colonnes signifie la Divinité dans toute son étendue; la sagesse symbolise son essence; la force, sa puissance infinie; et la beauté exprime combien les ouvrages de Dieu sont parfaits et sublimes.

D. « Quelles doivent être les qualités d'un » maître?

R. » Sagesse, force et beauté.

D. » Comment peut-il réunir des qualités si » rares?

R. » La sagesse dans ses mœurs, la force dans » l'union avec ses frères, et la beauté dans » son caractère. »

D. * Y a-t-il quelques meubles précieux dans la loge de maître?

R. * Oui, très-vénérable, au nombre de trois, qui sont, l'évangile, le compas et le maillet.

D. * Quelle est leur signification?

R. * L'évangile démontre la vérité, le compas la justice, et le maillet, qui sert à maintenir l'ordre, nous fait ressouvenir que nous devons être dociles aux leçons de la sagesse.

D. * Pourquoi les trois premiers officiers se servent-ils de maillet?

R. * Pour nous faire entendre sans cesse que, puisque la matière rend des sons lorsqu'on la heurte, à plus forte raison l'homme, à qui Dieu a donné un cœur et la faculté de connaître et de juger, doit-il être sensible au cri de la vertu, et rendre hommage à son créateur.

D. * Comment s'appelle un Maître?

R. * Gabaoc, qui est le nom du lieu où les Israélites déposèrent l'arche dans les temps de trouble.

D. * Qu'est-ce que cela signifie?

R. * Que le cœur d'un Maçon doit être assez pur pour être un temple agréable à Dieu.

D. « Comment s'appelle un fils de Maçon?

R. » Luwton, mot anglais, qui signifie élève en » architecture.

D. » Quel est le privilége d'un Luwton?

R. » C'est d'être reçu Maçon avant tout autre. »

D. Sur quoi travaillent les maîtres?

R. Sur la planche à tracer.

D. Où reçoivent-ils leurs gages?
R. Dans la chambre du milieu.
D. Comment voyagent les maîtres?
R. Sur toute la surface de la terre.
D. Pourquoi?
R. Pour y répandre la lumière.
D. Si vous perdiez un de vos frères, où le trouveriez-vous?
R. Entre l'équérre et le compas.
D. *Expliquez-moi cette réponse?
R. * C'est que l'équerre et le compas sont les symboles de la sagesse et de la justice; un bon Maçon ne doit jamais s'en écarter.
D. * Que feriez-vous, si vous étiez en quelque danger?
R. * Je ferais le signe de secours, en disant : *A moi les enfants de la veuve.*
D. * Pourquoi dites-vous les enfants de la veuve?
R. * C'est qu'après la mort de notre respectable maître, les Maçons prirent soin de sa mère, qui était veuve, et dont ils se dirent les enfants, Adonhiram les ayant toujours regardés comme ses frères.
D. Quel âge avez-vous?
R. Sept ans.
D. * Que signifie cet âge?
R. * Le temps que Salomon employa à construire le temple.

D. Quelle heure est-il?
R. Midi plein.

On ferme cette loge comme celle des compagnons, il n'y a que le nom et les acclamations à changer.



LE MAITRE PARFAIT.

QUATRIÈME GRADE.

RÉCEPTION.

Le vénérable (1), assis à l'orient, frappe quatre coups à distance égale; et, lorsque les surveillants lui ont répondu de la même manière, il leur fait quelques demandes de l'instruction; après quoi on introduit le récipiendaire dans la loge, une corde ou une chaîne au cou, et le dos tourné à l'orient : le second surveillant le fait placer à l'occident; ensuite le grand maître l'interroge sur les grades précédents, et lui en demande tous les mots en l'invitant constamment à les prononcer. Tous les frères doivent avoir l'épée nue à la main, et faire face à l'orient; et chaque fois que la récipiendaire prononce les mots sacrés, sans observer la manière avec la-

(1) Dans ce grade, il se nomme Très-sage.

quelle on les lui a appris, les frères se retournent vers lui, et lui présentent la pointe au corps; alors le vénérable lui fait sentir son inconséquence, et éprouve ainsi la discrétion du récipiendaire sur tous les grades; après quoi le premier surveillant le fait parvenir au trône par le pas d'apprenti, de compagnon et de maître, et lorsqu'il y est arrivé, on lui fait prêter l'obligation qui suit.

OBLIGATION.

Je renouvelle ici toutes les promesses que j'ai faites dans les grades précédents, et je proteste d'y être fidèle, sous les peines que j'ai reconnues devoir être infligées à tous faux frères, parjures à la Maçonnerie; et, pour marquer le désir que j'ai de parvenir à la perfection, je promets de plus, à la face du grand Architecte de l'univers et en présence des Maçons éclairés qui m'entendent, de pratiquer, dans tous les temps et avec humilité, toutes les vertus que les lois de la Maçonnerie me prescrivent, et qui doivent caractériser les membres de notre ordre; sans quoi je consens à être banni de la société des hommes, à être traité comme un

lâche, indigne de conserver le titre et les droits de Maçon. Ainsi Dieu me soit en aide, *etc.*

L'obligation prêtée, le premier surveillant enseigne au récipiendaire la marche de maître parfait. Ensuite, le vénérable commence l'instruction.



CATÉCHISME DES MAITRES PARFAITS.

D. Qui êtes-vous?

R. Très-sage, je suis maître et je connais le grand Jéhova.

D. Que signifie ce mot?

R. Le nom incommunicable, interprété Immensité. *Je*, montre le passé; *ho*, le présent; et *va*, l'avenir. C'est ce qui a été, qui est, et qui sera. Enfin, c'est la parole de maître qui n'a jamais été perdue.

D. Que demandez-vous?

R. A pénétrer dans le sanctuaire du temple, pour y recevoir la récompense due à la perfection.

D. Comment me prouverez-vous que vous êtes digne de cette faveur?

R. En vous assurant que je connais le cercle et sa quadrature.

D. Comment êtes-vous parvenu à cette perfection?

R. Par les trois degrés d'apprenti, de compagnon et de maître.

D. De quelle manière avez-vous été introduit en loge?

R. La corde au cou.

D. Pourquoi?

R. Pour nous apprendre que nous ne devons pas rougir des épreuves que l'on nous fait subir pour nous rendre parfaits.

D. Qu'y avait-il au milieu de la loge ?

R. Une grande pierre carrée sur laquelle étaient quatre cercles et quatre carrés.

D. Que représentent les quatre cercles?

R. L'existence, l'immensité, la puissance et l'unité du grand Architecte de l'univers.

D. Que représentent les quatre carrés?

R. Les quatre parties du monde sur lesquelles l'Être suprême étend sa puissance.

D. Par quelle porte êtes-vous entré dans le temple ?

R. Par celle du midi.

D. Pourquoi?

R. Pour nous marquer que ce n'est qu'en nous écartant des routes vulgaires, que nous pouvons parvenir à la perfection.

D. Que vîtes-vous à la porte du midi?

R. Le tombeau de notre respectable maître Adonhiram.

D. Enfin, quelle preuve certaine me donnerez-vous pour me convaincre que vous êtes maître parfait?

R. Une incontestable, qui est le mot sacré, la parole, les signes et les attouchements qui nous distinguent de tous les autres.

D. Quel est ce mot?

(*Pour réponse, on le dit.*)

D. Que signifie-t-il?

R. Le Seigneur ; en hébreu, un des noms de Dieu.

D. Quelle est la parole de passage?

R. Le Mont-Liban.

D. Combien avez-vous de signes?

R. Quatre. Le premier est d'étendre la main comme pour la poser sur l'évangile, ce qui symbolise la sûreté de nos engagements; le second est de poser la main sur la mamelle gauche, en signe pectoral, pour nous faire ressouvenir que nous devons toujours garder nos secrets dans le cœur; le troisième est de lever la main droite tendue, pour marquer que nous devons aider et secourir nos frères; et les yeux que nous levons au ciel annoncent que l'on doit admirer et respecter les effets de la Providence; et le quatrième, qui est de montrer la terre avec l'index, dit que tout mortel en sort et doit y rentrer.

D. Combien y a-t-il d'attouchements?

R. Quatre.

D. Que signifient-ils?

R. La reconnaissance, la paix, l'amitié et l'égalité.

D. De quoi vous a-t-on décoré après vous avoir confié les secrets ?

R. D'un cordon vert.

D. Pourquoi ?

R. Pour me démontrer l'espérance que je devais avoir à devenir parfait, en pratiquant toutes les vertus que l'on m'enseignait.

D. Quel âge avez-vous ?

R. Un an (pour ouvrir) et sept accomplis (pour fermer).

D. Quelle heure est-il ?

R. Une heure (pour ouvrir), et sept (pour fermer).



DES CHEVALIERS CROISÉS.

Les Croisés, dans leur séjour en Asie et pendant les guerres qu'ils firent aux Sarrasins, avaient été en contact continuel avec les sectes chrétiennes qui existaient dans ces contrées : les différents ordres chevaleresques et religieux se créèrent des légendes sur l'origine de la religion du Christ, qu'ils voulurent transmettre à la postérité. Dans ce but, ils établirent pour eux-mêmes des sociétés secrètes dans leur ordre, et conservèrent différentes allégories et emblèmes des gnostiques et cabalistes, entr'autres, celle de la recherche du verbe, de la parole, qui figure dans le 3me grade maçonn.·. et dans les ordres chevaleresques qu'on y a attachés.

Les Croisés avaient rapporté en Europe, de la Syrie, de l'Arabie, de la Perse, de l'Égypte, l'esprit de tolérance religieuse, avec les saines doctrines de la loi naturelle, qui est « cette morale sublime et simple que la Divinité a inspirée » à tous les hommes; qui est aussi universelle » que la nature; dont les maximes, que la raison » humaine comprend facilement, se trouvent » dans tous les cœurs où les préjugés n'ont point » remplacé l'innocence. »

Les Croisés étaient convaincus que les pré-

ceptes de la loi naturelle sont d'*aimer la vérité, de la chercher* avec empressement, d'écouter les conseils judicieux de la raison qu'elle-même nous a donnés, d'éclairer notre jugement, d'être bons, justes, indulgents, et essentiellement tolérants les uns envers les autres; de pratiquer scrupuleusement toutes les vertus sociales, de nous mettre en garde contre l'imposture et l'erreur, de nous défier de l'hypocrisie qui se couvre de tous les masques. Telle était la doctrine que les Croisés avaient puisée en Orient. Unis entr'eux par les liens que leurs communs périls et malheurs avaient resserrés, ils établirent parmi eux des sociétés secrètes (1), dont ils avaient trouvé les modèles dans les anciennes, avec des mystères pour cacher leurs doctrines, et des signes pour se reconnaître.

(1) Les Croisés, connaissant tout le risque auquel ils s'exposaient en communiquant aux profanes des notions exactes en fait de religion, établirent ces sociétés afin de communiquer les vérités par degré, avec les précautions que demandait le temps ténébreux des persécutions. Ils voulaient prouver peu à peu à leurs adeptes que la croyance superstitieuse d'une quantité de dogmes dérivait de la corruption d'une doctrine universelle et raisonnable, en s'efforçant de ramener leurs frères, des pratiques d'un ignoble fanatisme, à l'adoration paisible de G.·. A.·. D.·. L.·. U.·.

La visite que les Croisés avaient faite aux lieux qu'on disait saints donna le canevas à de nouvelles initiations et mystères; et, si ces chevaliers avaient adopté une quantité d'emblèmes gnostiques et cabalistes, ils en prirent aussi une partie du saint sépulcre, les trouvant en analogie avec ceux des Égyptiens; ce qu'ils firent peut-être en réminiscence de la doctrine du Christ, qu'ils avaient trouvée, dans ce pays, très-tolérante et libérale en fait d'idées religieuses.

Un grand nombre de ces emblèmes et cérémonies se conservent strictement dans tous les rites maçonniques, quoiqu'une partie se trouve défigurée par de nouveaux systèmes des Ch.·. de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Palestine, de Rhodes, de Malte, des Ch.·. templiers de Jérusalem, et des Ch.·. hospitaliers, dont nous donnerons quelques notions pour éclaircir leur doctrine contraire au dogme maçonnique et à nos sages institutions, qui ne respirent que la tolérance.

Ceux qui ont visité le saint sépulcre savent qu'il faut se baisser et passer par un trou, lorsqu'on entre dans ce petit cabinet où l'on conserve le soi-disant sarcophage du Christ, qui est de la forme d'un carré oblong, en pierre, et dans lequel on voit reposer un simulacre avec tête humaine et barbe, couronné d'un diadème à cinq pointes, ayant le corps formé d'un bloc

de *pierre brute*, pareil en tout au Père éternel, tel qu'il est figuré dans les abraxas des gnostiques, et entièrement semblable au baffomet des Templiers, ayant corps, jambes et bras emmaillotés.

Une faible lumière éclaire cette tombe sacrée, qui est tout à fait conforme à la chambre de réflexion maçonnique, où, pour entrer, il faut que le néophyte s'agenouille, et où, en ôtant son bandeau, il découvre, à l'aide de la susdite lumière, une bière où il y a un squelette.

Le petit sanctuaire de Jérusalem (1) a un autel vis-à-vis la porte d'entrée qui regarde l'orient; le dossier de l'autel, très-grossièrement sculpté, figure la montagne de Golghota ou le Calvaire, sur lequel sont plantées *trois* croix; les crânes (2) qu'on remarque dans ce calvaire, ainsi que les clous, sont au nombre de trois; on y voit, sur la gauche, le coq élevé sur une colonne; on y trouve deux échelles, avec *cinq* échelons chaque; et un puits se trouve sculpté

(1) Ce sanctuaire est une petite chapelle bâtie dans le goût sarrasin, ayant 50 pieds au plus de large sur 60 de long.

(2) Ce calvaire est très-grossièrement sculpté : il indique une décadence d'art étonnante; il paraît fait depuis que les Turcs dominent dans ce pays.

dans des ruines, où, pour y arriver, il y a cinq marches et une fenêtre du côté opposé à son entrée. Là, on voit aussi la huppe ou la ceinture sacrée brisée en deux morceaux; enfin, tout ce qu'on y remarque a rapport aux objets et aux emblèmes des Maçons usités encore de nos jours, dont la plus grande partie se trouve même dans les ventes des Bons-cousins. Il est inutile de répéter que tous ces emblèmes de mort et de destruction tiennent aussi bien au développement du dogme du Christ, qu'à ceux d'Adonhiram, Mythras et autres divinités solaires, à qui d'autres critiques les réfèrent. Ils n'en exceptent pas même les croix, qu'ils nous indiquèrent avoir servi de signe à l'immortalité comme à la passion.

Les trois crânes qu'on trouve au Calvaire du saint sépulcre sont les mêmes emblèmes de destruction qui figuraient dans l'abraxas et qui se réfèrent aux effets des éléments, doctrines égyptiennes; cela démontre combien se trompent les frères qui croient qu'ils se rapportent aux assassins des Templiers.

Il est inutile d'observer en preuve de cet exposé, que, parmi tous ces symboles de destruction, on trouve le *coq*, emblème du soleil et de la vie. Il s'annonce avant la passion, dans le prétoire; il se trouve au Calvaire; et, si les

13.

anciens Chrétiens pleuraient allégoriquement la mort de cet astre dans le Christ, le coq leur rappelait la vie et la résurrection, comme la croix l'immortalité.

Nous trouvons un autre rapport frappant des anciens mystères des Chrétiens dans la *coupe* qu'on présente au néophyte lors de son initiation; l'ange avait aussi présenté le calice d'amertume au divin M.·. Jésus, *soleil* de grâce.

Derrière l'autel du Calvaire, il s'en trouve un second placé dans une espèce de chorus élevé d'environ neuf pieds, auquel on monte par un escalier en pierre de *douze* marches : il tient lieu du *Sancta sanctorum* des Hébreux. Ce second autel n'est remarquable que par son tabernacle orné de quatre colonnes qui soutiennent le monde, ou le planisphère céleste, qui est entouré par un serpent, emblème qui figure continuellement comme signe astronomique dans toutes les légendes théosophiques des Égyptiens, des Indous, des Juifs et des Chrétiens; par cette raison, il a dû être un emblème pour les Maçons.

Cet emblème, placé dans l'endroit le plus éminemment religieux, domine, par son élévation, tous les autres emblèmes du saint sépulcre. Dans la Bible, le Sanconiatum, le King, le Vedah et dans le Séphar, le serpent

figure dans leurs premiers chapitres : cet emblème peut rappeler la religion des premiers âges.

Après avoir démontré les analogies que représentent les emblèmes du saint sépulcre avec ceux de la Maçonn.·., il ne peut exister aucun doute qu'une partie des emblèmes et cérémonies parvinrent à celle-ci par les Croisés. Ils apportèrent en Europe des doctrines qui préparèrent les esprits à vaincre, sans le savoir, toutes les erreurs; et, par l'institution de leurs sociétés secrètes, firent naître une corporation de moralistes, non la plus nombreuse, mais la plus générale, et même la seule générale : de même que les mystères des anciens, la Maçonn.·., par l'uniformité de ses plus anciens grades, est le seul lien formel qui réunit les hommes de toutes les croyances.

Mais cette universalité et cette union sont toujours combattues de nos jours, et depuis un siècle, par les novateurs des rites qui, par un abus d'accumulation des ordres chevaleresques qu'ils ont entés sur la Maçonn.·. universelle, et pour servir à de petites passions, ont mélangé les nouvelles doctrines aux idées superstitieuses du pays où ils vécurent; par ces moyens, ils ont contrefait la vraie Maçonn.·. en l'adaptant, chez les Allemands, les Français, les Anglais

et les Italiens, à la théosophie particulière de ces nations, ou selon une réforme religieuse qu'ils voulaient proposer ou soutenir (1).

Ces novateurs ont oublié que la Maçonnerie est universelle, que son dogme du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·. est le même pour tous les Maçons de la terre, et que tous les emblèmes du métier se rapportent au système philosophique et solaire.

Malgré ses vérités incontestables, on a rétabli chez différentes nations une infinité d'ordres chevaleresques dans la Maçonnerie, dont la plus grande partie a les insignes de différentes corporations des anciens Croisés, qui diffèrent dans les noms et dans les doctrines.

Ces ordres nouveaux varient dans la nomenclature de leurs officiers, dans les cérémonies et dans les doctrines souvent en opposition les unes aux autres, quoique leurs travaux aient presque toujours rapport au saint sépulcre et au rétablissement des emcampements des rois balduins. Les officiers se nomment généralement grand maître, grand député, grand

(1) Il paraît que tel fut le motif qui porta Christophe Wren à fonder sa chevalerie templière, qui se trouve en opposition avec la tolérance universelle et avec la religion que les Maçons professent.

prieur, premier et grand capitaine, grand orateur, grand prélat, grand chancelier, grand chapelain, grand archiviste, grand porte-étendard, grand percepteur, grand hérald, grand maître des écuries, grand aumônier, grand conciliateur, grand amiral, grand écuyer, *etc.* Ces charges varient selon qu'il s'agit d'un encampement templier, ou d'un encampement de Malte, d'Hospitaliers, de Chev.·. de Saint-Jean, de Rhodes, *etc.*

Les grades purement *philosophiques* de Rose-croix, des Ch.·. du soleil, des Kadosch, conservent dans leurs discours les doctrines des Égyptiens; et dans leurs officiers, les noms de ceux des grades symboliques.

Les cahiers des ordres chevaleresques templiers sont très-rares; néanmoins, on en possède plusieurs, soit d'Italie, d'Angleterre ou de France, quoique dans la généralité des Orients, on accorde ces grades par communication; car les frais qu'entraînent ces représentations sont très-coûteux.

En Angleterre et en France, on a établi des encampements maltais, templiers et balduins; dans ces derniers, les FF.·. anglais créent des chevaliers croisés de toute espèce, de Saint-Jean, de Palestine, de Rhodes, de Jérusalem, de Constantinople; mais, dans les encampe-

ments de Malte, on ne s'occupe que de cette seule chevalerie.

Dans ces encampements, on a des signes, des emblèmes, des paroles et des attouchements particuliers. Les signes sont la scie, la lumière, le menton avec barbe; ils ont rapport à la mort et à la passion de Jésus, ainsi qu'à sa résurrection et à son ascension. Les paroles de ces différents encampements sont *Sum qui sum,* Iaboulum, Emmanuel, Ehihu, Gethsmanie, Chaphar, Soleum, Caïphas, Melita, et le grand mot *Eli, Eli, Lama sabathani,* mots syriaques, ainsi que Adonaï.

Les attouchements rappellent toujours le double triangle.

Le candidat doit être habillé en pèlerin, avec sandales, avec manteau, besace, bourdon et ceinture ou corde autour du corps; il porte sur lui une gourde qui contient l'eau, du pain, et quelquefois il tient de la droite une croix.

Dans quelques encampements, lorsqu'on leur donne la croix, ils laissent tomber la besace.

L'ouverture d'un encampement de G.·. E.·. de S.·. And.·., ou d'un archicamp R.·. Écoss.·. du rite primitif, se fait de la manière suivante.

D. G.·. M.·. — Dignes chevaliers, êtes-vous d'accord d'ouvrir ce grand encampement?

R. Les p^rs G.·. Cap.·.. — Oui.

D. G.·. M.·. — Assistez-moi à ouvrir les travaux de ce grand E.·.

D. G.·. M.·. — A l'ordre.

Le grand maître explique les causes qui appellent tous les chevaliers sous les armes, aux devoirs de veiller à la sûreté de l'encampement; il y introduit alors les légendes évangéliques, comme la visite de Marie-Magdelaine et de l'autre Marie au sépulcre, de l'apparition de l'ange qui fut à leur rencontre. Il y parle de la pierre renversée qui couvrait le sépulcre, de la passion, de la mort, de la résurrectton du Christ pour le salut du genre humain, et on y fait différentes prières usitées par les Chrétiens de Rome, toujours au nom du *Christ notre prophète*, du *Christ notre prêtre*, et du *Christ notre roi*.

Tous ces catéchismes sont très-étendus : ils sont entièrement le développement de la doctrine chrétienne de Rome. Il est à espérer que les Grand.·. et Sub.·. Chap.·. de l'Int.·. du Temp.·., et les Con.·. de Souv.·. G.·. Insp.·. Gen.·. de l'Écos.·. An.·. et Acc.·. refondront et régénèreront de telles institutions, et les mettront en relation avec la tolérance maçonnique et la philosophie du jour.

Lorsque je parlerai des Templiers modernes français, j'expliquerai leur doctrine; en atten-

dant, voici des extraits du catéchisme des Ch.·. templiers anglais, pour l'édification de ceux qui ont obtenu le grade par communication, et qui ne furent pas sanctifiés pour avoir fait partie d'un encampement balduin de Ch.·. templiers.



D. Où avez-vous été préparé pour être reçu Ch.·. templier?

R. Dans un appartement tout près du grand encampement des Chrétiens.

D. Comment étiez-vous habillé?

R. Comme un pèlerin, le manteau sur l'épaule, des sandales aux pieds, le corps serré par une ceinture, ayant pendantes à mes épaules une gourde avec de l'eau et une besace avec du pain, tenant un bourdon à la main; avec cet accoutrement, je me suis présenté à la barrière du grand encampement chrétien; et, à mon apparition, on en donna avis par le son d'une trompette qui était au dehors.

D. Que vous est-il advenu lors de votre arrivée à la porte?

R. On sonna l'alarme, qui fut répandue dans l'intérieur; une voix se fit entendre, qui demanda « où je voulais aller. » A quoi j'ai répondu « que j'avais accompli mon travail du pèlerinage, et que, me trouvant près de l'encampement des Ch.·. templiers, j'y étais venu avec l'*espérance* d'y être admis. *D*. Où avez-vous mis à la voile? *R*. D'où je viens. *D*. Votre réponse? *R*. Des déserts de la Judée, que j'ai

traversés exposé à *beaucoup de dangers.* — Je fus reçu par ces preux chevaliers, qui me promirènt protection, et me conduisirent sain et sauf à la Cité sainte.

D. Êtes-vous arrivé ici de votre libre aveu? *R.* Oui. *D.* Avez-vous reçu le *baptême chrétien? R.* Je l'ai. *D.* Croyez-vous en *Dieu le Père,* en *Dieu le Fils* et en *Dieu le Saint-Esprit? R.* Je le crois. *D.* Croyez-vous que Dieu le Fils *soit mort* pour nous sauver? *R.* Je le crois. *D.* Voulez-vous *protéger la foi chrétienne, même aux dépens de votre vie* (1)? *R.* Je le veux. *D.* Je vais en donner un favorable rapport au grand commandeur de ces chevaliers, *etc.*

Suivent les cérémonies, qui sont à peu près comme dans la réception des Ch.·. templiers. Après les promesses de *défendre la foi par l'épée, de garder et défendre la tombe ou le saint sépulcre* de Notre-Seigneur le Sauveur Jésus-Christ contre tous les *Juifs, Turcs, Infidèles, Heathens,* et autres incrédules de l'Évangile, on finit par l'explication des décors de l'encampement, qui sont :

1° Les trois *triangles équilatéraux*, représen-

(1) On voit que ces degrés chevaleresques, par leurs instructions, s'éloignent tout à fait des préceptes maçonniques de tolérance et d'amour pour notre prochain.

tant la Trinité dans l'unité ; au centre est placé l'*œil* du Tout-Puissant, qui voit tout.

2° La figure de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui présente la *coupe de la foi et de toute la vérité*.

3° Le *coq*, qui fut le souvenir de saint Pierre.

4° L'*agneau*, qui est le Christ.

5° Les *croix* du Calvaire.

6° Les *cinq lumières* emblématiques du Nouveau-Testament, qui sont la naissance, la vie, la mort, la résurrection et l'ascension de notre saint Sauveur.

7° L'*épée* et le *sceptre* du Christ.

8° L'*étoile* qui apparut à la naissance de Jésus.

9° L'*échelle* qui a cinq marches.

10° La *scie*.

11° Le *tombeau* et la *Bible*.

12° La *coupe*.

D. A quoi servent tous ces emblèmes ?

R. Pour expliquer les sept agonies de notre Sauveur, qui sont : la première, au jardin de Gethsemane, lorsque Jésus a dit : « Mon père, » s'il est possible, fais que cette coupe passe » loin de moi ! » ; la seconde, quand il fut saisi par le traître et l'assassin ; la troisième, quand, par ordre de Pilate, il fut frappé de verges ; la quatrième, quand on lui plaça la couronne d'épine sur la tête ; la cinquième, quand on

l'exposa aux moqueries et aux dérisions des Juifs, en lui donnant un manteau de pourpre ou d'écarlate, et un roseau en main pour sceptre; la sixième, quand il fut cloué sur la croix; la septième, quand on lui perça le flanc.

Voici maintenant le catéchisme du degré de Ch.·. templier Écos.·. de la croix rouge, ou de Rome et de Constantin.

Le grand maître s'appelle *Constantin;* le député grand maître, *Eusèbe;* les officiers sont un général ancien, et un jeune, un grand porte-étendard, un portier (*Janitor*) ou tuileur. Les formes varient pour ouvrir et fermer les travaux de ce même grade : cela dépend du bon plaisir des membres qui président; néanmoins, voici comment l'on procède ordinairement à son ouverture.

Const. Seigneurs chevaliers et compagnons, assistez-moi à ouvrir le conclave des seigneurs les chevaliers compagnons de la croix rouge de Rome et de Constantin.

Tous les chevaliers debout tirent leurs épées et se placent sur deux rangs.

Const. Seigneur chevalier Eusebius, quel est le premier devoir des compagnons de cet ordre ?

Euseb. De voir si le conclave est composé

de membres qui en ont le droit, si le couvreur est à sa place dûment armé, et puis si le conclave est couvert.

Const. Seigneur chevalier jeune général, regardez s'il est à son devoir, et faites votre rapport dans les formes usitées.

Après ce rapport, le conclave est déclaré au nom du noble et royal fondateur Constantin, en frappant seize coups, et avec tous les honneurs de la chevalerie.

D. Par quelle raison ouvre-t-on et ferme-t-on le conclave avec seize coups?

R. Pour faire allusion aux seize étoiles qui environnent les seize lettres qui composent la parole sacrée *In hoc signo vinces*, et pour faire allusion à la forme de la croix de Constantin qui lui apparut dans le ciel.

D. Comment prépare-t-on le candidat dans ce degré?

R. Dans le costume d'un soldat romain, ayant la croix de Constantin dans la main droite, et le Nouveau-Testament dans la gauche.

D. Par quelle raison?

R. En commémoration de cet ancien miracle de la conversion de Constantin, de sa victoire sur ses ennemis, et de sa ferveur dévote pour la chrétienté, et parce qu'il a été le premier empereur romain qui ait embrassé la foi chré-

tienne, et qu'il a cherché à la propager par la force des armes.

D. Pourquoi entrons-nous au conclave par deux coups ?

R. En commémoration de cette croix célèbre et de la vision que Constantin vit dans le ciel.

D. Expliquez-moi, *etc*.

Ici suit la légende de l'apparition de la croix, de la faveur de Constantin pour les Chrétiens, de son éloignement de l'idolâtrie, de ses bienfaits, de ses sages institutions, telles que les universités et les églises, et des encouragements qu'il donna aux sciences. On rappelle sa tombe de marbre gris à Constantinople, que les Turcs conservent avec soin, ayant en grande vénération la mémoire de cet illustre empereur ; ensuite on fait l'explication des douze voyages ou des douze tours qu'on doit faire autour de l'encampement, ainsi que des douze corbeilles de terre qui sont la commémoration des douze apôtres, comme aussi des douze colonnes allégoriques qui supportent l'Église de Rome, ce qu'on dit être indiqué dans les *Actes des apôtres*. On explique aussi que ces douze voyages servent à rappeler les douze grands points ajoutés à la croix du Christ,

par le zélé, grand et noble fondateur, et par sa mère sainte Hélène (1).

D. Quels sont les douze points ?

R. 1° L'humilité du Christ sur cette croix ; 2° sainte Hélène voyageant de Rome à Jérusalem ; 3° la recherche dévote et diligente de sainte Hélène pour trouver le lieu sacré dans le Golghota ; 4° la découverte de trois croix et l'ambiguité sur celle du Christ ; 5° saint Macaire, évêque de Jérusalem, dirige sainte Hélène pour trouver la vraie Croix entre celles des deux larrons ; 6° l'acte public de sainte Hélène et de Constantin sur la découverte de la Croix du Christ ; 7° les deux fêtes établies par l'Église chrétienne relatives à l'invention et à l'exaltation de la Croix ; 8° la Croix emportée par un empereur païen ; 9° le rétablissement de la Croix du Christ ; 10° l'empereur Héraclius qui recouvre pour les Chrétiens la Croix du Christ, et la porte en procession, vêtu de ses habits royaux ; 11° Héraclius dépouillé de ses ornements royaux, qui porte la Croix dévotement en procession et la dépose au mont Calvaire ; 12° le royaume du Fils de Dieu au jour du dernier jugement.

(1) Ces grades templiers donnèrent lieu, même à des Maçons, de se persuader que la Maçonn.·. était une invention des Jésuites.



D. Quelle est la grande parole de cet ordre?

R. *In hoc signo vinces.*

D. Les paroles de passe?

R. Constantin et Matthias.

Le transparent dans cet ordre est placé à l'orient; on y figure une croix composée de seize étoiles, et au centre les seize lettres de la grande parole. Le bijou a une croix avec les initales de la parole sacrée I.·.H.·.S.·.V.·.

La clôture de ce grand conseil se fait par l'invocation de treize saints, c'est-à-dire des douze apôtres et de saint Paul; elle est tout à fait dans le style catholique de Rome, avec des prières.

Comme ces degrés, qui se rattachent à des institutions particulières et à des sectes, ne sont pas de l'essence de la vraie Maçonnerie, qui est universelle, et qui admet dans son giron le baptisé comme le circoncis et ceux qui ne le sont pas, je bornerai là ces détails; je ne les ai reproduits que pour faire voir combien on s'éloigne souvent, sans s'en apercevoir, de la vérité et de la raison, par des réformes qui ne sont souvent que vaniteuses, et dont la saine raison fait chaque jour bonne justice.

LA MAÇONNERIE EN ITALIE.

On lit dans Vasari, Vies des Peintres, et dans celle de F.·. Rustici sculpteur, que, vers l'an 1512, il s'était établi à Florence une fraternité dite de la Truelle (*della Cucchiara*) qui comptait parmi ses membres nombre de personnages marquants et de savants très-éclairés. Vasari ajoute que ces symboles étaient la truelle, le marteau, l'équerre, et le niveau; il paraît même qu'ils avaient quelque rapport au rite écossais, car ils avaient pris pour patron saint André, apôtre, qui ne brille pas le plus dans le calendrier de ce pays, où saint Jean l'évangéliste est bien plus en faveur.

Du temps de Lorence de Médicis, en 1540, il s'est établi à Florence une autre institution maconn.·. sous le nom de Académie platonique. On voit encore de nos jours le salon de ses réunions, couvert de sculptures et d'ornements maçonn.·..

Dans le fragment de Nicolaï, sur l'origine de la Maçonn.·. il est dit qu'en Italie, à Venise, et à Mantoue, en 1622, il existait des Rosecroix, comme il en indique en Angleterre et en Hollande, qui s'occupaient des secrets de l'alchimie, et que leur décoration était une croix surmontée d'une rose.

Le rite des Rosecroix alchimistes existait à Padoue, à la fin du XVIIIe siècle. Le savant Carburi, grec de nation et professeur de chimie, fut un des derniers sages de cette institution, qui disparut tout à fait après l'occupation française. La Maçonn.·. hermétique, est l'étude du sage; elle n'offre que de savantes discussions; elle n'arme ses initiés ni de torches, ni d'épées! Décomposer les métaux, chercher la pierre philosophale, vouloir même trouver le remède ou la panacé universelle, voilà ses travaux : c'est une branche, ou, pour mieux dire, un rite qui a fait fait honneur à la Maçonnerie.

Quoique le soleil, la lune et des étoiles décorassent leurs temples, les doctrines théosophiques de cette branche étaient de rendre hommage à la Divinité comme les anciens sages, en entretenant, pendant leurs tenues, une flamme pure dans un brasier, qui était alimenté avec vénération. Ils préféraient cet emblème à tout autre, comme étant celui des plus grands peuples connus, tels que les Égyptiens, les Mytriaques, les Juifs, les Péruviens, les Grecs et les Romains.

A la fin du XVIIe siècle, en 1694, un certain Augustin Gabrino, de Brescia, ville dans la république de Venise, établit un ordre chevaleresque, précurseur de tous ceux qui furent in-

troduits par les Maçons templiers; il l'appela ordre de l'Apocalypse, et se donna à lui-même le titre de *Prince du nombre septénaire, et monarque de la Sainte Trinité.* Il paraît, d'après ce titre, que Gabrino affectait des principes cabalistiques qui furent en partie suivis par Pascalis et par Swedemborg, car ils firent le plus grand usage de la mysticité de l'Apocalypse, et du nombre sept, qui se rencontre si souvent dans cet écrit. On a remarqué que l'Apocalypse indique 7 églises, 7 chandeliers, 7 étoiles, 7 anges de la face de Dieu ou yeux du Seigneur, 7 cornes, 7 sceaux, 7 trompettes, 7 esprits de Dieu, 7 lampes, 7 torrents, 7 montagnes, 7 dernières plaies, 7 fioles, 7 rois. — Jean décrit un lion, un veau, un aigle, un homme, chacun avec six ailes. Ces quatre figures donnent le résultat du nombre 7, savoir : six ailes et un animal. Jean annonce un dragon à 7 cornes, et une bête à 7 têtes (1).

(1) Les Égyptiens, dans leurs hiéroglyphes, eurent des animaux tout semblables. Les Indous ont des divinités à quatre, à six, à dix jambes et bras : par exemple, la vertu sous l'aspect d'une femme à dix bras armés pour combattre les dix péchés, qui sont représentés par des monstres qui attaquent la vertu. Dans la légende de Kaurams ou Kourmas, on trouve l'éléphant à *sept* trompes, et le che-

Gabrino annonçait la prochaine venue de l'Antechrist; ainsi, lui et ses initiés étaient toujours armés d'une épée pour montrer qu'ils étaient prêts à le combattre. Gabrino passa en France avec sa réforme; il y fit adopter ses rêveries par une quantité d'artisans, qui, dit-on, font encore partie de pareilles associations et se livrent à leurs travaux ordinaires l'épée au côté. Des loges de France ont cru illustrer la Maçonn.·. en ajoutant ce grade à leur rite qui est purement théosophique; il conserve le nom de l'*ordre de l'Apocalypse*.

Mais l'ordre de la Truelle était très-répandu en Toscane en 1737. Des ecclésiastiques romains excitèrent le duc Gaston à lancer un édit contre les frères Maçons, et, en particulier, contre cette association; ils engagèrent en même temps le pape à faire procéder contre les Maçons, comme hérétiques. Le saint-père envoya un inquisiteur dans cet État qui ne lui appartenait pas, et y fit emprisonner bien des personnes que l'on voyait attachées à ces institutions.

val à *sept* têtes. Brahama a quatre visages et quatre mains, symboles de la toute-puissance du créateur. Lui, comme bien des divinités indiennes, subirent quantité de métamorphoses, qui ont relation aux opérations extraordinaires de la nature, qu'on a rendues par des incarnations divines.

Cependant le faible Gaston cessa de vivre; son successseur, François-Étienne de Lorraine (le même qui avait été reçu frère Maçon, à La Haye) fit mettre les détenus en liberté, et renvoya l'inquisiteur dominicain à Rome.

Ce François de Lorraine protégea dans la suite la Maçonn.·. et concourut même à l'établissement de différentes loges dans la Toscane.

Dans ce rite, il se trouve un degré appelé le magicien; l'habit est celui des inquisiteurs du saint office; il rappelle le procès de l'inquisiteur romain, sous Gaston. Dans différents rites, des hauts grades commémorent les inquisiteurs du Portugal et de l'Espagne, même le révérend frère Imbert, qui procéda contre les Templiers.

Le système magique, venu de l'Allemagne, s'y propagea plus qu'ailleurs; il fit beaucoup de bruit, même parmi les profanes : il s'était formé à Florence des débris des Rosecroix; l'habit du saint office était de rigueur en loge; dans le sublime grade de mage, on avait conservé l'institution de la Cène, et l'on y faisait la communion par le pain et par le vin.

Les assemblées maçonn.·., furent troublées, en Italie, par les foudres apostoliques de Clément XII, qui excommunia les frères, par la bulle qui commence par ces mots : *In eminenti apos-*

tolatûs speculo, et finit par ceux-ci : *se noverit incursurum.*

En 1739, l'inquisition de Rome s'empara d'un opuscule qui faisait l'apologie de la croyance maçonn.·.; elle le condamna à être brûlé par la main du bourreau, sur la place de Sainte-Marie-sur-Minerve.

Malgré les bulles pontificales, les Maçons italiens suivirent en secret leurs travaux. Dans quelques villes, pour ne pas troubler la paix de leurs familles, ils prirent le nom de Xérophagistes; comme, en pareilles circonstances, les frères Maçons de Vienne prirent celui de Mopses; ils publièrent même leurs règlements qui étaient basés sur les doctrines de Pythagore et sur celles des anciens Chrétiens, des esséniens, et des cénobites.

Dans l'admission, ils promettaient de ne se nourrir que de pain et de ne boire que de l'eau, de s'abstenir de vin et de tout ce qui avait vécu : au moyen de ces pratiques extérieures, ils parvinrent à se garantir des poursuites inquisitoriales.

L'anglais sir Martin Falkes, antiquaire et président de la société royale des sciences, qui a laissé des écrits très-précieux et, entr'autres, un traité numismatique, avait établi un atelier à Rome, en 1724, selon l'opinion la plus probable.

Après les persécutions de 1738, la fraternité suspendit ses travaux qui reprirent leur cours en 1742; une médaille constate les doctrines que Falkes avait apportées et explique le système du dogme Égyptien : elle représente le soleil brillant sur le faîte d'une pyramide, près de laquelle se voient les deux colonnes salomoniennes, postérieures aux instructions égyptiennes : dans le premier plan, un sphynx est majestueusement assis sur une pierre monumentale, pour montrer que les secrets maçonn.·. ne sont que les mystères égyptiens, l'adoration du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·., la pratique de la morale la plus pure, et la connaissance des sciences les plus utiles; comme ce Rite se rapporte aux doctrines égyptiennes, il a été appelé le rite Misraïm, et il ne professait alors aucun grade chevaleresque templier.

A Rome, la Maçonnerie eut ses apologistes; mais des ennemis cherchèrent à la dénigrer dans l'opinion publique. L'abbé Lugagni, docteur en théologie du collége Farnèse, imprima une dissertation dans laquelle il tâcha de montrer que la Maçonn.·. doit son origine au manichéisme et que les frères Maçons, tout en admettant des vertus chrétiennes, n'en sont pas moins hérétiques. Il fit la comparaison des doctrines, grades et cérémonies des enfants de la veuve, et des

fils de la lumière, *etc*. On a cru que les matériaux de cet écrit lui avaient été fournis par les papiers dont l'inquisition s'était emparée dans une loge qu'elle avait découverte, et où il y avait la même gradation que dans la religion de Zoroastre, de croyant, élu, parfait.

Dès l'Illuminisme, en 1776, le comte Philippe Strozzi, qui était en relation littéraire avec Weischaup, en fit connaître les doctrines en Italie; elles n'y furent pas goutées, surtout dans la partie méridionale, comme étant contraires aux maximes d'une parfaite tolérance qui existait et doit nécessairement exister dans la Maçonn.·.. L'Illuminisme excluait de ses admissions les Juifs et les prêtres réguliers.

Les légendes françaises assurent que le rite misraïm des FF.·. bedarrides, connu sous le nom de rite égyptien, était originaire de Venise; que de là il s'était répandu dans les provinces et avait passé dans les Iles ioniennes qui ne professent aujourd'hui que les rites anglais et écossais, et qui, sous la domination française, n'ont connu que le rite primordial et l'Écos.·.; Venise, en fait de rite égyptien, n'a connu que celui qu'introduisit Cagliostro secondé par le zèle du frère S. E. Zuliani.

Les légendaires maçonn.·. de France assurent que le rite misraïm eut plusieurs chapitres dans

le royaume de Naples, et que de là il s'est répandu en France et ailleurs; sans donner notre avis sur l'introduction de ce rite, qu'on prétend tenir directement des Égyptiens, nous pouvons presque assurer que le rite que nous appellerons des Bedarrides n'a jamais existé à Naples, ou, s'il y a existé, sa durée ne dût être qu'éphémère.

Puisque nous exposons l'état de la Maçonn.·. à Venise, nous sommes obligés de rendre hommage à la vérité sur ce qu'on lit dans les *Acta Latomorum, année* 1786 : le sénat de Venise fit des ordonnances par lesquelles il bannissait de ses États les grands maîtres et vénérables des rites maçonn.·. et leurs familles, pendant que le conseil des X fit fermer les loges de Venise. Un seul atelier, qui comptait parmi ses affiliés un grand nombre de nobles vénitiens, n'ayant pas obtempéré à cet ordre supérieur, le magistrat fit visiter le local dans le temps où il savait qu'il n'y avait aucune assemblée, afin de ne devoir arrêter personne; il fit saisir les meubles, les emblèmes et les décors maçonn.·. et les fit bruler publiquement, mais il laissa les frères bien tranquilles. Ainsi, ce qu'il y avait de rigoureux dans cette ordonnance ne fut point exécuté, et même on peut assurer qu'après la catastrophe de Naples, en 1775, des Maçons, réfugiés avec leurs familles dans les États de Venise, furent bien ac-

cueillis, entre autres la famille Modena, qui s'est établie à Vancimuglio, sur la route de Padoue à Vicence, où elle se trouvait si bien, que, même après le rétablissement des Maçons à Naples, elle n'a jamais voulu quitter cet asile.

En 1780, il s'établit dans la haute Italie un ordre dit des F.·. F.·. initiés de l'Asie, qui prit naissance en Allemagne, et dont le fondateur était, selon quelques personnes, un frère jaloux de s'opposer aux Rosecroix alchimistes, assez nombreux alors dans ce pays. Le but de cette institution, qui comptait dans son sein des hommes distingués, tant par leur naissance que par leur savoir, était une théosophie tout à fait conforme à la tolérance de Jésus et basée sur les évangiles. Ses études avaient pour objet les sciences naturelles et les recherches sur l'art de prolonger la vie. Ces frères avaient adopté des cérémonies juives, égyptiennes et mahométanes ; ils admettaient toutes les religions. Leur costume était l'espagnol, et ils faisaient usage de l'harmonica; ils avaient des grades à eux particuliers, comme le chercheur, le souffrant, le prêtre royal Melchisedech ou le vrai Rosecroix, et le Kadosch, dans lequel ils expliquaient toutes les allégories des grades inférieurs.

Un innovateur italien fut Joseph Balsamo, né à Parme, généralement connu sous le nom

de Cagliostro, et qui, à Venise, se fit appeler le comte Pellegrini. Il se fit initier en Allemagne dans les trois rites de la *stricte*, de la *late* et de l'*exacte observance;* et leurs principes lui fournirent les matériaux pour la réforme qu'il fit en instituant la haute Maçonn.·. égyptienne, et en se faisant créer son grand cophte.

Cagliostro avait aussi pris quelques idées dans un manuscrit qu'il s'était procuré en Angleterre chez un certain Georges Coston, et Swedemborg lui fournit d'autres matériaux. Dans le *Muséum allemand*, journal auquel Swedemborg travaillait, il est dit qu'une réforme religieuse se préparait sur la terre, que la religion des patriarches serait la dominante, que cette religion serait *révélée* à Cagliorstro par le Seigneur dont le corps est ceint d'un triangle.

Cagliostro porta son rite en Pologne, en Allemagne, en France, et eut beaucoup d'adeptes et d'admirateurs dans les principales villes de ces royaumes : il paraît même, qu'il sut en imposer aux plus savants Maçons français; car il y fonda plusieurs mères loges de son rite égyptien, une à Lyon, la Sagesse triomphante, une à Strasbourg, et une troisième à Paris.

Pendant son séjour à Paris, la loge au rite philosophique des philatètes et d'autres qui avaient adopté son rite, établirent exprès un

congrès afin d'y inviter Cagliostro pour recevoir *ses lumières*. Cagliostro esquiva leurs demandes, promena leurs envoyés et finit par une boutade nouvelle. Il envoie, un manifeste à la susdite loge des Philatètes dans le style d'un inspiré par le *grand Jéhova ;* il y dit qu'il assistera au congrès proposé, et qu'il leur communiquera sa science et ses *Arcana Hierophantis,* à condition que la susdite loge consente à brûler sa bibliothèque, ses manuscrits et ses archives, qui, ajoute-t-il, ne contiennent que faussetés et mensonges; et qu'après cet acte de soumission, sur les ruines et sur les cendres de la tour de confusion s'élèvera le temple de la vérité. Ce même Cagliostro se disait né avant le déluge, et il excitait un tel fanatisme à Paris, que son portrait se trouvait non-seulement dans tous les salons, mais encore sur les éventails, sur les tabatières et même dans des bagues ; il fut gravé de toute manière, et avec des inscriptions dont l'une portait :

De l'ami des humains reconnaissez les traits;
Tous ses jours sont marqués par de nouveaux bienfaits;
Il prolonge la vie, il secourt l'indigence;
Le plaisir d'être utile est sa seule récompense!

Son buste fut sculpté en marbre, coulé en

bronze, moulé en plâtre avec cette inscription, « *au divin Cagliostro* », et on le crut digne de figurer même dans les palais des rois.

Cagliostro et le comte de Saint-Germain se disaient âgés de plusieurs mille ans ; tous les deux se rappelaient avoir assisté avec Jésus aux noces de Cana, avoir fréquenté les philosophes et les hommes les plus célèbres de l'antiquité ; et ce fut à la fin du XVIII[e] siècle qu'ils osaient débiter de telles folies, et que, même à Paris, qu'on regardait comme un foyer de lumières, ils trouvaient des dupes.

Son rite est un mélange de science hermétique, de divination, d'évocation, de bible, de morale, avec les offices et rituels usités par les Chrétiens. Il s'était proposé la régénération physique et morale de l'homme. Voici quelques-unes de ses instructions tirées de ses catéchismes.

D. Quels sont vos travaux ?

R. J'ai reconnu le fond de mon orgueil, j'ai assassiné le vice, j'ai pu obtenir la connaissance de la première matière, *etc.*

D. Dans quels auteurs avez-vous puisé ces connaissances ?

R. Dans aucun. Tous les livres qui en parlent, même les plus estimés et les plus suivis, sont

faux et apocryphes, et ne contiennent que des mensonges, sans excepter ceux des véritables philosophes, comme Moïse, Jean, *etc.*; ces écrits *ne sont pas à eux*, on les a altérés et mal interprétés.

D. A qui faut-il s'adresser pour être éclairé?

R. Salomon nous a appris qu'il faut recourir aux *Élus* supérieurs qui environnent le trône de Dieu. Comme dans la cour des grands rois d'Orient il y avait sept officiers toujours en présence du roi et près de sa personne, ainsi Salomon nous a appris que ces êtres sublimes sont les sept anges qui président aux planètes.

Cagliostro avait adopté, entre autres ornements, le drap Sérique, ou *voile cophte* des Coëns (1),

(1) Moïse avait établi trois castes de prêtres pour le service de l'autel : la 1re des *Coëns*, la 2e des Lévites, la 3e d'Israël.

Les Coëns, descendants d'Aaron, étaient tous prêtres et sacrés; ils étaient chargés des grandes prières le 10 de Thischri; et, devant l'autel, ils donnaient la bénédiction au peuple (cérémonie et droit que les prêtres de Rome conservent).

Les Lévites n'étaient que leurs desservants; c'était pour eux un très-grand honneur d'être élus dans certaines cérémonies pour présenter aux Coëns de l'eau dans un bas-

qui était de couleur jaune, ayant aux extrémités des franges blanches, brodées en or, avec les emblèmes des sept anges ou planètes, qui rappelaient dans leurs instructions que Salomon resta sept ans à élever son temple à l'Éternel, comme il est dit dans la Bible, et que son trône avait sept marchès analogues aux sept sciences prescrites pour obtenir la sagesse de ce grand roi. Les Juifs, en général, en priant, se couvrent la tête d'un voile appelé *Taled;* aux quatre coins

sin et en verser sur leurs mains, leur présentant des serviettes de lin (ce que les catholiques ont conservé dans leur messe au *Lavabo*). Les Coëns ne pouvaient toucher les objets sacrés qu'après cette purification; ensuite, ils se plaçaient devant le grand prêtre et se tournaient vers le coffre qui renfermait la Bible; ils l'environnaient, et le plus ancien levait les mains vers le ciel, étendant ses doigts (comme les prêtres catholiques devant l'hostie sur l'autel); ils fermaient les yeux, après quoi ils ouvraient le coffre sacré ou arche, fermé à clef. C'est de ce point que part le degré de chef des clefs, et le décor qui s'en trouve dans différents ordres et dignités maçonn.·.

Les Coëns, dans leurs hautes fonctions, tenaient la tête couverte d'un grand *voile*, ce qui était pratiqué par les prêtres de Jupiter, et même par les Saliens qui la couvraient d'une peau de victime. Les prêtres de Rome adoptèrent l'emblème des Coëns; Cagliostro et d'autres firent de même.

pendent les *Sithsites*, cordons à cinq nœuds, qui figurent les cinq livres attribués à Moïse.

Cagliostro, impliqué dans l'affaire du collier de la reine de France, fut enfermé à la Bastille, et, en 1786, il fut banni du royaume; ensuite il repassa en Angleterre avec son rite, qui y fut établi. Chargé de dettes, il quitta cette île et parcourut l'Allemagne et la Suisse. En 1790, il fut chassé de Trente par l'évêque qui en était prince; il passa à Roveredo, et y établit une loge; en partant, il transmit ses pouvoirs à M. Bat.... de Mori, comme substitut et commissaire délégué.

Les évocations des morts de Moïse, les apparitions des absents, qui avaient lieu par la colombe ou son pupille, et ses prédictions acquirent bientôt une grande faveur parmi ses prôneurs et parmi les visionnaires qui en vantaient l'exactitude; elles se pratiquaient par le moyen de la colombe ou du pupille qui seuls voyaient tous ces miracles dans une carafe remplie d'eau pure, placée sur une table couverte d'un tapis vert et environnée de sept bougies.

Les martinistes, les magiciens de Schoëffer, les magnétiseurs ou les mesmériens, les Égyptiens de Cagliostro et tous les mystiques n'admettaient aux hauts grades que ceux qui étaient

disposés à tout croire. Lorsque les prodiges ne pouvaient s'opérer, ils avaient soin d'en attribuer la cause à la présence de quelque incrédule. Tous ces enthousiastes avaient adopté le système des premiers Chrétiens, près desquels les miracles ne s'opéraient que par une foi aveugle.

Dans les derniers temps, Cagliostro passait pour avoir le don de guérir les malades; il donnait gratuitement des médicaments aux pauvres, leur distribuait des gouttes qui devaient guérir tous les maux, et faisait beaucoup d'aumônes.

Son culte mystérieux et merveilleux lui procura des adeptes en France, en Allemagne, en Angleterre et en Italie; son dogme se rapprochait de celui de Swedemborg; il était fondé sur la même théosophie et sur la science hermétique. Ses cérémonies étaient un mélange de prières sacrées et profanes, de psaumes et de cantiques.

Ses travaux s'ouvraient en langue latine, comme dans les deux hauts degrés de la stricte observance, et comme dans l'ordre du Temple.

En quittant Roveredo, Cagliostro passa à Rome; il y établit une loge; mais l'inquisition le fit arrêter et l'accusa d'*hérésie*, de *magie*, d'*apostasie*, et même de *frénésie*; par tous ces

motifs, elle le condamna à mort comme hérétique, et il fut frappé des excommunications de Clément XII et de Benoît XIV.

Le saint-père, Pie VI, commua la peine de mort en une détention perpétuelle dans une prison d'État. Enfermé au château Saint-Ange, il voulut s'évader par un stratagème : il feignit de se repentir des erreurs pour lesquelles il avait été condamné; il demanda à faire pénitence de ses fautes, et voulut se confesser; la personne chargée de le garder lui envoya un capucin. Il fait à celui-ci une confession générale et le supplie de lui donner la discipline, pénitence très-usitée à Rome. Le bon Père consent à cet acte de dévotion; mais le pénitent, après avoir reçu quelques coups, s'empare du cordon du moine, se jette sur lui et cherche à l'étrangler. Le capucin, qui était très-vigoureux, lutta contre Cagliostro, cria, et appela les employés à son secours; avec leur aide, il se sauva la vie, et l'on retint Cagliostro, qui paraissait avoir eu l'intention de prendre le froc du capucin, dès qu'il l'aurait étranglé, et de sortir sous ce déguisement.

En 1797, à l'approche des Français de Rome, on le trouva mort au château Saint-Ange. Le peuple crut que quelques membres de l'inquisition, voulant se soustraire à la vengeance de

ceux de ses adeptes qui se trouvaient dans l'armée française, le firent étrangler.

Les Français ayant occupé l'Italie, leur gouvernement protégea la Maçonnerie. On a vu même un G.·. O.·. attaché à la division militaire de l'armée d'Italie s'établir à Naples. Le général L.... en était le grand maître.

En 1805, on fonda un G.·. O.·. à Milan, et on organisa un concile du 33ᵉ degré sous le régime de l'Écos.·. Anc.·., le tout par patentes du comte de Grasse-Tilly, grand commandeur *ad vitam* du concile en Amérique.

Le prince Eugène accepta la dignité de grand maître des loges italiennes et celle de Souv.·. grand command.·. du Sup.·. Cons.·. de 33 degrés à Milan. Depuis les désastres de Napoléon, les Maçons n'ont pas cessé d'être persécutés en Italie; leurs ennemis les ont impliqués dans tous les mouvements insurrectionnels qui ont agité cette contrée soumise à trop de maîtres pour que le calme y règne jamais bien longtemps.



DU CARBONARISME.

En 1810, on a vu se montrer tout à coup sur l'horizon politique et thésophique une société secrète appelée Carbonari (charbonniers); néanmoins cette société n'est pas nouvelle, et bien des écrivains sont d'avis qu'elle tire son origine des peuples allemands, lorsque se forma cette pépinière de sociétés secrètes, sous le pontificat d'Alexandre III (1).

Alors plusieurs princes ayant établi en Allemagne des lois sur les bois et les charbonniers, elles causèrent de grands troubles.

Les charbonniers allemands, reconnaissant la nécessité de se donner une assistance réciproque, s'unirent entre eux pour s'opposer à ces nouvelles lois, en partie l'ouvrage des intrus étrangers qui dominaient dans leur patrie; ils cherchèrent à arrêter ces abus et à chasser les ennemis de leur pays; ils établirent entre eux des signes de convention pour se reconnaître et s'aider mutuellement.

L'insurrection des charbonniers et des paysans

(1) Pavinius, qui a écrit la chronologie ecclésiastique, fixe à cette époque la fondation des *Umiliati* en Italie; cette société avait des cérémonies et des initiations qui ressemblaient beaucoup à celles des Carbonari.

allemands, arrivée postérieurement, en 1524, à la tête de laquelle était Munser, se présentait sous le double dessein d'abroger certaines lois forestières et de réformer *la religion romaine*.

La société des charbonniers fut si puissante, que, lorsque Conrad Kauffengen voulut enlever les princes saxons, son projet fut éventé par cette société.

On peut apprendre quels étaient les travaux, mystères, institutions et doctrines de cette société dans la nouvelle de *l'Antiquaire*, par Martin Waldeek.

Cette association, composée, dans le commencement, de simples ouvriers, acquit avec le temps une certaine considération et se répandit avec ses institutions mystiques en France, en Italie, dans les Pays-Bas et en Allemagne : son secret et son serment étaient inviolables; ce qui fit naître l'adage : *Foi de charbonnier*.

L'histoire maç.·. de France nous dit qu'un certain Beauchaîne, maître inamovible de la G.·. L.·. de France, avait été de l'ordre des *Fendeurs ;* qu'il avait tiré de leurs statuts les formulaires secrets pour admettre des dames à des travaux maçonniques.

Le G.·. O.·. de France a accueilli le rituel et le formulaire de la société des *Fendeurs*, dont les doctrines, les mystères, les symboles et l'ini-

tiation sont en rapport avec ceux des Carbonari. Des services très-importants, rendus de temps à autre par ses membres, déterminèrent des personnages illustres à s'y faire admettre. On assure positivement qu'en France plusieurs membres du parlement y furent admis de 1770 à 1790.

Le gouvernement français, peu avant la révolution, avait cherché à s'étayer de cet ordre à Gênes, où il existait sous le nom de Carbonari royaux, afin de pouvoir renverser, par son entremise, l'ancien gouvernement oligarchique et déterminer la réunion de la ville de Gênes à la France. Ce fait se trouve publié dans le journal *la Minerve de Naples*, qui a toujours joui d'une estime générale.

Dans le département du Mont-Jura, et dans les montagnes voisines, la société des Charbonniers et des Fagoteurs existait de temps immémorial; ils s'appelaient aussi les Bons-cousins.

Cette société reçut une nouvelle organisation sous l'empire de Napoléon, par le marquis de Champagne, son protecteur; ce qui a induit De Wit à croire les Carbonari de Naples descendus de la Franche-Comté.

Le comte Orloff, dans ses mémoires sur le royaume de Naples, prétend que la société actuelle des Carbonari doit son origine et son accroissement à la protection de la reine Caroline

d'Autriche, qui s'était fait recevoir Maçonne dans une ▭ d'adoption à Naples, et qui avait plus protégé les Maç.·. avant qu'ils se fussent mêlés d'affaires politiques et que ceux qui avaient le plus d'influence se fussent mis aux gages du gouvernement français.

Suivant cet écrivain, Caroline, réfugiée en Sicile par suite des invasions françaises, avait favorisé l'ordre des Carbonari, dans l'intention de renverser l'autorité de Murat, soutenu par les Maç.·., qui, sous le général L.... et postérieurement encore, s'étaient mis dans le parti des Français.

Les opinions du jour varient sur les Carbonari. Quelques personnes croient que le but de cette institution n'est pas théosophique, mais politique, d'autant plus qu'on les voit en butte à des persécutions.

Toutes les sociétés secrètes eurent leurs panégyristes : les Carbonari eurent les leurs. Il y en a qui ont dit que l'ordre, originaire de la Grèce, fut institué par Philippe de Macédoine; l'institution d'un troisième grade projeté en donne la légende.

Un auteur a prétendu que François Ier, roi de France, fut initié dans les mystères et dans les secerts des Carbonari; ce qu'il croit être confirmé par les saluts et honneurs portés à ce

souverain lors des ouvertures des *ventes*, ainsi qu'on peut le lire dans le *Mentor d'Ap∴ charbonnier*, pag. 51.

M. de Sainte-Croix, dans son *Essai sur Paris*, dit que, vers l'an 1540, François Ier qualifia les pairs et grands dignitaires de l'Église, dans ses lettres, de *Cousins*, tandis que les rois prédécesseurs les appelaient très-chers et fidèles amis. Quelques commentateurs des Carbonari prétendent que ce fut après que François eut été admis dans le Bon-cousinage, qu'il donna ce titre aux grands de la couronne.

On est porté à croire que ces légendes sont françaises, ainsi que l'institution d'un troisième grade, tel qu'il est mis au jour dans les *Annales maçonn∴ pour l'année* 1823, imprimées à Bruxelles. Nous croyons qu'appartiennent au même domaine, les quatre autres degrés qui forment le complément du Carbornarisme, et qui sont indiqués par Jean Wit, édition de Brunswick, 1828.

Les grades, tels qu'ils sont présentés, ne sont aucunement dans le goût des Italiens, ni dans celui du siècle. Il y a véritablement un troisième degré tout récent, qui date de 1817; mais son but est de faire connaître aux Bons-cousins les doctrines usitées par les différentes sociétés secrètes. Ses principes tiennent de certains

Chap.·. philosophiques, et des loges éclectiques; ce qui paraît bien plus analogue aux vues des B.·. B.·. C.·. C.·.. Pour ces cinq grades, tels qu'ils sont imprimés, ils ont des épreuves, des mystères et des doctrines qui se rapportent entièrement au terrible tribunal du treizième siècle, et à la secte des *Éveillés* allemands. Le pape Grégoire IX publia contre ces révoltés une croisade, à la tête de laquelle se trouvèrent Henri, duc de Brabant, et Florent, comte de Hollande, qui les soumirent après bien des meurtres et des combats, dans le dernier desquels il en périt neuf mille.

Les mystères et les épreuves horribles de ces grades paraissent inventés pour décrier l'ordre, qu'on voudrait représenter comme prêt à renverser toute espèce de société et de gouvernement.

On doit remarquer, à l'appui de notre assertion concernant ces cinq nouveaux degrés, que la cour de Rome, dans son grand procès contre cet ordre, n'a pas parlé de ces grades auxquels elle n'aurait pas manqué de donner toute la publicité possible, surtout dans son jugement qu'elle a fait imprimer avec toutes les pièces du procès et de l'examen, en date du 8 octobre 1818, signé par Tibère Pacca, gouverneur de Rome.

Dans ce rapport il est dit, que l'ordre des Carbonari a *deux grades*, Ap.·. et M.·.; et que

la cour de Rome, lors de l'arrestation des accusés, s'était emparée de tous les statuts, doctrines, planches, livres d'or et noir, enfin de tout ce que l'ordre tenait dans les *ventes* d'Ancone, Macerata, Fano, *etc.;* et il est à remarquer qu'Ancone avait une haute *vente*.

Dans ce procès on voit encore qu'on y avait trouvé un petit opuscule de huit pages, imprimé sans date ni nom d'auteur, qui indiquait un troisième grade, et décrivait les attributs, initiations et doctrines relatives à ce que nous avons dit; mais, dans l'examen et le cours du procès, il n'y eut aucune preuve de l'existence réelle même de ce troisième degré; il était projeté, mais, dans le fait, il n'existait pas en Italie.

Ce procès est aujourd'hui fort rare à trouver; la chambre apostolique, après en avoir émis cinq cents exemplaires, eut le plus grand soin de les faire retirer.

Pour confirmer cet exposé, il est nécessaire de donner les capitulaires de la doctrine des Carbonari, tels qu'ils furent reçus par les *ventes italiennes*.

« République orientale. Lucana, district central de Salerno, 1816. — Omissis, *etc.*

» De la doctrine générale de l'ordre.

» 1. Le Bon-cousinage est basé sur la *religion*, la morale et la vertu.

» 2. L'endroit des assemblées est appelé *ba-*
» *raque;* l'espace qui l'environne *bois;* l'inté-
» rieur, *vente.*

» 3. Les membres s'appellent *Bon-cousins:*
» ils sont partagés en deux classes; la première
» celle des apprentis, la seconde celle des
» maîtres.

» 4. Pour être digne d'appartenir à l'ordre,
» on exige une conduite irréprochable.

» 5. L'intervalle de six mois est prescrit pour
» qu'un apprentif obtienne le degré de maîtrise
» et, de plus, il faut qu'il ait pratiqué les obliga-
» tions contractées de bienveillance et secours
» envers les malheureux B.·. B.·. C.·. C.·. et
» d'obéissance envers ses supérieurs, élevant
» son âme et son cœur autant que possible vers
» le G.·. M.·. D.·. L.·. U.·. par des œuvres ver-
» tueuses.

» 6. Il est défendu de parler contre les reli-
» gions, les gouvernements, le bon ordre ou
» contre les bonnes mœurs.

» 7. Tous les Bons-cousins sont obligés de
» conserver un secret inviolable sur les mystères
» de l'ordre.

» 8. Aucun Bon-cousin ne pourra donner
» connaissance de ce qu'on traite ou de ce que
» l'on décide dans sa *vente*, à un autre qui n'en
» serait pas, et beaucoup moins à un païen.

» On ordonne la plus scrupuleuse réserve à » tous les membres B.·. B.·. C.·. C.·., même au » sein de leurs familles. »

Une grande partie de ces doctrines, telles qu'elles furent régulièrement approuvées, sont tirées des règlements généraux de la Maç.·., car on en trouve de semblables dans les règlements d'un des rites les plus répandus, celui de l'Écoss.·. An.·., au titre V des qualités, droits et honneurs, articles 1, 3, 11, 12, 21, *etc.*, imprimés pour la G.·. ▭ métropolitaine d'Édimbourg, 1er jour, 5e mois de l'an de la V.·. L.·. 5790.

Quant au dogme des B.·. B.·. C.·. C.·., il est tout à fait basé sur la religion chrétienne. L'admission au degré de M.·. est une imitation du jugement et de la passion du divin Maître.

Les emblèmes sont : 1° une hache; 2° une croix; 3° de la terre; 4° un tronc d'arbre; 5° une nappe; 6° de l'eau; 7° des feuilles de laurier; 8° du sel; 9° une couronne d'épine blanche (aubeépine); 10° une échelle; 11° une pelotte de fil; 12° une pelle, *etc.*

La plus grande partie de ces emblèmes tend à expliquer les effets de la création, de la destruction et de la régénération; pour le premier degré : « La hache est l'emblème des anciens

» sacrificateurs et des prêtres (1). La croix fait
» envisager aux B.·. B.·. C.·. C.·. les persécutions
» et la mort même, à laquelle ils sont en butte,
» en voulant être utiles à leur mère (2). Elle
» exhorte les B.·. B.·. C.·. C.·. à la persévérance,
» imitant l'exemple de I.·. N.·. R.·. I.·. grand
» maître, qui, de sa volonté, a souffert la mort
» pour faciliter le salut et la rédemption des
» B.·. B.·. C.·. C.·.. La terre indique que, comme
» elle couvre notre corps d'un éternel oubli,
» ainsi les secrets de l'ordre doivent rester ense-
» velis dans notre cœur.

» Le tronc d'arbre avec ses racines figure la
» stabilité de la société, lorsque les membres se
» tiendront unis.

» Les feuilles de laurier indiquent que, comme
» cet arbre, protégé jadis par Jupiter, est res-
» pecté par la foudre, ainsi la société restera
» préservée de toute attaque profane par la
» protection du G.·. M.·. D.·. L.·. U.·..

(1) La hache des anciens sacrificateurs était lourde et épaisse du côté opposé au tranchant; cette partie servait de maillet pour abattre la victime avant de la frapper avec le tranchant.

(2) Les B.·. B.·. C.·. C.·. se disent aussi les enfants de la veuve. Au reste, cela peut se prendre en sens allégorique pour les enfants de la patrie.

» La nappe blanche est l'emblème de cet état » vertueux, auquel tout B.·. C.·. doit aspirer; et, » comme pour blanchir et se trouver en cet état » de candeur, il a fallu que la plante y parvînt » par la macération et qu'elle se dépouillât de » son écorce, ainsi l'esprit des B.·. B.·. C.·. C.·. » doit parvenir à cet état de perfection par le » travail, en se dépouillant des préjugés et des » vices qui l'environnent. »

Ainsi du reste; les explications des mêmes emblèmes pour le grade de maît.·. varient selon la qualité de l'acolyte.

Les *Coëns* avaient des emblèmes et des explications approximatives.

La décoration de la *vente* est un triangle placé derrière le G.·. M.·. au-dessus de sa tête, avec les initiales des mots de passe du second degré; à la même hauteur, à la droite, sont les armoiries de la *vente;* à la gauche, trois triangles (1), les uns dans les autres; au centre, les initiales des mots sacrés du premier degré. Ces emblèmes sont transparents et illuminés; au-dessus est placée la peinture symbolique de saint Thiébaut, et les vertus, la *foi,* l'*espérance* et la *charité.*

(1) A ces trois triangles, on adapte comme dans les autres mystères MM.·. les trois vérités égyptiennes, ou le mystère de la Trinité des Perses.

Dans le catéchisme, les deux grades app.·. et maît.·. *Carbonaro* tendent à expliquer les emblèmes du soleil, de la lune et des planètes; ils ont la dénomination maç.·. d'enfants de la vraie lumière; ils rappellent les quatre évangélistes, saint Théobald, saint Joseph, saint Élie, le mage Balthazar, saint Alexandre, les douze apôtres et les soixante-douze disciples de Jésus: les instructions sont tout à fait chrétiennes et même les santés d'obligation dans les banquets sont portées, la première au Créateur de l'univers; la seconde, à Jésus, son envoyé, pour établir la religion pure et la vraie philosophie, selon les principes de liberté et d'égalité devant le Père commun des hommes; la troisième santé est portée aux apôtres et aux disciples de Jésus. On y trouve la commémoration de la Trinité romaine. Dans les travaux, l'on chante selon le cas, le *miserere,* le *de profundis*, ou bien encore d'autres prières et psaumes; on y fait des processions, et les décors sont l'étole, la ceinture et le manipule, *etc*.; enfin, toutes les initiations des Carbonari, de quelque pays qu'ils soient, font allusion à la passion de Jésus, à sa vie et à celle de saint Thiébaut. L'ordre a pour illustre protecteur le susdit bienheureux, qui est représenté dans toutes les *ventes* sur le tableau mystique, et figuré dans les vignettes

des diplômes qui les entourent (1) : ces diplômes sont délivrés au nom et à la gloire du G.·. Maît.·. de l'univers, et sous les auspices de ce saint.

Thiébaut était de la famille des comtes de Champagne et de Brie ; il aura été apporté aux B.·. B.·. C.·. C.·. par quelque légendaire français, car il ne manque pas de bienheureux italiens dans les légendes des saints.

Thiébaut, en lisant les saintes Écritures et les vies des saints, admirait le prophète Élie, saint Jean-Baptiste, saint Paul l'hermite et saint Antoine, ainsi que la conduite qu'ils avaient tenue dans le désert. Le désir de suivre de plus près ces modèles dans leur vie solitaire lui fit prendre la résolution de consulter l'hermite Burchard, qui vivait retiré dans une petite île de la Seine. Burchard lui donna d'excellents conseils pour pratiquer les plus austères pénitences et les vertus les plus utiles; Thiébaut retourna ensuite à sa maison. Peu de temps après, il abandonna la grandeur de sa famille, pour vivre dans les forêts d'Allemagne avec les Carbonari. Cette légende aura été par la suite l'origine de son patronage. En 1053, il entreprit le voyage, alors à la mode, de la terre sainte;

(1) Ces diplômes tiennent de ceux des différents rites maç.·..

en 1056, se trouvant contrarié par les guerres des Croisés contre les Sarrasins et ne pouvant exécuter son dessein pieux, il alla s'établir dans un hermitage près d'une vieille chapelle abandonnée à Salianigo, dans la province de Vicence. En 1066, il y est mort en odeur de sainteté. Cinquante-un ans après sa mort, c'est-à-dire en 1117, le saint-père Alexandre III le fit canoniser. La même année, les B.·. B.·. C.·. C.·., ou les Carbonari de Venise lui bâtirent un temple, qui est appelé de nos jours *San-Baldo*, nom corrompu du dialecte vénitien, en place de saint Théobaldo (Thiébaut, en français); ceux des lecteurs qui voudront connaître plus amplement la vie de ce bienheureux peuvent recourir à Baillet dans ses *Vies des saints*, édition de Paris, 1704.

Les règlements constitutionnels de l'ordre sont entièrement tirés des statuts du G.·. O.·. de France; il y a des *ventes* supérieures, de grands dignitaires, des administrateurs, de grands représentants et des officiers honoraires: leurs fonctions sont triennales; ils peuvent être réélus.

Les lois supplémentaires sont en petit nombre et très-claires. A l'art. V, il est dit : « Lorsqu'il se présentera un Maç.·. pour être admis B.·. C.·., il sera reçu sans le faire passer par les épreuves ordinaires établies pour les autres candidats ;

s'il possède un degré au-delà des symboliques, il passera Maît.·. C.·.; et, dans le livre d'or, et dans les diplômes ou certificats, on fera mention de ses grades maçonn.·.. »

Voici maintenant comme on croit généralement que l'ordre des Carbonari s'est propagé dans le royaume de Naples et dans le reste de l'Italie.

Après les conquêtes des Français en Italie, ils établirent la république cisalpine. De toute l'Italie, le royaume de Naples était celui où la civilisation avait fait le moins de progrès. Le système féodal y existait encore avec une infinité de lois, qui ne pouvaient être réputées bonnes par tout homme doué de raison et de bon sens; néanmoins le roi de Naples était d'un abord très-facile et très-populaire, il était aimé par la généralité de ses sujets.

A cet époque, les nobles firent envisager à ce roi que les doctrines trop libérales des Français pourraient se propager dans ses États, et qu'elles amèneraient une révolution comme en France; on fit voir comme prochaine la chute du trône des Bourbons des Deux-Siciles.

La crainte s'empare de Ferdinand; il établit une junte d'inquisiteurs pour arrêter les progrès que pourrait faire le libéralisme, et pour mettre en jugement tous ceux qui se feraient remar-

quer comme partisans des doctrines contraires à l'ancien état de choses.

Vanni fut mis à la tête de ce tribunal terrible : cet homme dur et emporté promit des récompenses aux délateurs ; en un instant, les prisons se remplirent de conspirateurs innocents, et le royaume de mécontents. Cet état de violence multiplia les sociétés secrètes, et fit que les Carbonari s'organisèrent et se propagèrent extraordinairement.

En 1799, les Français entrèrent à Naples. Ils y établirent une république qui ne dura guère, et en même temps ils protégèrent la Maç.·. dont les loges étaient alors presque désertes. La cause de cette désertion était la faveur que le bas clergé accordait au Carbonarisme ; car, dans les deux degrés connus, il n'y voyait que le dogme de Jésus et sa doctrine. Il regardait les frères Maç.·., soutenus par les Français, comme des ennemis de la liberté italienne et du culte catholique, et prétendait que les Carbonari le professaient exclusivement et dans toute sa pureté.

A cette époque, les dignitaires des deux rites cherchèrent à ramener les esprits divisés et à n'en former qu'un seul corps. Leurs soins furent, pendant quelque temps, couronnés du plus heureux succès.

Les Français, après le traité de Campo-Formio, ayant évacué Naples, le roi Ferdinand y rentra. A son retour, il protégea les *ventes* par la seule raison qu'il savait que les *Carbonari* étaient ennemis des Français, sans s'occuper s'ils étaient dans ses intérêts. Malgré cette faveur royale, les Carbonnari vécurent en très-bonne harmonie avec les frères M.·., quoiqu'ils ne professassent pas leurs sentiments; et, de 1801 à 1806, les membres d'une corporation étaient reçus dans l'autre sans aucun esprit de jalousie. Ainsi les deux rites vécurent très-paisiblement : ce qui prouve que les Carbonari étaient des Maçons et que leurs deux grades étaient entés sur la Maçonn.·., comme les grades chevaleresques et templiers, sans quoi les Carbonari n'auraient pu visiter les Maçons.

Sur ces entrefaites, les Français s'emparèrent derechef du royaume de Naples; Ferdinand et la reine Caroline furent obligés de repasser en Sicile; Joseph Napoléon occupa le trône.

Les Français, à leur nouvelle apparition, n'inquiétèrent aucunement les Carbonari qui s'étaient extraordinairement multipliés dans les campagnes, pendant que la Maç.·., dans ses différents rites, était professée de préférence à Naples et dans les principales villes. Tel était l'état de ces deux sociétés jusqu'au moment où

Joachim Murat, remplaçant Joseph Napoléon, voulut, contre toute saine politique, que le Carbonarisme fît aussitôt place à la Maçonn.·. seule.

Peu après son installation, le Carbonarisme fut proscrit par ses décrets. Il fut défendu aux B.·. B.·. C.·. C.·. de se réunir; il fallait être Maçon, épuré du Carbonarisme, pour obtenir un emploi civil ou militaire. On vit alors quelques *Carbonari* isolés déserter par intérêt, mais la masse s'assembla en secret.

Alors Joachim ne chercha qu'un prétexte pour persécuter l'ordre des Carbonari, le regardant comme ennémi de ses vues ou comme attaché à son ancien roi Ferdinand. Une de ces circonstances, comme il en survient dans tout pays où le gouvernement est faible, vint au secours de Murat pour hâter la persécution contre le Carbonarisme. Il existait dans les Calabres quelques bandes de brigands; Joachim y envoya le général Menés, en apparence pour y rétablir la tranquillité. Les Carbonari, amis de la paix et du bon ordre, envisagèrent cette expédition militaire comme une sage mesure, mais ils furent bientôt détrompés. Menés avait reçu des instructions secrètes pour faire périr tous les Carbonari de la province ou au moins les plus puissants. La plume tombe des mains, elle se refuse à tracer

les horreurs et les cruautés de cet obscur mandataire, qui renchérit sur les ordres mêmes de Murat et fit passer par les armes une multitude de femmes, d'enfants, de vieillards.

Souvent, après avoir reçu l'hospitalité, à son départ, il faisait fusiller ses hôtes sur le soupçon qu'ils étaient Carbonari. Ce cannibale faisait déshabiller tout nus des hommes sans défense, les faisait couvrir de miel et lier à des arbres, exposés au soleil, pour être dévorés par les mouches et autres insectes ; il inventa des moyens de destruction dignes d'un Néron. A la vue de ces cruautés, les Napolitains regardèrent Joachim, dans la personne de ses satellites, comme un tyran et comme l'ennemi de leur pays. Les Carbonari de Naples furent persécutés par les Bourbons comme des jacobains républicains, tandis que les Français les persécutèrent comme les soutiens de la légitimité du souverain des Deux-Siciles.

Le roi Joachim Napoléon, soit par crainte, soit pour attirer les Carbonari à son parti, s'était fait dans la suite créer grand M.·. de l'ordre; Zurlo, son ministre, adjoint; et les directeurs de la police, grands officiers.

Les Carbonari se méfièrent de cette faveur inattendue; les *ventes,* dirigées par ces supérieurs ne furent plus fréquentées que par des

partisans opposés aux vues des Napolitains. Joachim, qui s'était convaincu que la société des Carbonari n'était aucunement attachée à ses intérêts, avait fait remplir les prisons des membres les plus distingués et avait le projet de les sacrifier plus tard : ils ne durent leur salut qu'au retour de l'ançien roi Ferdinand, qui avait été rappelé à Naples par les constitutionnels, dont la plus grande partie était Carbonari.

La réforme moderne de cet ordre est due, à ce qu'on croit généralement, à un officier français, qui avait fait un long séjour en Espagne; et, en dernier lieu, à M. Magella, natif de Gênes, et par la suite ministre de la police à Naples.

Ce fut lui qui, dans ces fonctions, facilita l'accroissement de cette société : il avait en vue l'indépendance de l'Italie. Ce fut à cette occasion que l'ordre prit une couleur politique.

Le parti français, qui dominait à Naples, donna bientôt avis à la police de Paris des sentiments de Magella ; il fut considéré qu'il était originaire de Gênes, qu'on regardait alors comme ville française, et on le conduisit sous escorte à Paris, où il fut toujours surveillé par la police.

Napoléon chercha à le mettre dans ses intérêts, mais en vain. En 1813, lorsque les alliés occupèrent une partie du territoire français, Magella s'enfuit de Paris et arriva à Naples ; après

son retour, dans un conseil des ministres présidé par Murat, en décembre 1813, Magella s'exprima hardiment sur son projet de l'indépendance italienne : il persuada à Joachim de se déclarer contre Napoléon; il lui représenta que les circonstances étaient favorables, et qu'en donnant une constitution, il s'assurerait la couronne de toute l'Italie, parce que les alliés regardaient l'indépendance de ce pays comme un nouvel avantage sur Napoléon.

L'opinion de Magella était aussi répandue dans toute l'Italie par des émissaires anglais de distinction, qui, sous prétexte de voyager pour leur plaisir ou leur instruction, la faisaient connaître partout comme si c'était le sentiment du peuple et du gouvernement anglais.

Magella ne s'était pas trompé dans ses vues; car dans le congrès de Prague, tenu par les alliés, on ne s'était aucunement opposé à l'indépendance de l'Italie, et même ce fut un de ces projets proposés sans qu'on y donnât aucune suite.

La perplexité et l'hésitation de Murat lui firent perdre la domination de toute l'Italie, sa couronne et la vie.

Sur ces entrefaites, le parti des Carbonari se grossissait tous les jours, même par les ecclésiastiques; malgré les rigoureuses défenses prononcées par la sainte Église, le bas clergé s'en-

rôlait librement dans les *ventes* et secondait de tous ses moyens cette institution. A leur tête, figurait l'abbé Minichini de Nola, victime de son dévouement, et Guida de Salerne; trente prêtres Carbonari, de Benevente, figurent nommés à différentes places administratives.

On avait même fait croire au bas clergé que le pape favorisait le Carbonarisme; Magella et ses amis avaient fort adroitement fait circuler une bulle supposée, distribuée avec profusion, même par les municipalités.

Le roi Murat en était tellement persuadé, qu'ayant rencontré à Bologne Pie VII, de retour de Paris, la première chose qu'il demanda au saint-père fut de vouloir bien lui faire le plaisir de retirer la bulle qu'il avait accordée aux Carbonari.

Le saint-père répondit à Joachim que jamais il n'avait publié un tel mandement. Le roi de Naples, certain qu'il n'existait aucun décret apostolique en leur faveur, pria alors Pie VII de prononcer une condamnation publique contre la société des Carbonari; à quoi le pontife se refusa, en disant que les bulles données par ses prédécesseurs étaient suffisantes dans cette affaire.

Néanmoins le pape, étant arrivé à Rome, fit une proclamation signée du cardinal Pacca,

prosecrétaire d'État, en date du 15 août 1811, contre les Maç.·. et les sociétés secrètes indistinctement.

Cette mesure du chef de l'Église prouve que cette société, avant cette époque, lui était fort indifférente, ou qu'il ne la croyait pas nuisible à ses vues.

Sur ces entrefaites, Magella cherchait de tout son pouvoir comme on l'a dit, à établir l'indépendance de l'Italie : ayant, au nom de Joachim, occupé les Marches, il y établit, en 1815, des *ventes,* qui, tout d'un coup, se répandirent jusque dans les campagnes.

Magella n'était aucunement attaché à Murat : il le connaissait pour un homme faible, partageant ses vues entre les Français et son intérêt particulier; il le regardait comme tout à fait étranger aux intérêts de l'Italie; il se servait de cet instrument pour accomplir ses vues, prêt à le mettre de côté lorsqu'il n'en aurait plus besoin.

Magella avait su attirer dans les *ventes* et faire entrer dans ses intérêts les nobles, les prêtres et les militaires.

Les nobles haïssaient Murat, parce qu'il les avait dépouillés, sans aucune cérémonie et sans aucune compensation, de leurs anciens priviléges et de leurs rentes féodales.

Le bas clergé ne l'aimait pas, parce que, tant à Rome qu'à Naples, on lui refusait les riches emplois ecclésiastiques qui étaient toujours donnés par la faveur et par l'intrigue aux nobles, aux chanoines ou autres, sans aucun égard au mérite et à l'ancienneté, recommandés par les lois canoniques, ni aux soins que le bas clergé donnait continuellement au peuple.

L'armée napolitaine était jalouse du nombre considérable d'officiers supérieurs français qui se trouvaient dans ses rangs, préférés par Murat à ceux du pays.

Les Carbonari les plus instruits, pour mieux attirer les différentes classes dans leur parti, faisaient valoir que les doctrines de l'ordre étaient basées sur les deux grands mobiles de toute société, savoir l'intérêt national qui devait être commun à toute l'Italie, et la théosophie et l'imitation de Jésus, anciennement proposée comme dogme dans plusieurs R.·. R.·. †.·. †.·. de différents rites; ainsi, dans le fond des instructions aux grands dignitaires et dans les institutions mystiques, on avait eu besoin de manifester le désir d'un changement politique qui aurait dû amener l'indépendance de l'Italie, ou au moins un gouvernement national et constitutionnel, selon les idées du siècle; ce qui fit dire aux rédacteurs du procès intenté contre

eux à Rome, en 1818, que les Carbonari avaient tiré leur origine des Maç.·., et qu'ils en étaient une branche.

Les Français avaient donné une étendue et une vogue presque incroyable aux loges : c'était dans la vue de se former un parti puissant. On a observé que presque tous les juges et employés étaient des F.·. F.·. Maç.·., et tout le monde savait, qu'être initié aux mystères maç.·. était un des plus sûrs moyens pour parvenir aux emplois civils. D'après ces faits, le Carbonarisme devait avoir été soutenu pour former un corps d'opposition aux F.·. F.·. Maç.·., qui étaient du parti français, et qui, pour des fins à eux particulières, aimaient la domination étrangère ; ce qui est développé aussi dans les secrètes instructions communiquées aux hauts dignitaires B.·. B.·. C.·. C.·. de Naples et de Salerne.

Voilà, on peut le dire, l'explication de la cause pour laquelle les loges furent désertées par les nationaux, et pourquoi, dans la basse Italie, les F.·. F.·.. Maç.·. se sont attachés au rite carbonarique, dont on faisait passer le but comme étant le même que celui des *tugenbunds*, c'est-à-dire de se réunir pour se débarrasser de la domination étrangère et des ennemis introduits dans la patrie par la force et

l'intrigue, et pour rétablir les gouvernements anciens et nationaux.

Cette société, établie d'abord dans le royaume de Naples, s'est répandue ensuite dans le reste de l'Italie, en Dalmatie, en Grèce, en France, en Espagne, sous d'autres noms : comme guelphes, en Lombardie; ordre des républicains français, dans les Marches; comme adelphes et philadelphes, en Piémont et dans le Modénais; société de l'épingle noire, en France, *etc.* Toutes ces sociétés différentes de nom furent regardées par les profanes, et particulièrement par les administrateurs de la haute police, comme des branches maç.·., d'autant plus que, dans le rite des B.·. B.·. C.·. C.·., une tolérance était admise et adoptée en fait de théosophie absolue; tant il est vrai qu'on s'était proposé l'imitation de Jésus et de sa doctrine. On lit dans les statuts de l'ordre, qui sont les fondements de toutes les *ventes,* sous la date de Salerne, 1818 : « *que tous les Bons-cousins ont le droit naturel et inaliénable d'adorer le Très-Haut selon les règles de leur entendement et de leur conscience.* (1) »

Les efforts de Magella se trouvèrent secondés par une circonstance toute particulière à l'Italie.

(1) C'était ce que Loke avait établi dans ses règlements pour la société philanthropique d'Amsterdam.

Ce pays, jusqu'en 1798, était partagé en plusieurs petits États. Chaque gouvernement était jaloux de conserver son autorité et même de l'augmenter; c'est par cette raison qu'un gouvernement rendait publics les abus de l'autre, et par là les Italiens s'éclairaient sur leur intérêt national.

Toutes ces circonstances concoururent à répandre les doctrines libérales dans toute l'Italie, qui a vu depuis à contre cœur s'établir dans son sein des institutions qui sont en contradiction avec l'esprit de la civilisation.

Quant à l'opinion que les Carbonari sont un appendice des F.·. F.·. Maç.·., elle est prouvée par tout ce qu'on a imprimé à ce sujet, et dernièrement par un décret rendu en mars 1824, par le duc de Modène, contre la société des adelphes et des philadelphes. Ce décret dit que cette société, qu'on croit être celle des Carbonari, n'est qu'une branche maçonnique, et que la grande loge mère l'a établie pour mieux masquer ses vues antichrétiennes et antisociales.

Le duc de Modène, dans son décret, dit encore que la Maç.·. a établi cette branche de Carbonari pour échapper à la rigueur des lois (1);

(1) Par cette exception, il paraît que les Carbonari ne passaient pas alors pour des révolutionnaires, ni pour des hérétiques.

que, dans le cas où la police découvrirait de tels adeptes, la mère loge des Maç.·. ordonnait aux autres d'improuver leur système et de rompre toute liaison ; qu'ayant connu ces faits, il ordonnait de rendre publics, par la voie de l'impression, les statuts, initiations, instructions de la secte des Carbonari, dite des *adelphes et philadelphes*, portant le nom caractéristique de sublimes maîtres parfaits (1), et avertissait tous ceux qui en faisaient partie, qu'ils se trouvaient frappés des anathèmes de l'Église par Clément XII, Benoît XIV et Pie VII ; attendu que les articles de ces institutions prouvent que la secte des *adelphes* et des *philadelphes* dérive de celle des Maç.·., et qu'elles ont un centre commun dit *grand Orient*.

Dans les archives maç.·. de Douai, il existe un rituel d'une société maçonn.·. dite des adelphes ; et même le G.·. O.·. de France n'avait pu obtenir la communication de ses doctrines.

Mais un fait annoncé dans les *Acta Latomorum*, qui paraîtra singulier, c'est qu'à Narbonne il existe une loge dite des philadelphes, qui professait le rite primitif. Cette loge n'a jamais voulu ni être fondue dans le G.·. O.·. de France,

(1) Dans le rite écossais philosophique, il y a un grade qui s'appelle le *sublime maître parfait* ou ancien.

ni même lui communiquer ses doctrines, ou les instructions de ses degrés, ce qui ferait croire qu'elle accumulait deux rites, celui des S.·. M.·. P.·. ou des adelphes et philadelphes, inconnu au G.·. O.·., et l'autre du rite primitif, qui était même professé par ledit G.·. O.·., dans sa chambre des rites.

D'après ce qu'on a rapporté, l'instruction des deux degrés des Carbonari roule entièrement sur la doctrine, les mystères et les miracles arrivés au temps de Jésus, tout en parlant de différents saints, et en particulier de saint Jean-Baptiste, dont la morale et la doctrine frayèrent le chemin à celles de Jésus; ce qui est également reçu dans plusieurs rites maç.·..

Ferdinand, remonté sur son trône en 1815, persécuta indistinctement les B. B.·. C.·. C.·. et les F.·. F.·. Maç.·., comme ennemis de son autorité. Les loges et les *ventes* furent fermées; les papiers et autres propriétés, saisis et brûlés. Lorsque la police de Naples put se saisir de quelques individus en contravention, peu importait qu'ils fussent F.·. F.·. Maç.·. ou B.·. B.·. C.·. C.·., ils furent déportés, sans rémission et sans aucun égard pour leur rang.

Ces mesures si sévères et si impolitiques, contre ces mêmes hommes à qui Ferdinand devait en partie son rétablissement sur le trône des

Deux-Siciles, causèrent un mécontentement général et amenèrent la révolution de 1820.

Aujourd'hui, la Maçonn.·. et le Carbonarisme sont proscrits en Italie ; ils furent dénigrés et calomniés de toute manière. Les Carbonari de Naples s'étaient multipliés sous la protection et par la faveur de la reine Caroline : peut-être qu'un grand nombre d'entr'eux prit une part active à la révolution ; mais on sait que, comme tous les Napolitains, ils étaient très-attachés à leurs princes qui étaient très-populaires, et qu'ils ne songèrent jamais à changer de dynastie.

Néanmoins les ennemis des Maçons et des Carbonari sont arrivés à persuader aux gouvernements que de grands crimes se préparaient en secret dans les loges et dans les *ventes*, et finiraient par triompher. Ceux qui ont fréquenté ces sociétés savent que la politique n'est pour rien dans les grades universels, et les catéchismes des cinq grades Ap.·. Com.·., Maît.·. Maçon, App.·. et Maît.·. Carbonari, se trouvent entre les mains de tous les curieux, et démontrent qu'un même but moral et théosophique les a dictés. Car tous les Maçons de l'univers ne s'assemblent que pour exercer la bienveillance, la piété, la charité, et les vertus les plus sublimes, en dépit de leurs ennemis et de leurs persécuteurs.

LA MAÇONNERIE DANS LE NORD DE L'EUROPE.

ILLUMINÉS.

Il faut dire avec impartialité le véritable esprit de l'association des Illuminés. Le gouvernement de Bavière a fait publier toutes les pièces qu'on a trouvées chez les principaux membres de l'ordre. Cette publication a fait naître une quantité d'écrits les uns pour les accuser, les autres pour les défendre. En 1767, Weischaup, pour remédier aux maux que la superstition et l'ignorance font éprouver aux hommes, prit la résolution de contribuer à l'encouragement des talents et de la vertu, d'environner la puissance souveraine des personnes les plus capables de la diriger par leurs conseils, et de faire confier aux mains les plus pures l'exercice de l'autorité. Mais, au lieu de suivre l'exécution de ce noble projet, autant qu'il eût été en son pouvoir, par un emploi public et sincère de ses talents, craignant que les préjugés et les intérêts particuliers ne lui opposassent trop d'obstacles, il forma le plan d'une société secrète, dont les efforts pouvaient échapper à la surveillance des ennemis de la vérité, qui aurait ses lois, ses chefs, ses

récompenses, ses châtiments, et dont les membres seraient soumis à une obéissance aveugle.

Weischaup communiqua ses projets à quelques confidents, dont il fit ses premiers apôtres, sous le nom d'*aréopagites :* il convint avec eux qu'il serait le chef connu seulement des premiers disciples, mais invisible pour la plupart des autres membres de la société.

On convint que, pour exciter la curiosité et multiplier les candidats, on parlerait de l'institution comme étant tellement ancienne, qu'on avait perdu le souvenir de son origine.

La société fut peu nombreuse à son commencement, et les premiers aréopagites n'étaient que des étudiants de l'université d'Ingolstad, ou d'autres personnes qui possédaient peu de crédit. Lorsque Weischaup fit connaissance avec le baron Knigge, qui avait joué un rôle dans la Maçonn.·., le nouveau missionnaire fut d'un zèle infatigable.

Par ses conseils, on ajouta de nouveaux grades aux anciens, et l'on y greffa quatre appartenant à la Maçonn.·., l'Ap.·., le Com.·., le M.·. et le Ch.·. Écos.·..

Knigge, muni de tous les pouvoirs, parcourt un grand nombre de villes d'Allemagne, la Franconie, la Souabe, la Westphalie et les cercles du Rhin. A Wilhemsbad, au congrès de 1792,

il fit beaucoup de prosélites parmi lesquels se trouvèrent des magistrats, des ecclésiastiques, des savants, des ministres d'État, des princes même.

Des personnes très-éclairées et du caractère le plus respectable ne résistèrent point à l'offre, qui leur fut faite, d'entrer dans une société, qui voulait corriger lentement les abus de l'administration, rétablir les bonnes mœurs, et placer tous les emplois publics dans les mains des hommes les plus dignes de les exercer.

Knigge ayant initié dans tous les mystères des hommes d'un plus grand crédit, ceux qui étaient parvenus les premiers à faire partie des aréopagites se virent privés de leur ancienne influence dans les affaires, leurs fonctions cessèrent, et on n'en nomma plus; ce qui produisit des mécontents.

Lorsqu'un illuminé, qui était chargé des nouvelles recrues et qui était appelé insinuateur, trouvait un individu qui paraissait pouvoir être utile à l'ordre, il en rendait compte à ses supérieurs; et, lorsqu'il était autorisé à l'admettre au noviciat, il tâchait de gagner sa confiance, lui vantait le bonheur d'appartenir à l'ordre, l'engageait à jurer de ne jamais rien révéler aux profanes et d'obéir aveuglément aux commandements qui lui seraient transmis. Les novices

payaient une petite somme pour la réception; ils n'étaient point rassemblés et ils restaient sous l'inspection de l'Illuminé qui les avait reçus, et qui rendait compte de leurs opinions et de leur conduite: on tâchait de faire entrer dans l'ordre les personnes de la plus grande influence, tant par leurs emplois, que par leurs richesses, sauf à les laisser dans les grades inférieurs lorsqu'on ne leur trouvait pas assez de dispositions, et on cherchait même de préférence ceux qui avaient éprouvé de grandes injustices.

Après les épreuves nécessaires, le novice prenait le grade de minerval, ou Illuminé mineur, et présidait un certain nombre de novices. Les minervals étaient occupés d'exercices littéraires; on leur soumettait des questions de morale et de politique; leurs travaux devaient aboutir à réfuter les doctrines qu'on attribue vulgairement à Épicure, et on recommandait celles des stoïciens. Ceux qui montraient des opinions contraires au but de l'institution ne devaient point monter aux grades supérieurs.

Le minerval passait Illuminé mineur; il était chargé de préférer, pour l'augmentation de salaire, ceux qui étaient plus sensibles aux cris de l'infortune, qui avaient de la confiance et du courage. La doctrine de ce grade avait pour objet les maux qui accablent les hommes, et ce

qu'ils peuvent être; les directeurs étaient employés à convaincre les frères de la nécessité d'obéir, en les dirigeant même par leurs passions dominantes (1).

Lorsque le minerval mineur s'était acquitté de ses devoirs honorablement, il était désigné pour passer au grade d'Illuminé majeur; il était alors obligé, avant toute autre chose, de donner à ses supérieurs un compte détaillé de sa conduite précédente, de ses qualités et de ses défauts. Les supérieurs, d'après les observations particulières qu'ils s'étaient procurées, portaient leur jugement qu'ils lui communiquaient.

L'Illuminé majeur devait indiquer à ses supérieurs les emplois dont il pouvait disposer ou dont la nomination dépendait de lui, afin qu'ils vissent s'il y en avait quelqu'un qu'on pût faire remplir à l'avantage de l'ordre.

La doctrine que les Illuminés majeurs devaient répandre était celle de la vérité, de faire triompher la vertu, de récompenser les talents, de diriger l'éducation de la jeunesse, d'ôter le pouvoir au vice, de chercher à le donner aux hommes probes, de lier insensiblement les

(1) Weischaup avait beaucoup puisé dans les doctrines des martinistes, et dans les règles même de saint Ignace. Il voulait inspirer du respect pour les supérieurs de l'ordre.

mains des méchants et de les gouverner sans qu'ils s'en aperçussent. Les maximes se réduisaient à chercher à environner les grands de personnes infatigables, dirigeant tous leurs efforts, selon le plan de l'ordre, vers le bonheur de l'espèce humaine; d'établir un empire universel sans détruire les liens civils; de sorte que les divers gouvernements pussent exercer tout autre pouvoir que celui d'empêcher l'ordre de rendre *la vertu triomphante*. Ils enseignaient, enfin, qu'on ne devait pas exciter des révolutions, ni opposer la force à la force, ni substituer une tyrannie à une autre, car les réformes étaient presque toujours funestes, et que la sagesse n'avait pas besoin de violence.

Lorsque les Illuminés majeurs passaient aux grades de la Ch.·. Maçonn.·. Écoss.·., ils s'engageaient à contribuer au triomphe de l'ancienne Maç.·., à décrier la superstition et le despotisme, à remplir tous leurs devoirs civils et domestiques, et à se livrer à la recherche de la vraie religion et de la vraie doctrine de FF.·. MM.·., conservée par les sages, à la tête desquels fut le Christ. Ceux qui, après avoir passé par cette filière, étaient parvenus à donner des preuves de leur science, étaient proposés épotes (1).

(1) Épote veut dire qui voit d'en haut; il est comparé à

C'était dans ce grade qu'étaient mises en enseignement les doctrines des rêveurs J.-J. Rousseau et Swedemborg. Les cérémonies de la réception étaient tout à fait sacerdotales. L'ordre croyait que tout cela était le vrai système du christianisme épuré.

C'était la vie des anciens patriarches qu'on se proposait de répandre dans l'univers; les épotes se flattaient de pouvoir, sans violence, la ramener à celle de l'âge d'or. On voulait apprendre aux hommes à vaincre leurs passions; les rendre bienfaisants, patients, indulgents; les affranchir des besoins que ne donne pas la nature; et les instruire dans leurs devoirs, ce qui est la plus utile des sciences.

On disait que le pouvoir des gouvernements étant basé sur les conventions ou sur la force, ils devaient toujours se comparer au gouvernement paternel, qui finit lorsque les enfants sont en âge de raison. Pour obtenir la réalisation d'un tel rêve, ils enseignaient qu'on devait éviter toute commotion, toute révolution; et qu'il faudrait des milliers d'années pour arriver à ce but. Ils pensaient qu'on ne peut, dans un jour, préparer le bonheur de la pos-

l'aigle qui, sans en être ébloui, peut supporter, à la plus grande élévation, la lumière du soleil.

térité, et perfectionner les hommes par une une morale pure telle que le Christ l'avait enseignée.

Le régent est le dernier des grades connus. A la réception, le néophite se présentait comme un esclave gémissant dans les liens des institutions politiques et superstitieuses; ses frères le déclaraient affranchi, ou l'invitaient à chercher à gouverner les hommes, pour les rendre vertueux; on lui faisait espérer l'heureux avenir dans lequel, d'après leurs doctrines, chaque père de famille serait souverain dans sa cabane.

Il n'y a aucune trace des deux grades supérieurs.

Ce qu'on peut dire de cette société, c'est qu'elle a cherché à faire apercevoir les vices de différentes constitutions de gouvernements, sans faire le moindre effort pour les détruire.

En ce qui regarde les doctrines répandues dans les grades de l'Illuminisme de Weischaup seul, et de son ordre, elles étaient connues bien avant lui. Combien de philosophes ont soutenu que les sauvages sont plus heureux que les peuples civilisés?... Combien n'y en eut-il pas qui prêchèrent, qu'on ne doit avoir d'autre patrie que l'univers, que l'homme rendu parfait n'a pas besoin d'autorité civile?...

Des sociétés chrétiennes ont adopté ce principe vrai ou faux.

Des quakers obéissent aux magistrats, mais avec la conviction que les préceptes de l'évangile devraient seuls être le guide des Chrétiens et des hommes.

La doctrine de Weischaup se fonde sur ce que nos passions seules rendent les gouvernements nécessaires : car, si tous les hommes connaissaient et remplissaient leurs devoirs, nulle puissance sur la terre n'aurait le droit de les contraindre. Cette doctrine enfin supposait que tous les hommes sont susceptibles de la perfection, par la seule considération du devoir.

Il est impossible de conclure de la doctrine exposée ci-dessus que les Illuminés haïssent les princes, les nobles, les prêtres : car, comme il y en avait un grand nombre dans l'ordre, il en résulterait qu'ils se seraient haïs eux-mêmes : il est à observer que les membres de la première classe de cette société étaient, pour la plupart, des personnes revêtues de dignités importantes, des premiers employés dans l'administration de plusieurs États, des ministres même de l'Empereur.

Il est vrai que, dans cet ordre, Weischaup envisageait pour but l'égalité absolue des hommes; mais ce rêve devait avoir lieu par l'en-

seignement de la morale la plus pure, afin de détruire tous les vices; et l'on différait à des milliers d'années l'accomplissement de cette absurde espérance.

Les Illuminés avaient acquis une grande influence en Bavière ; ils disposaient déjà, à leur gré, de la plupart des emplois. Ce crédit excita la jalousie; on s'efforça de découvrir une ligue secrète, dont l'existence était prouvée par des faits. En 1781, l'électeur, qu'on avait su effrayer, se hâta d'interdire les sociétés secrètes. Peu après, quatre des Illuminés, mécontents de leurs supérieurs pour n'avoir pas été admis dans les hauts grades, pour les raisons qu'on a indiquées, donnèrent des dépositions contre l'ordre, telles qu'on les lit dans Baruel.

Ces dépositions avaient un fond de vérité, mais les témoins doivent être suspects à tout homme qui sait raisonner.

Après ces dénonciations, l'Illuminisme fut dissous, tant par la publication de ses doctrines que par ordre des gouvernements.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

